

2m11.2742.2

11309707
V.005

Université de Montréal

Conception du monde et vision des Amérindiens
chez P.-F.-X. de Charlevoix

par

Sébastien Brodeur-Girard

Département d'histoire

Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures
en vue de l'obtention du grade de
Maître ès arts (M.A.)
en histoire

Août 1999

© Sébastien Brodeur-Girard, 1999



D
7
U54
2000
V.005

Université de Montréal

Centre de recherche
en éducation et
formation
Université de Montréal

Université de Montréal
Centre de recherche
en éducation et
formation

2000

Université de Montréal



Université de Montréal
Faculté des études supérieures

Ce mémoire intitulé:

Conception du monde et vision des Amérindiens
chez P.-F.-X. de Charlevoix

présenté par:

Sébastien Brodeur-Girard

a été évalué par un jury composé des personnes suivantes:

Dominique Deslandres , directrice de recherche
John A. Dickinson , président-rapporteur
Thomas Wien , membre du jury

Mémoire accepté le 5 janvier 2000

Sommaire

L'Histoire et description générale de la Nouvelle France de Pierre-François-Xavier de Charlevoix contient de nombreuses références aux Amérindiens. À travers le portrait qu'il donne de ces peuples, on peut découvrir, à côté de l'influence de nombreuses lectures et de l'expérience sur le terrain, les principaux fondements de l'identité du jésuite. Ces fondements sont religieux, politique et philosophique et jouent un rôle essentiel dans la manière dont Charlevoix classe, qualifie et décrit les peuples autochtones.

On constate tout d'abord son désir de défendre une vision du monde basée sur le catholicisme tridentin traditionnel. L'histoire que le jésuite nous présente est providentialiste et ses acteurs, Amérindiens autant qu'Européens, y jouent un rôle prédéterminé par Dieu. Charlevoix s'attarde longuement sur les missions des jésuites en Nouvelle-France, sur leurs potentialités, sur les raisons expliquant leur échec partiel et sur les moyens à prendre pour y remédier. Sa vision de l'Amérindien en est lourdement affectée : l'historien se révèle incapable de sortir des ornières imposées par cette vision religieuse.

Le dévouement politique de Charlevoix envers la couronne française influence également profondément sa perception des peuples autochtones. Après les avoir classés selon des critères religieux, il les divise selon les liens qu'ils entretiennent avec les colonies européennes : leur proximité, à la fois géographique et politique, de la Nouvelle-France détermine la manière dont le jésuite les décrira. Quelques exceptions surgissent pourtant, surtout lorsqu'il est question des Iroquois. L'habileté politique de ces derniers pousse Charlevoix à les envisager comme des acteurs à part entière de l'histoire en marche. Le respect qu'il leur porte suggère une acceptation de leurs spécificités.

Sa pensée philosophique l'oriente plus avant dans ce sens. Charlevoix projette de décrire les Amérindiens de manière impartiale. Ce faisant, il semble adopter un certain

relativisme culturel : il tente d'analyser la société et le gouvernement amérindien sans préjugés. Il participe ainsi pleinement aux questionnements philosophiques de son temps. Par exemple, il se demande si le comportement amérindien est d'abord dicté par la nature ou par un usage de la raison révélant l'existence de comportements acquis. Il ne réussit pourtant pas à fournir une réponse adéquate. Au bout du compte, son européocentrisme et sa vision religieuse du monde l'empêchent de vraiment sortir de ses cadres de référence. Si l'œuvre de Charlevoix annonce à certains égards celle de Montesquieu, par l'usage de la théorie de l'influence climatique sur la formation des peuples par exemple, elle n'en demeure pas moins profondément conservatrice.

**Conception du monde et vision des Amérindiens
chez P.-F.-X. de Charlevoix**

Table des matières

Sommaire	iii
Table des matières	v
Introduction	01
<i>A) Charlevoix : sa vie</i>	02
a) La carrière de Charlevoix	02
b) L'œuvre historique de Charlevoix.	05
c) Contacts avec la Nouvelle-France.	06
<i>B) Charlevoix : son œuvre</i>	08
a) Les premières compilations	08
b) Le «Projet d'un corps d'histoires».	10
c) <i>L'Histoire et description générale de la Nouvelle France</i>	12
<i>C) Les études «charlevoisiennes»</i>	15
a) L'influence de Charlevoix	16
b) Quelques études générales.	18
c) Bilan de la recherche des dernières années	20
Chapitre I - Charlevoix : identités et influences	23
<i>A) Charlevoix le religieux</i>	24
a) La Compagnie de Jésus	24
b) Les missions	26
c) Une conception providentialiste du monde	27
<i>B) Charlevoix le politique</i>	28
a) Servir l'Etat	29
b) Politique territoriale	30
c) Politique coloniale	31
<i>C) Charlevoix et la pensée philosophique</i>	32
a) Qu'est-ce qu'un philosophe?	33
b) Encyclopédisme, science et premiers pas vers l'ethnologie	36

<i>D) Les sources</i>	37
a) Le rapport de Charlevoix avec les sources	38
b) Les sources et l'identité «charlevoisienne»	40
Chapitre II - Amérindiens et religion	43
<i>A) Une vision du monde</i>	45
<i>B) Possibilité et utilité de l'évangélisation</i>	48
a) «... de la réalité des conversions...»	49
b) De l'utilité de l'évangélisation	51
<i>C) L'évangélisation de manière pratique : problèmes et méthodes</i>	53
a) Les obstacles à l'évangélisation	53
b) Débat sur les méthodes	59
<i>D) Impacts de la religion sur la vision de Charlevoix</i>	61
a) Les qualités des Amérindiens convertis et les défauts des païens	62
b) «L'impossible altérité»	65
Chapitre III - Amérindiens et politique européenne	67
<i>A) Les thèses politiques de Charlevoix</i>	68
a) Les Français et les «Sauvages»	69
b) Le droit territorial	71
<i>B) Quelques analyses politiques</i>	73
a) Les Abénaquis	74
b) Les Iroquois	77
c) Les moyens de la politique	80
d) La validité des structures sociales amérindiennes.	81
<i>C) Impacts de la politique sur la vision «charlevoisienne» des Amérindiens</i>	85
Chapitre IV - Charlevoix et la réflexion philosophique : émergence de considérations ethnologiques	90
<i>A) Quelques tentatives d'explication de la culture amérindienne</i>	93
a) La théorie des climats	94
b) Une vision historique des Amérindiens	96
<i>B) Charlevoix et l'observation des Amérindiens</i>	100
a) Les caractéristiques physiques	103
b) Les caractéristiques psychologiques	105

<i>C) La rencontre de la différence</i>	109
a) Religion, morale et «civilité» française : des obstacles à l'acceptation de la différence	109
b) Quelques pas vers le relativisme culturel	113
Conclusion	117
Bibliographie	120

Remerciements

Je tiens tout d'abord à remercier sincèrement ma directrice de maîtrise, Mme Dominique Deslandres, pour l'aide qu'elle m'a fournie tout au long de ce travail. Ses avis judicieux, ses critiques constructives et son support moral m'ont été d'un très grand secours.

Je voudrais ensuite exprimer toute ma gratitude à Francine, ma mère, qui a su m'encourager à persévérer jusqu'au bout. Mes amies, Myrian, Marie-Lyse, Véronique et Stéphanie, méritent également ma reconnaissance pour leur appui dans les moments les plus difficiles et pour les fructueux échanges d'idées qu'elles ont su provoquer.

Je voudrais finalement remercier tout particulièrement Claudie pour m'avoir accompagné à travers ce long périple. Rien de tout ceci n'aurait pu voir le jour sans sa présence rassurante. En espérant que notre amitié et notre entraide mutuelle se poursuive encore longtemps...

Introduction

De la découverte de l'Amérique à la mondialisation actuelle de l'économie et des communications, la considération de l'altérité n'a jamais cessé d'être un enjeu majeur de la philosophie occidentale. La rencontre de cultures différentes, les liens à établir avec celles-ci et l'adaptation nécessaire pour y arriver ont été le moteur d'une réflexion intense sur l'identité, la nôtre et celle des autres. La question est loin d'être nouvelle; chaque époque a tenté d'y répondre à sa manière. C'est d'un jalon de cette histoire dont nous voulons rendre compte ici, en observant la manière dont un lettré typique de la première moitié du XVIII^e siècle, le jésuite Pierre-François-Xavier de Charlevoix, historien reconnu de la Nouvelle-France, a pu rendre compte de l'altérité posée par les Amérindiens.

Or, pour reprendre les termes de Dominique Deslandres : «Les représentations de l'Autre menant aux représentations de Soi, le phénomène de l'altérité renvoie au processus de construction identitaire».¹ Nous nous proposons donc d'étudier comment le jésuite perçoit les Amérindiens, les «Autres», en fonction de sa propre identité. Pour cela, nous exposerons d'abord les principaux événements de sa vie qui ont pu l'influencer, ainsi que les circonstances entourant la création de son œuvre historique, tout comme la manière dont elle a été reçue par ses contemporains et par les historiens jusqu'à aujourd'hui. Nous examinerons ensuite le portrait qu'il dresse des autochtones. À travers ces descriptions, nous découvrirons les principaux fondements de l'identité du jésuite : ils sont religieux, politique et philosophique et jouent un rôle essentiel dans la manière dont Charlevoix qualifie, classifie et décrit les peuples amérindiens.

¹ Dominique Deslandres, «'Ce n'est pas moi, c'est l'Autre!' : altérité, identité d'après les 'Relations' des Jésuites», communication donnée à l'Institut d'histoire de l'Amérique française, 1998, à paraître dans Marie-Élisabeth Henneau, *Mélanges Jean-Pierre Massault*, Louvain, 2000.

A) Charlevoix : sa vie

Reconstituer la vie privée de Charlevoix se révèle une tâche ardue, les documents le concernant étant plutôt rares. La dispersion de la Compagnie de Jésus en 1763 et la destruction massive d'archives sous la Révolution ont probablement fait disparaître plusieurs témoignages qui auraient pu nous éclairer à son sujet. La rareté des recherches sur Charlevoix posent aussi un certain problème. Il est néanmoins possible de tracer un portrait général de la carrière du jésuite à partir des informations que nous possédons.

a) La carrière de Charlevoix

Pierre² de Charlevoix est né le 29 octobre 1682³, à Saint-Quentin en Picardie, de François de Charlevoix, substitut du procureur du roi, et d'Antoinette Forestier.⁴ Sa famille était d'ancienne noblesse : elle comptait depuis le XVI^e siècle plusieurs officiers de robe, maires et échevins dans la ville de Saint-Quentin.⁵ Il est possible d'imaginer que le jeune Pierre ait été en contact avec le monde colonial français dès sa jeunesse par

² Selon Berthiaume, le prénom «François-Xavier», du fameux missionnaire jésuite, se serait ajouté à celui de «Pierre» lors de l'entrée du jeune Charlevoix dans la Compagnie de Jésus. (P.-F.-X. de Charlevoix, *Journal d'un voyage fait par ordre du roi dans l'Amérique septentrionale. Édition critique par Pierre Berthiaume*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1994, p. 77, n. 1).

³ Il s'agit ici de la date la plus communément acceptée, celle que Berthiaume propose (Charlevoix, *Journal...*, p. 77, n. 1) et sur laquelle s'entendent Carlos Sommervogel (*Bibliothèque de la Compagnie de Jésus*, 12 vol., Héverlé-Louvain, Éditions de la Bibliothèque S. J., 1960 [1890-1900], vol. 2, p. 1075) et Jean Sgard (p. 87 du *Dictionnaire des journalistes, 1600-1789*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 1976) D'autres, comme J. E. Roy («Essai sur Charlevoix. Première partie», *Mémoires de la Société Royale du Canada. Troisième série - 1907-1908*, Ottawa, Société Royale du Canada, 1908, p. 11), Camille de Rochemonteix (*Les Jésuites et la Nouvelle-France au XVII^e siècle d'après beaucoup de documents inédits*, Paris, Letouzey et Ané, 1896, p. 367) et Léon Pouliot («François-Xavier de Charlevoix, s.j.», *Documents historiques/Société historique du Nouvel-Ontario*, 33, 1957, p. 5), s'entendent plutôt pour le 24 octobre. David M. Hayne («Charlevoix», dans *Dictionnaire biographique du Canada*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1974, t. III, p. 111), sans choisir, indique l'existence des deux versions. L'acte de baptême de Charlevoix n'ayant pas été retrouvé, le doute demeure.

⁴ Tous les auteurs s'entendent sur ces noms sauf Berthiaume (Charlevoix, *Journal...*, p. 77, n. 2) qui, étrangement, sans prendre la peine d'indiquer ses sources, propose plutôt Roger de Charlevoix et Élisabeth Le Lavoy comme parents de l'historien.

⁵ Roy, «Essai...», p. 11; Hayne, «Charlevoix»..., p. 111 et Michel Paillé, *Formation géo-économique de la Nouvelle-France selon l'historien Charlevoix. Étude critique*. Mémoire de maîtrise (Histoire), Université de Montréal, 1973, p. 2.

l'intermédiaire de son cousin, Louis-Roger Charlevoix de Villiers, ingénieur du Roi à Saint-Domingue.⁶

D'abord éduqué au collège des Bons-Enfants, à Saint-Quentin, Charlevoix entra au noviciat de Paris de la Compagnie de Jésus le 15 septembre 1698, pour poursuivre ensuite ses études au collège Louis-le-Grand. On ne connaît pas alors son parcours précis. Suivit-il ce que Pouliot⁷ appelle la «filière normale», consistant, après les deux années de noviciat, en deux ans de littérature et trois ans de philosophie ou bien fut-il sujet, comme le croit Hayne⁸, au nouveau programme expérimenté alors par la Compagnie comportant d'abord un an de rhétorique puis quatre ans de philosophie? Faute de documents, il ne nous est pas possible de le préciser. En 1705, on l'envoya enseigner la grammaire au collège des jésuites de Québec, où il demeura jusqu'en 1709.⁹ Son «stage de la régence» complété¹⁰, il retourna en France, où il étudia la théologie durant quatre années au collège Louis-le-Grand, à Paris. Il fut ordonné prêtre en 1713¹¹ et devint alors professeur d'humanités et de philosophie à Louis-le-Grand.¹²

En 1719, le maréchal d'Estrées et l'abbé Dubois, alors secrétaire d'État aux Affaires étrangères, confièrent à Charlevoix la tâche d'examiner la question des frontières de l'Acadie, en litige depuis le traité d'Utrecht, en 1713. Après un travail de dix mois, il remit un mémoire, aujourd'hui perdu.¹³ Alors qu'il mettait la dernière main à ce rapport, il fut désigné par le duc d'Orléans, alors régent, pour enquêter en Nouvelle-

⁶ Paillé, *Formation géo-économique...*, p. 2.

⁷ Pouliot, «François-Xavier...», p. 5.

⁸ Hayne, «Charlevoix»..., p. 111.

⁹ Il est probable qu'il ait aussi donné des cours d'histoire et de géographie, ainsi que des leçons de mathématiques et de physique (L.-P. Audet, «Programmes et professeurs du Collège de Québec, 1635-1763», *Les Cahiers des Dix*, 34, 1969, pp. 20, 30 et 31)

¹⁰ *Le stage de la régence* «... permettait tout à la fois de perfectionner le latin, d'améliorer la diction et de mûrir les caractères.» (Audet, «Programmes et professeurs...», p. 23).

¹¹ Roy, «Essai...», p. 21; Hayne, «Charlevoix»..., p. 111 et Paillé, *Formation géo-économique...*, p. 5, penchent pour 1713 comme l'année de l'ordination de Charlevoix, alors que Berthiaume propose plutôt 1712 (Charlevoix, *Journal...*, p. 78).

¹² Roy, «Essai...», p. 21. Peut-être est-ce à cette époque qu'il fût le préfet de Voltaire, qui devait se souvenir de lui, plusieurs années plus tard, comme étant «... un peu bavard...» (Voltaire, «Un Chrétien contre six Juifs» [1776], dans *Oeuvres complètes*, s.l., 1785-9, vol. 27, p. 329).

¹³ Roy, «Essai...», p. 30. Le procureur général d'Auteuil en fit un résumé qui, lui, nous est parvenu.

France au sujet de la mer de l'Ouest, océan mythique que l'on imaginait à l'ouest des Grands Lacs.¹⁴ On connaît assez bien les détails de ce long périple puisque le jésuite les expose dans son *Journal d'un voyage fait par ordre du roi en Amérique Septentrionale*¹⁵ ainsi que dans une lettre au comte de Toulouse, datée du 20 janvier 1723.¹⁶ De 1720 à 1722, il parcourut toute l'étendue des colonies françaises d'Amérique du Nord, de Québec jusqu'à la Nouvelle-Orléans, à la recherche des renseignements qui lui permettraient de proposer un plan viable d'exploration vers l'ouest.

De retour en France, Charlevoix effectua un voyage de trois ans en Italie,¹⁷ pour ensuite se consacrer sérieusement à la recherche historique. À partir de 1730, on le sait sous-ministre et directeur de congrégation au pensionnat du Collège de Paris, où il réside.¹⁸ De 1733 à 1755, il fut également attaché aux *Mémoires de Trévoux*¹⁹, journal artistique et littéraire des jésuites.²⁰ Si, dans la tradition d'anonymat des journalistes des

¹⁴ Jean Delanglez, «A Mirage : the Sea of the West», *Revue d'histoire de l'Amérique Française* (décembre 1947), pp. 346-381 et (mars 1948), pp. 541-568; Emmanuel Marthe, «Le passage du Nord et la 'Mer de l'Ouest' sous le Régime français. Réalités et chimères», *Revue d'histoire de l'Amérique Française* (décembre 1959), pp. 424-431; Numa Broc, *La Géographie des philosophes. Géographes et voyageurs français au XVIII^e siècle*, Thèse de doctorat ès lettres (Université Paul Valéry de Montpellier), 1972, pp. 206-215.

¹⁵ Originellement publié comme partie intégrante de l'*Histoire et description générale de la Nouvelle France*. J'utiliserai plutôt ici l'édition critique de Pierre Berthiaume, citée plus haut.

¹⁶ On en retrouve une copie dans Charlevoix, *Journal...*, pp. 979-986.

¹⁷ De 1724 à 1727. On n'en connaît pas les véritables raisons, même si Roy émet l'hypothèse qu'il s'agissait pour Charlevoix de surveiller la traduction italienne de la *Vie de la Mere* [sic] *Marie de l'Incarnation*, ouvrage qu'il venait de publier. (Roy, «Essai...», p. 54.)

¹⁸ Paillé, *Formation géo-économique...*, p. 10.

¹⁹ C. Sommervogel, «Essai historique sur les Mémoires de Trévoux», dans *Table méthodique des Mémoires de Trévoux (1701-1775)*, Paris, 1874, vol. 1, lxxv, cité par Paillé, *Formation géo-économique...*, p. 12.

²⁰ Pierre Rézat, «'Mémoires pour l'Histoire des Sciences et des Beaux-Arts'. Signification d'un titre et d'une entreprise journalistique», *Dix-huitième siècle*, 8 (1976), pp. 167-187; Jean Sgard, «Chronologie des 'Mémoires de Trévoux'», *Dix-huitième siècle*, 8 (1976), pp. 189-192; Jean Sgard et Françoise Weil, «Les anecdotes inédites des 'Mémoires de Trévoux'», *Dix-huitième siècle*, 8 (1976), pp. 193-204; Michel Gilot et Jean Sgard, «Le renouvellement des 'Mémoires de Trévoux' en 1734», *Dix-huitième siècle*, 8 (1976), pp. 205-214; Robert J. Favre, Claude Labrosse et Pierre Rézat, «Bilan et perspectives de recherche sur les *Mémoires de Trévoux*», *Dix-huitième siècle*, 8 (1976), pp. 237-256; Jean Ehrard et Jacques Roger, «Deux périodiques français du 18^e siècle : 'le Journal des Savants' et 'les Mémoires de Trévoux'. Essai d'une étude quantitative», dans G. Bollème, J. Ehrard, F. Furet, D. Roche et J. Roger, *Livre et société dans la France du XVIII^e siècle*, Paris/La Haye, Mouton et Co/École Pratique des Hautes Études, 1965, pp. 33-59.

Mémoires, on ne lui attribue que deux articles de manière certaine²¹, on sait par contre qu'il joua un rôle très important au sein de l'équipe de rédaction à partir de 1734.²² De 1739 jusqu'en 1758, il fut aussi officiellement historien («scriptor») dans la Compagnie de Jésus.²³ De 1742 à 1749, il obtint de plus le poste de procureur des missions des jésuites du Canada et de la Louisiane, ainsi que du monastère des ursulines de la Nouvelle-France.²⁴ On connaît mal les dernières années de sa vie, mais on sait qu'il se retira au collège de La Flèche, où il mourut le 1^{er} février 1761, à l'âge de 78 ans.

b) L'œuvre historique de Charlevoix

À cette carrière bien remplie, il faut pourtant ajouter la rédaction de diverses oeuvres à caractère historique. L'*Histoire de l'établissement des progrès [sic] et de la décadence du Christianisme dans l'empire du Japon* fut publiée en 1715.²⁵ Simple refonte d'un ouvrage plus ancien du père Crasset²⁶, elle fut suivie en 1724 d'une œuvre à caractère hagiographique, la *Vie de la Mere [sic] Marie de l'Incarnation*.²⁷ Charlevoix commença ensuite une réflexion sur le caractère de la science historique à travers l'*Histoire de l'Isle espagnole ou S. Domingue*, publiée en 1731 et composée à la demande du père Le Pers, un ancien collègue d'étude, missionnaire à Saint-Domingue.²⁸

Cette réflexion se développa pleinement dans le «Projet d'un corps d'histoires du Nouveau monde», publié dans les *Mémoires de Trévoux* en 1735. Charlevoix reprit alors son histoire du Japon de 1715, l'enrichit et la réorganisa pour qu'elle se conforme à la

²¹ P.-F.-X. de Charlevoix, «Projet d'un corps d'histoires du Nouveau monde», *Mémoires de Trévoux*, 35 (1735), pp. 161-172 et «Éloge historique de Monsieur le Cardinal de Polignac», *Mémoires de Trévoux*, 42 (1742), pp. 1053-1091.

²² Charlevoix, *Journal...*, pp. 57-58.

²³ Paillé, *Formation géo-économique...*, p. 11.

²⁴ Pouliot («François-Xavier...»), p. 16) soutient que la procure lui fut remise en 1741 plutôt qu'en 1742, Quoiqu'il en soit, le poste était extrêmement pénible, la situation financière des missions étant tout à fait désastreuse.

²⁵ P.-F.-X. de Charlevoix, *Histoire de l'établissement des progrès et de la décadence du Christianisme dans l'empire du Japon*, Rouen, Guillaume Behourt, 1715.

²⁶ J. Crasset, *Histoire de l'Eglise du Japon*, Paris, Michalet, 1689.

²⁷ P.-F.-X. de Charlevoix, *Vie de la Mere Marie de l'Incarnation*, Paris, Antoine Claude Briasson, 1724.

²⁸ P.-F.-X. de Charlevoix, *Histoire de l'Isle espagnole ou S. Domingue*, Paris, François Didot, 1730, p. vii.

méthode élaborée dans son «Projet».²⁹ La publication de l'*Histoire et description générale de la Nouvelle France*³⁰, en 1744, marque l'aboutissement d'une vingtaine d'années de recherche. À son retour en France, en 1722, Charlevoix avait en effet manifesté l'intention de publier le récit de son voyage, mais ses nombreuses occupations et le désir de parfaire sa recherche en repoussèrent l'exécution pendant une vingtaine d'années. Outre une participation à la réédition du *Grand Dictionnaire géographique, historique et critique* de Bruzen de la Martinière³¹, qui confirme alors son statut de spécialiste des peuples «sauvages» de l'Amérique³², Charlevoix écrivit une dernière œuvre en 1756, l'*Histoire du Paraguay*³³, où il se porte à la défense des très controversées réductions jésuites.³⁴

c) Contacts avec la Nouvelle-France

Charlevoix eut à plusieurs reprises l'occasion d'entrer en contact avec la Nouvelle-France. La première occasion qu'il eut de découvrir cette contrée fut lors du «stage de la régence» qu'il y effectua de 1705 à 1709. Faute de documents, on ne sait s'il avait expressément demandé cette destination. Il fit le voyage de l'aller en compagnie du nouvel intendant, Jacques Raudot, et de ses fils. Il vécut également parmi plusieurs des anciens missionnaires qui sillonnaient le pays depuis quelques dizaines d'années, cohabita avec François de Laval dont la résidence venait de brûler et visita certainement à l'occasion le gouverneur Philippe de Rigaud de Vaudreuil dont le fils aîné, Louis-Philippe, avait été son élève.³⁵ De telles fréquentations ne pouvaient que stimuler l'intérêt du futur historien de la colonie.

²⁹ P.-F.-X. de Charlevoix, *Histoire et description générale du Japon*, Paris, Gandouin, Lamesle, Giffart, Rollin fils et Nyon fils, 1736.

³⁰ P.-F.-X. de Charlevoix, *Histoire et description générale de la Nouvelle France*, Paris, Didot, Giffart, Nyon Fils, Rollin Fils, Veuve Ganeau, 1744. Les futurs renvois feront plutôt référence à la réédition intégrale («reprint») de l'ouvrage des éditions Élysée, en 1976. Le titre sera également abrégé en *HDGNF*.

³¹ Paillé, *Formation géo-économique...*, p. 18. Paillé précise que la seconde édition de ce dictionnaire ne parut qu'en 1768. Elle est donc postérieure au décès de Charlevoix.

³² Hayne, «Charlevoix»..., p. 116.

³³ P.-F.-X. de Charlevoix, *Histoire du Paraguay*, Paris, Didot, 1756.

³⁴ Le *Candide* de Voltaire, où les jésuites se voient durement critiqués, ne paraîtra que quelques années plus tard, en 1759.

³⁵ Hayne, «Charlevoix»..., p. 111.

Dix ans après son retour en France, il dû à nouveau se pencher sur l'Amérique du Nord lorsqu'en 1719, il lui fut demandé d'étudier la question des limites de l'Acadie, litigieuses depuis le traité d'Utrecht. Apparemment satisfait de son travail, le régent décida de le dépêcher dans les principaux postes du Canada et de la Louisiane pour s'informer auprès «... des naturels du pays et des habitants, missionnaires ou voyageurs...»³⁶, de la meilleure manière de découvrir la mer de l'Ouest. Le fait d'envoyer enquêter un simple jésuite permettait de réduire les frais qu'aurait encourus une expédition de plus grande importance dont le succès n'était pas assuré.³⁷ Charlevoix prit son travail très au sérieux, même s'il n'obtint pas grands résultats. Ses notes formèrent la base de ce qui devait devenir son *Journal de voyage*. La plupart de ses recommandations, comme l'envoi d'une équipe d'exploration pour remonter le cours du Missouri et l'établissement d'une mission chez les Sioux, restèrent lettre morte. Il faut tout de même croire qu'on accorda une certaine expertise sur le sujet à Charlevoix puisqu'on le consulta en 1730 à propos de l'expédition de découverte planifiée par La Vérendrye.³⁸

Il faut finalement rappeler que Charlevoix fut nommé procureur des missions de la Nouvelle-France de 1742 à 1749, ce qui lui permit de garder contact avec le milieu colonial. Toute cette expérience concrète ne put que lui être fort utile lors de la rédaction de l'*Histoire et description générale de la Nouvelle France*. Son récit, appuyé sur une documentation archivistique très poussée, est ainsi parsemé à l'occasion de quelques témoignages personnels³⁹ et de ceux des personnes qu'il a fréquentées.⁴⁰

³⁶ Roy, «Essai...», p. 31.

³⁷ Charlevoix, *Journal...*, pp. 24-25.

³⁸ Hayne, «Charlevoix»..., p. 114.

³⁹ Par exemple : «J'en ai connu quelques-uns [des premiers missionnaires] dans ma jeunesse, et je les ai trouvés tels que je viens de les dépeindre...» (Charlevoix, *HDGNF...*, t. I, p. 181); «J'en fus instruit des premiers [des succès d'un parti de guerre], parce que je me trouvai à Montreal sur le Port même, lorsque le Parti y débarqua vers la mi-Septembre.» (Charlevoix, *HDGNF...*, t. II, p. 327).

⁴⁰ Par exemple : «... l'un deux [le P. Joseph Marêt] m'a souvent témoigné...» (Charlevoix, *HDGNF...*, t. I, pp. 346-347); «... ainsi que je l'ai appris dans le tems même du feu Maréchal d'Etrées» (Charlevoix,

B) Charlevoix : son œuvre

Charlevoix fut un écrivain, on l'a vu, très prolifique. Même si l'on ne tient pas compte de son œuvre journalistique et de sa collaboration au dictionnaire de Bruzen de la Martinière, dont on ne sait encore que très peu de choses, il demeure tout de même l'auteur de six ouvrages à caractère historique et géographique. Malgré quelques critiques inévitables - certains n'aimant pas son style d'écriture, d'autres lui reprochant ses penchants idéologiques religieux - ses livres furent généralement reconnus dès leur publication pour la qualité des informations qu'ils contenaient ainsi que pour la finesse de leur écriture.⁴¹ Cette bonne réputation se poursuivra par la suite. Edmond Lareau le nommera le «Froissart du Canada»⁴² et, au début du XX^e siècle, Camille de Rochemonteix ira jusqu'à lui décerner le titre d'«Hérodote des missions de la Compagnie de Jésus».⁴³

a) Les premières compilations

Les premières œuvres de Charlevoix ne lui étaient pas entièrement personnelles.⁴⁴ En effet, l'*Histoire de l'établissement, des progrès [sic] et de la décadence du Christianisme dans l'empire du Japon* (1715) n'est qu'une refonte d'un ouvrage plus ancien du père Crasset (1689), augmentée des connaissances de l'ouvrage d'un autre jésuite, le père Bartoli (1653-1675).⁴⁵ Quant à l'*Histoire et description générale du Japon* (1736), il s'agit d'une réédition augmentée de ce premier livre, que Charlevoix ne considérait plus comme suffisant : «Il y a dans cet ouvrage, que j'ai fait dans les heures perduës de mes premieres études, plusieurs traits assez intéressans [...]

HDGNF..., t. II, p. 262); «... et M. Raudot le Pere me dit à son retour en France...» (Charlevoix, HDGNF..., t. II, p. 354).

⁴¹ Pour connaître quelques réactions des contemporains de Charlevoix face à ses ouvrages : Paillé, *Formation géo-économique...*, pp. 19-21 et Charlevoix, *Journal...*, pp. 60-62.

⁴² Edmond Lareau, *Histoire de la littérature canadienne*, Montréal, John Lovell, 1874, pp. 50.

⁴³ C. de Rochemonteix, *Les Jésuites et la Nouvelle-France au XVIII^e siècle, d'après des documents inédits*, Paris, Alphonse Picard et fils, 1906, t.I, p. 178, cité dans Charlevoix, *Journal...*, p. 59.

⁴⁴ Hayne, «Charlevoix»..., p. 115.

⁴⁵ D. Bartoli, *Dell' historia de la Compagnia di Giesu*, Rome, 1653-1675. 6 tomes.

Mais outre qu'il s'y est glissé des fautes grossières dans l'impression, j'ai reconnu que je m'y suis mépris en plusieurs endroits.»⁴⁶

La *Vie de la Mere Marie de l'Incarnation* (1724) est un abrégé de la *Vie de la vénérable Mere Marie de l'Incarnation, premiere Supérieure des Ursulines de la Nouvelle France* de dom Claude Martin.⁴⁷ Charlevoix considérait en effet que l'ouvrage n'avait «... d'autre défaut, que de contenir bien des choses étrangères au sujet»⁴⁸ et se proposait de remédier au problème en sélectionnant les extraits les plus pertinents. Au reste, comme il le souligne, les deux ouvrages laissaient largement la parole à la mère Marie de l'Incarnation elle-même, à travers ses lettres et ses divers écrits.⁴⁹

C'est une commande du père Le Pers qui est à l'origine de l'*Histoire de l'Isle espagnole ou S. Domingue* (1730). Le missionnaire de Saint-Domingue envoya à Charlevoix un mémoire sur le sujet, lui demandant de le mettre en ordre et d'y mettre du style à des fins de publication. Charlevoix, considérant que les écrits dont il disposait étaient incomplets, demanda au père de lui envoyer des précisions supplémentaires. Il partit alors pour trois ans en Italie et oublia le projet. À son retour, les renseignements sollicités l'attendaient et il se sentit alors obligé d'entreprendre cet ouvrage qui ne l'emballait pas outre mesure. Il finit néanmoins par se laisser prendre au jeu, et se piqua d'aller consulter lui-même un certain nombre de documents d'archives pour parfaire son travail. Le résultat final, après plusieurs années de travail, demeure impressionnant. Du simple mémoire du père Le Pers, origine de l'ouvrage, Charlevoix a fait une somme historique de deux épais volumes.⁵⁰ C'est au cours de ces recherches que le jésuite commença à réfléchir sérieusement sur les méthodes de l'histoire, réflexion qui aboutit quelques temps plus tard à la rédaction du «Projet d'un corps d'histoires du Nouveau Monde».

⁴⁶ Charlevoix, *Histoire et description générale du Japon...*, t. II, p. 699.

⁴⁷ Dom Claude Martin, *Vie de la vénérable Mere Marie de l'Incarnation, premiere Supérieure des Ursulines de la Nouvelle France, tirée de ses lettres et de ses écrits*, Paris, Louys Billaine, 1677.

⁴⁸ Charlevoix, *HDGNF...*, t. III, p. lij.

⁴⁹ Charlevoix, *HDGNF...*, t. III, p. lij.

b) Le «Projet d'un corps d'histoires»⁵¹

Le «Projet d'un corps d'histoires du Nouveau Monde» est au centre de l'œuvre de Charlevoix. Selon Berthiaume, il constitue tout à la fois «... le fruit de son expérience d'historien, tout autant qu'une définition du travail à venir.»⁵² Charlevoix se proposait d'œuvrer à la mise en place d'une somme historique et géographique concernant «...tous les Pays, qui étoient inconnus aux Européens avant le XIV siècle [sic]...»⁵³, qu'il englobe sous le terme générique de «Nouveau Monde». La grande disparité existant entre tous ces pays pouvait sembler un obstacle à l'uniformité du projet : «Je commence par faire observer que la plûpart des Provinces de ce que j'appelle le Nouveau Monde, n'ont entr'elles aucune liaison, et qu'il en est même peu, dont l'histoire puisse naturellement entrer dans celle d'une autre.»⁵⁴ Charlevoix résoud ce problème en développant une méthode de présentation applicable à tous les ouvrages qui voudraient traiter de ce sujet⁵⁵ : «... ce que j'ai imaginé pour leur donner une uniformité, [en fera] un tout lié par la méthode qu'on y gardera.»⁵⁶

Cette méthode consistait à rédiger d'abord une bibliographie, intitulée «Catalogue exact de tous Auteurs, qui auront écrit sur le même sujet»⁵⁷, suivie d'une «Notice générale du Pays» comprenant «... tout ce qui regarde le caractere de la Nation, son origine, son gouvernement, sa religion, ses bonnes et ses mauvaises qualités, le climat et la nature du pays, ses principales richesses...» ainsi que tout ce qui traite de l'histoire naturelle, du «Commerce et [d]es Manufactures, [d]es Plantes et [d]es

⁵⁰ Dans l'*Avertissement* (pp. vij à xv) de l'*Histoire de l'Isle espagnole...*, Charlevoix décrit en détail les événements qui viennent d'être résumés ici et qui l'ont conduit à écrire l'ouvrage.

⁵¹ Le «Projet...» est paru dans un premier temps dans les *Mémoires de Trévoux*, 35 (1735), pp. 161-172, puis à l'intérieur même de l'*Histoire et description générale du Japon...*, t. I, pp. ix-xii, et finalement dans l'*HDGNF...*, t. III, pp. j à iv. C'est à cette dernière version que je me rapporterai dorénavant.

⁵² Charlevoix, *Journal...*, p. 40.

⁵³ Charlevoix, «Projet...», dans *HDGNF...*, t. III, p. j.

⁵⁴ Charlevoix, «Projet...», dans *HDGNF...*, t. III, p. j.

⁵⁵ Alban Boudreau, *Le «Projet d'un Corps d'Histoires du nouveau Monde de P.-F.-X. de Charlevoix» : une étude historiographique*, Mémoire de maîtrise (Histoire), Université de Montréal, 1988, p. 60 et Charlevoix, *Journal...*, p. 41.

⁵⁶ Charlevoix, «Projet...», *HDGNF...*, t. III, p. j.

⁵⁷ Charlevoix, «Projet...», *HDGNF...*, t. III, p. j.

Animaux, [de] la Médecine, etc.»⁵⁸ Le corps même de l’histoire de la contrée étudiée se voyait composé d’ «... un récit chronologique de son histoire entière, en incluant tous les événements significatifs mais en excluant les faits sans importance...».⁵⁹ De nombreux plans et cartes devaient accompagner le tout, avec quelques planches bien choisies.

C’est en suivant ce même plan que Charlevoix récrivit son histoire du Japon en 1736. L’inclusion du «Projet» immédiatement après l’«Avertissement» qui sert d’introduction en témoigne. Les additions qu’il y fit par rapport à sa version de 1715 avaient surtout comme objectif, outre les corrections éventuelles nécessaires, d’ajouter les éléments requis par son «Projet», comme, par exemple, la «Notice générale du Pays». Ses deux ouvrages suivants, l’*Histoire et description générale de la Nouvelle France* (1744) et l’*Histoire du Paraguay* (1756) respectent aussi le «Projet»⁶⁰, bien que des adaptations particulières s’y manifestent. Ainsi, le «catalogue de tous les auteurs» de l’*Histoire du Paraguay* apparaît moins comme une bibliographie que comme une somme de pièces d’archives placée en annexe pour supporter le texte principal. Quant à l’histoire de la Nouvelle-France, la «notice générale du pays» s’y présente sous la forme d’un journal de voyage. Charlevoix ne considérait pas la diversité des styles comme un obstacle à l’accomplissement de son «Projet».⁶¹ Conscient de son incapacité à accomplir «un dessein si vaste»⁶², il appela d’autres historiens à participer au «Projet», leur demandant seulement de respecter le plan de base : «On me demandera peut-être, si je me suis flatté de pouvoir exécuter un dessein si vaste, et pour lequel il semble que la plus longue vie seroit encore trop courte. A cela je réponds que la nature de cet Ouvrage ne demande pas que toutes les parties, qui le composeront, soient de la même main; qu’il ne souffrira pas de la diversité du stile; que cette diversité y aura même son agrément; et qu’il ne sera question que de suivre toujours le même plan, ce qui est fort aisé.»⁶³

⁵⁸ Charlevoix, «Projet...», *HDGNF...*, t. III, p. ij.

⁵⁹ Hayne, «Charlevoix»..., p. 115.

⁶⁰ Boudreau, *Le «Projet d’un Corps...»*, p. 82.

⁶¹ Charlevoix, «Projet...», *HDGNF...*, t. III, p. iv.

⁶² Charlevoix, «Projet...», *HDGNF...*, t. III, p. iii.

⁶³ Charlevoix, «Projet...», *HDGNF...*, t. III, p. iv.

c) *L'Histoire et description générale de la Nouvelle France*

L'Histoire et description générale de la Nouvelle France occupe une place particulière dans l'œuvre «charlevoisienne». Mais avant d'en voir les raisons, il convient d'examiner plus précisément la forme choisie par Charlevoix pour nous livrer son étude. Après l'épître dédicatoire et l'avertissement de mise, l'ouvrage s'ouvre sur le corps principal de l'histoire, soit vingt-deux livres d'une longueur approximativement égale qui retracent chronologiquement les événements survenus en Nouvelle-France depuis 1477, date de la légendaire découverte du Labrador par le polonais Jean Scalde, jusqu'en 1736.

À cela vient s'ajouter le *Journal d'un voyage fait par ordre du roi dans l'Amérique septentrionale*, qui est constitué d'une série de trente-six lettres adressées à la duchesse de Lesdiguières et qui racontent non seulement le voyage qu'effectua Charlevoix en Amérique de 1720 à 1722 mais offrent aussi une multitude de renseignements concernant le territoire de la Nouvelle-France, sa faune, sa flore et surtout ses habitants, les Amérindiens. C'est la «notice générale du pays» mentionnée dans le «Projet». ⁶⁴ Charlevoix a observé attentivement tout ce qui lui était donné de voir lors de son voyage, mais il a su compléter habilement ses informations à l'aide d'une documentation sérieuse, créant ainsi une œuvre hybride, entre le récit de voyage typique, plus léger, et le documentaire scientifique très structuré. Est-il encore besoin de préciser que la correspondance est factice? ⁶⁵ L'artifice littéraire utilisé par le jésuite n'exclut pas qu'on y retrouve d'authentiques témoignages personnels mais les renseignements supplémentaires qui y sont adroitement adjoints prouvent, par leur provenance externe, la réalité d'une construction postérieure au voyage même.

Afin de bien respecter le plan du «Projet» dans toute son ampleur, Charlevoix ajoute au *Journal* et à *l'Histoire* une dissertation préliminaire traitant de l'origine des

⁶⁴ Charlevoix, *Journal...*, p. 41.

Amérindiens, quelques remarques de Jacques-Nicolas Bellin⁶⁶ à propos des nombreuses cartes qui parsèment l'ouvrage, une «Liste et examen des auteurs» consultés ainsi qu'une «Description des plantes principales de l'Amérique Septentrionale», accompagnée de planches. L'historien se permet même d'aller au-delà des exigences du «Projet» en ajoutant les «Fastes chronologiques du Nouveau Monde», détaillant, année par année, les découvertes faites par les Européens hors de leur continent depuis la fin du Moyen Âge, ainsi qu'une copie du «Projet d'un corps d'histoires».

Nous utiliserons principalement l'*Histoire et description générale de la Nouvelle France* afin de cerner la perception qu'avait Charlevoix des Amérindiens. Plusieurs raisons ont motivé ce choix. D'abord, il s'agit de l'ouvrage où Charlevoix traite le plus abondamment des autochtones. En effet, il mentionne ces derniers de manière plutôt sommaire dans l'*Histoire de l'Isle espagnole* et se contente généralement de résumer les propos des auteurs qui l'ont précédé.⁶⁷ Par ailleurs, dans l'*Histoire du Paraguay*, il subordonne la description des Amérindiens à la défense des réductions des jésuites⁶⁸, alors que l'*Histoire et description générale de la Nouvelle France* vise au contraire à faire connaître ces peuples que l'on appelait «sauvages»: «J'ai passé le tems à entretenir quelques anciens Missionnaires, qui ont vécu lontems avec les Sauvages, et j'en ai tiré plusieurs connoissances touchant les Peuples divers, qui habitent ce vaste

⁶⁵ Charlevoix, *Journal...*, pp. 41-49.

⁶⁶ Jacques-Nicolas Bellin naît en 1703. Dessinateur au dépôt des cartes et plans du Ministère de la Marine à partir de 1721, il sera promu géographe ordinaire du roi vers 1734 et premier-ingénieur-géographe en 1741. Il est le premier à occuper ce titre. Il prépare les cartes nécessaires à l'*Histoire et description générale de la Nouvelle France* de Charlevoix, puis celles de l'*Histoire Générale des Voyages* de l'abbé Prévost. Il contribuera notablement à l'*Encyclopédie* en signant plusieurs centaines d'articles traitant de la marine. Élu membre de la Société Royale de Londres en 1753, il continue à publier de nombreuses cartes pour les navigateurs et pour le grand public. Il meurt à Versailles en 1772. (Jean-Marc Garant, *Jacques-Nicolas Bellin (1703-1772), cartographe, hydrographe, ingénieur du Ministère de la Marine : sa vie, son œuvre, sa valeur historique*, Mémoire de M.A. (Histoire), Université de Montréal, 1973, pp. 1-7).

⁶⁷ Voir en particulier les pp. 36 à 64 dans le tome I qui résumant surtout les vues d'Oviedo, d'Herrera et de Gomara. Charlevoix lui-même n'en a probablement rencontré aucun lors de son passage à Saint-Domingue. Du moins, il n'en parle pas dans son *Journal*.

⁶⁸ «... ce que je me suis particulièrement proposé, en écrivant l'Histoire que je donne au Public, est de mettre ceux, qui la liront, à portée de juger si la conduite, qu'on a tenue à l'égard des Américains, étoit toujours la plus propre pour faire parmi eux des Etablissemens utiles, pour profiter des trésors dont ils faisoient assez peu de cas, pour les rendre plus heureux qu'ils n'étoient, et pour les obliger à benir le jour, qui a fait luire à leurs yeux la lumière de l'Évangile.» (Charlevoix, *Histoire du Paraguay...*, t. I, p. 4) On remarque que Charlevoix s'intéresse moins aux «Américains» eux-mêmes, qu'à la conduite des Européens à leur égard.

Continent, et dont je vais, Madame [les lettres s'adressent à la duchesse de Lesdiguières], vous faire part.»⁶⁹ L'ampleur des descriptions et des commentaires qu'on y retrouve donne une matière suffisamment consistante pour évaluer les opinions qu'avait Charlevoix des Amérindiens.

De plus, cet ouvrage est le seul où l'historien peut appuyer ses connaissances livresques par son témoignage personnel. Il est vrai qu'il avait passé trois semaines (du 1^{er} au 25 septembre 1722) à Saint-Domingue⁷⁰ avant d'en écrire l'histoire, mais ce court séjour, qui n'était qu'une escale dans le trajet entre la Nouvelle-Orléans et la France, n'est pas comparable avec les relations que le jésuite a entretenues toute sa vie avec la Nouvelle-France. Dans un monde où les voyages étaient encore peu courants et dangereux, l'intérêt et l'expérience de Charlevoix pour une contrée aussi lointaine en a rapidement fait un spécialiste reconnu. Cette expertise dote l'*Histoire et description générale de la Nouvelle France* et, évidemment, le *Journal*, d'une dimension personnelle particulièrement intéressante. Ses impressions des autochtones prennent une toute autre dimension puisque le jésuite les a lui-même rencontrés.

Il faut finalement souligner que l'*Histoire et description générale de la Nouvelle France* représente une œuvre mature et mûrement réfléchie. Charlevoix a pris une vingtaine d'années avant de la publier et ce laps de temps lui a permis d'affermir ses connaissances et d'assurer ses opinions.⁷¹ Avec un peu plus de recul et avec les connaissances supplémentaires acquises par ses lectures, le jésuite a pu développer une vision formée d'un amalgame de sa propre expérience et d'un condensé des autorités ayant traité du sujet. On peut prendre comme exemple sa description de l'oiseau-mouche, où il marie des informations tirées de l'*Histoire naturelle*, de Nicolas Denys, et

⁶⁹ Et ce, même si Charlevoix feint de ne pas s'y intéresser dans la première lettre du *Journal* : «Et quels Hommes encore, que ceux, qu'on peut y rencontrer [en Amérique]? Des Sauvages, dont je n'entends point la Langue, et qui ne savent pas la mienne. De plus, que me diroient-ils? Ils ne savent rien; et que leur dirai-je? Ils ne sont pas plus curieux d'apprendre des nouvelles d'Europe, que vous ni moi, Madame, ne le sommes d'être instruits de leurs affaires.» (Charlevoix, *Journal...*, p. 163) Il s'agit d'une fantaisie littéraire : l'abondance des renseignements concernant les autochtones contenus dans le *Journal* en témoigne.

⁷⁰ Charlevoix, *Journal...*, pp. 79-80.

quelques commentaires reflétant ses propres observations.⁷² Charlevoix ne se contente pas de décrire ce qu'il a vu en y ajoutant ce qu'il a lu. Au-delà de l'établissement d'une synthèse des informations qui lui sont disponibles, il tente une analyse des aspects qui l'ont le plus frappé. C'est cette tentative qui rend son œuvre encore plus intéressante, comme lorsqu'il s'essaie, par exemple, à démêler les qualités et les défauts «naturels» aux «Sauvages» et ceux qui proviennent de leur «éducation», ou bien lorsqu'il pose un jugement sur leur système de gouvernement, très différent de celui que l'on retrouve en Europe, ou encore lorsqu'il cherche à justifier logiquement la création de missions pour les convertir. Charlevoix nous offre ainsi une œuvre qui témoigne d'une grande érudition, d'un sens aigu de l'observation mais aussi d'une profonde puissance d'analyse.

C) Les études «charlevoisiennes»

On peut supposer que l'*Histoire et description générale de la Nouvelle France* était fort attendue puisque plus de cinq maisons offrirent l'ouvrage en deux formats différents, soit les maisons d'édition Didot, Veuve Ganeau, Pierre-François Giffart, Nyon Fils et Rollin Fils.⁷³ Les critiques lui portèrent une grande attention : «The work was amply reviewed and quoted in the contemporary French journals.»⁷⁴ Les *Mémoires de Trévoux*, le *Journal des Sçavans*, le *Journal de Verdun* et la *Bibliothèque Raisonnée des ouvrages de Savans de l'Europe* convinrent généralement de la valeur de l'ouvrage, tout en se permettant parfois de critiquer l'importance donnée à la matière ecclésiastique.⁷⁵

⁷¹ Charlevoix, *Journal...*, p. 58.

⁷² Charlevoix, *Journal...*, pp. 374-375.

⁷³ Pierre Berthiaume, «*Journal d'un voyage fait par ordre du Roi dans l'Amérique septentrionale* de F.-X. de Charlevoix», *Corpus*, 1 (printemps 1982), p. 23.

⁷⁴ William Morley, «A bibliographical study of Charlevoix's *Histoire et description générale de la Nouvelle-France*», *Cahiers de la Société Bibliographique du Canada*, 11 (1963), p. 23.

⁷⁵ Charlevoix, *Journal...*, pp. 60-61 et Paillé, *Formation géo-économique...*, pp. 21-22.

a) L'influence de Charlevoix

Quel qu'ait été son accueil, on sait que le livre influença de nombreux domaines. Son impact auprès des philosophes fut très important : il a été estimé par Voltaire⁷⁶, commenté par Cornelius de Pauw⁷⁷ et Ouellet nous signale même que «...presque toute l'information de l'*Encyclopédie* sur l'Amérique vien[t] de Charlevoix...»⁷⁸ Gibbon lui-même aurait hautement apprécié la qualité de cette œuvre.⁷⁹ Si elle a été justement estimée pour la précision de ses connaissances historiques, géographiques et surtout ethnographiques, on sait maintenant qu'elle a également marqué le monde de la littérature. Les descriptions simples et sincères du *Journal* ont inspiré fortement l'esprit romantique naissant. Charlevoix est non seulement cité abondamment dans l'*Histoire générale des voyages* de l'abbé Prévost⁸⁰ mais Chateaubriand lui-même n'a pas dédaigné de le plagier copieusement.⁸¹ On pourrait certainement retrouver sa trace dans l'œuvre d'autres auteurs de l'époque.

Plusieurs historiens s'entendent pour attribuer à Charlevoix une influence sur l'évolution des idées politiques. Leurs hypothèses n'ont jamais reçu de démonstration convaincante mais laissent présager quelques découvertes intéressantes.⁸² Ainsi, selon Gilbert Chinard, Rousseau aurait rêvé d'une société semblable au prétendu socialisme chrétien des jésuites que Charlevoix aurait décrit chez les Amérindiens convertis.⁸³ Il va

⁷⁶ Hayne, «Charlevoix»..., p. 116.

⁷⁷ Charlevoix, *Journal*..., p. 62, n. 260.

⁷⁸ Réal Ouellet, «À la découverte de Lahontan», *Dix-huitième siècle*, 27 (1995), p. 331, n. 11.

⁷⁹ Morley, «A Bibliographical Study...», p. 22.

⁸⁰ Charlevoix, *Journal*..., p. 63.

⁸¹ Auguste Viatte, «Chateaubriand et ses précurseurs français d'Amérique» dans *De Ronsard à Victor Hugo. Problèmes d'histoire littéraire*, Paris, Les Belles Lettres, 1938, p. 253. C'est Joseph Bédier qui démontra le plus clairement l'influence de Charlevoix sur Chateaubriand dans ses *Études critiques*, Paris, Armand Colin, 1903, pp. 125-294.

⁸² Le père Pouliot nie toute influence politique de la part de Charlevoix, mais son argumentation est loin d'être satisfaisante. Il se contente de démontrer qu'il n'était pas dans les intentions du jésuite de susciter une réflexion politique aussi poussée, ce qu'au demeurant personne ne nie. Cela n'empêche aucunement ses successeurs d'avoir réinterprété ses propos selon leur propre vision des choses. (Pouliot, «François-Xavier...», pp. 24-25).

⁸³ Gilbert Chinard, *L'Amérique et le rêve exotique dans la littérature française au XVII^e et au XVIII^e siècle*, Paris, E. Droz, 1934, pp. 337-338 et 360. Thérèse Ferron tenait des propos similaires dans, «Essai sur un vieil historien de la Nouvelle-France», *Revue trimestrielle canadienne*, 5, 20 (décembre 1919),

même jusqu'à suggérer une filiation idéologique entre Charlevoix et les socialistes du XIX^e siècle : l'*Histoire et description générale de la Nouvelle France* aurait en effet été la lecture favorite de Paul Lafargue, le gendre de Karl Marx, qui y aurait puisé un idéal social.⁸⁴ Jusqu'à ce que de nouvelles recherches viennent les éclairer, ces interprétations de l'œuvre «charlevoisienne» restent cependant sujettes à caution.

L'influence de Charlevoix ne se limite pas à la France : la lecture qu'en firent les Britanniques eut des conséquences politiques particulièrement importantes. La première traduction anglaise de l'*Histoire* ne date que de 1746, deux ans à peine après sa parution française. En lisant l'*Histoire* et le *Journal*, les Anglais auraient réalisé très rapidement le potentiel économique et politique des régions décrites.⁸⁵ Une telle lecture aurait contribué à la décision de la conquête anglaise du Canada. Une traduction plus tardive le souligne dans sa préface : «... it was from this work in particular that our Ministers formed their notions of the importance of Canada and of the vast advantages that might be derived therefrom.»⁸⁶ Les descriptions précises et les cartes de l'*Histoire* et du *Journal* auraient en effet été récupérées à des fins stratégiques et militaires, et il semblerait qu'en effet l'ouvrage ait contribué au succès de Wolfe à Québec, en 1759.⁸⁷

Les historiens du Canada ne manquèrent pas de louer leur prédécesseur, à la fois pour la forme et le contenu de son œuvre. Ainsi, évoquant l'*Histoire et description de la Nouvelle France*, François-Xavier Garneau lui-même déclarait : «Notre histoire, qui n'était avant lui qu'une œuvre imparfaite, a pris sous sa plume les proportions,

pp.424-425 et Ake Hultkrantz fit de même dans *The Study of American Indian Religions*, New-York, Crossroad Publishnig Company, 1982, p. 2.

⁸⁴ Chinard, *L'Amérique et le rêve exotique...*, p. 360, n.1; Ferron, «Essai sur un vieil historien...», p. 424.

⁸⁵ Charlevoix, *Journal...*, p. 64 et Pouliot, «François-Xavier...», p. 26.

⁸⁶ Préface à l'édition anglaise du *Journal d'un voyage*, Londres, 1763, cité par Jean-Marcel Paquette dans «François-Xavier de Charlevoix ou la métaphore historique. Contribution à une systématique du récit historiographique», *Recherches sociographiques*, 15 (1974), p 16.

⁸⁷ L'affirmation de Paquette («François-Xavier de Charlevoix...», p. 18) comme quoi Wolfe n'aurait pu repérer l'Anse aux Foulons que grâce aux plans et descriptions de Charlevoix reste sujette à caution, mais Morley cite *A Letter To The Right Honourable William Pitt, Esq.; From an Officer at Fort Frontenac*, datée de 1759, qui semble abonder dans le sens d'une utilisation concrète, sur le terrain, des écrits «charlevoisiens» («A Bibliographical Study...», p. 22)

l'ordre et le développement d'une histoire en forme.»⁸⁸ Par ailleurs, malgré quelques critiques à propos de la prolixité de Charlevoix, de son manque de précision ou d'une certaine confusion qui régnerait dans son oeuvre⁸⁹, la matière de l'*Histoire et description générale de la Nouvelle France* fut amplement reprise par les écrivains du XIX^e siècle.⁹⁰ Leurs successeurs n'hésitèrent pas à souligner les grandes qualités historiques de l'ouvrage⁹¹ alors que les littéraires, quant à eux, insistèrent particulièrement sur la richesse de la langue et du style employé.⁹² Compte tenu de cette bonne opinion généralisée, il ne semble pas trop déplacé d'attribuer à Charlevoix, comme le propose Scott, le titre de «père de l'histoire de la Nouvelle-France».⁹³

b) Quelques études générales

L'influence de l'œuvre de Charlevoix sur ses contemporains et ses successeurs a donc été très grande. Elle s'est fait sentir à de multiples niveaux : ethnographiques, géographiques, historiques, littéraires, idéologiques et même militaires et stratégiques.

⁸⁸ François-Xavier Garneau, *Histoire du Canada*, Québec, P. Lamoureux, 1859 [3e éd.], t. I, p. vii. [3 tomes]

⁸⁹ Quelques détracteurs de Charlevoix : Pierre Margry, *Découvertes et établissements des Français dans l'ouest et dans le sud de l'Amérique Septentrionale, 1614-1698. Mémoires et documents inédits*. AMS Press, New York, 1974 [1879]. vol. I, p. iv; Michaud, éd., *Biographie universelle, ancienne et moderne*, Paris, Michaud, 1811-1862 [85 volumes], vol. 8, p. 230 (cité par Paillé, *Formation géo-économique...*, p. 22); Jeune Bibaud, *Le panthéon canadien (choix de bibliographie)*, Montréal, Cérat et Bourguignon, 1858, p. 61 (cité par Paillé, *Formation géo-économique...*, p. 22).

⁹⁰ Par exemple : Charles-Etienne Brasseur de Bourbourg, *Histoire du Canada, de son église et de ses missions depuis la découverte de l'Amérique jusqu'à nos jours*, Paris, Sagnier et Bray, 1852 (cité par Morley, «A Bibliographical Study...», p. 43); Guy-Toussaint-Julien Caron, *Vies des Justes dans les plus Humbles Conditions de la Société*, Lyon, Paris, Perisse Frères, 1857 (cité par Morley, «A Bibliographical Study...», p. 45); Jean-Baptiste Ferland, *Cours d'histoire du Canada*, Québec, Augustin Côté, 1861 (cité par Charlevoix, *Journal...*, p. 63).

⁹¹ Émile Salone, *La colonisation de la Nouvelle-France. Étude sur les origines de la nation canadienne-française*, Paris, E. Guilmoto éd., 1905, pp. 427-429; Gérard Filteau, *La naissance d'une nation. Tableau du Canada en 1755*, 2 tomes, Montréal, Éditions de l'A.C.-F., [s.d.] (cité par Anne Gagnon, *Charlevoix : un jésuite en quête de vérité. Étude historiographique d'«Histoire et description générale de la Nouvelle France»*, Mémoire de maîtrise (Histoire), McGill University, 1997, p. 2); Lionel Groulx, *Histoire du Canada français depuis la découverte. Tome I, Le Régime français*, Montréal/Paris, Fides, 1960 (cité par Gagnon, *Charlevoix : un jésuite...*, p. 2).

⁹² Berthelot Brunet, *Histoire de la littérature canadienne-française*, Montréal, Beauchemin, 1934, p. 18; Jules Léger, *Le Canada Français et son expression littéraire*, Paris, Librairie Nizet et Bastard, 1938, pp. 36-38; Lareau, *Histoire de la littérature canadienne...*, pp. 50-51 (ils sont tous cités par Boudreau, *Le «Projet d'un Corps...»*, pp. 4 et 5).

Malgré cela, et malgré le fait que tout le monde s'entende pour considérer Charlevoix comme un auteur majeur dans son domaine, on attend toujours la production d'une étude d'envergure sur le personnage et son œuvre.

Il faut tout de même mentionner les quelques tentatives qui furent faites en ce sens. En 1908, Joseph-Edmond Roy publiait un «Essai sur Charlevoix» comportant bon nombre d'indications bibliographiques inédites.⁹⁴ Malgré un style littéraire très imagé qui tend à emporter l'auteur dans des considérations plus ou moins sérieuses, comme ses impressions sur la ville de Saint-Quentin, une certaine propension à accrédi-ter des hypothèses non soutenues et le fait que l'essai demeure incomplet, Roy étant décédé avant d'avoir pu le terminer, il s'agit de la principale référence que les chercheurs intéressés à Charlevoix possèdent encore aujourd'hui.

Quelques années plus tard (en 1919), Thérèse Ferron, une littéraire, publia un court essai sur Charlevoix dans la *Revue trimestrielle canadienne*.⁹⁵ L'article d'une vingtaine de pages se voulait moins une étude de l'historien que l'établissement d'un programme de recherches à son propos. Ferron y examine une à une les différentes facettes de la vie et de l'œuvre de l'historien qui mériteraient d'être étudiées de manière plus approfondie. Elle-même ne donna jamais suite à ce projet et aucun historien ne s'y est encore attaqué. Plus récemment, en 1957, Léon Pouliot publia un résumé d'une trentaine de pages de la vie de Charlevoix.⁹⁶ Il n'y livre aucune information vraiment nouvelle, se contentant de compiler ce qui était déjà connu en l'agrémentant d'extraits de l'*Histoire et description de la Nouvelle France*.

⁹³ Henri-A. Scott, *Nos Anciens historiographes et autres études d'histoire canadienne*, Lévis, Cie de publication de Lévis, 1930, p. 181.

⁹⁴ Joseph-Edmond Roy, «Essai sur Charlevoix (première partie)», *Mémoires de la Société Royale du Canada. Troisième série - 1907-1908*, Ottawa, Société Royale du Canada, 1908, pp. 3-95.

⁹⁵ Thérèse Ferron, «Essai sur un vieil historien de la Nouvelle-France», *Revue trimestrielle canadienne*, 5, 20 (décembre 1919), pp. 418-437.

c) Bilan de la recherche des dernières années

Le dernier écrit d'une certaine envergure portant sur Charlevoix et son œuvre est l'introduction à l'édition critique du *Journal d'un voyage* de Pierre Berthiaume, publié en 1994. Les commentaires de Berthiaume apportent quelques précisions intéressantes relativement à la recherche de la mer de l'Ouest et à l'élaboration du *Journal*, mais les sujets traités demeurent, somme toute, assez pointus. Une contextualisation plus générale de l'œuvre et de la vie de Charlevoix apporterait sans aucun doute une dimension nouvelle à tout ce qui a déjà été dit.⁹⁷

Les années 1970 et 1980 ont vu la naissance de quelques études concernant l'historien jésuite. Largement produites par des littéraires, elles furent suivies timidement par les historiens mais leur nombre demeure très limité. On y traite essentiellement de certains aspects littéraires de l'œuvre «charlevoisienne», en particulier de la structure du récit consacré à la Nouvelle-France⁹⁸, de l'opposition qu'on y retrouve entre l'«esprit d'analyse» et la «verve poétique»⁹⁹ et du rôle joué par Charlevoix dans le développement des études historiographiques.¹⁰⁰ Le thème le plus largement exploité, parfois avec plus ou moins de succès, est celui des conflits idéologiques présents à l'intérieur même de l'œuvre de Charlevoix. Notre étude se veut d'ailleurs un examen des diverses tendances idéologiques du jésuite, en se servant de sa description des Amérindiens comme révélateur. Certains historiens se sont penchés sur les contradictions provoquées par la volonté d'impartialité du jésuite et ses allégeances

⁹⁶ Léon Pouliot, «François-Xavier de Charlevoix, s.j.», *Documents historiques, Société historique du Nouvel-Ontario*, 33 (1957), pp. 5-29.

⁹⁷ Mentionnons tout de même l'article de David M. Hayne dans le *Dictionnaire biographique du Canada* (Hayne, «Charlevoix»..., pp. 111-118).

⁹⁸ Jean-Marcel Paquette, «François-Xavier de Charlevoix...», pp. 9-19 et Charlevoix, *Journal*..., pp.41-49.

⁹⁹ Christian Amat, «Un missionnaire philosophe face à l'Amérique : le R.P. Charlevoix» dans Jean Balcou et al., *L'Amérique des Lumières. Partie littéraire du Colloque du bicentenaire de l'indépendance américaine (1776-1976)*, Genève, E. Droz, 1977, pp. 23-35.

¹⁰⁰ Voir en particulier Michel Bideaux, «Charlevoix et l'historiographie littéraire de la Nouvelle-France» dans Giovanni Dotolo et Sergio Zoppi, *Canada ieri e oggi atti del 16e convegno internazionale di studi canadesi*, Fasano, Schena editore, 1986, pp. 83-101 et Réal Ouellet, «La visée historiographique de

politiques¹⁰¹, mais la plupart ont tenté d'expliquer comment il a pu chercher à concilier son objectivité tout en respectant sa foi.¹⁰² Comme le souligne Anne Gagnon, la réputation actuelle de Charlevoix tourne autour de ses principes historiques : «...[son] oeuvre fait autorité dans l'historiographie du Canada, surtout en raison de la clarté des objectifs ainsi que de la méthode que l'auteur se propose de suivre pour arriver à ses fins.»¹⁰³

L'oeuvre «charlevoisienne» a pourtant laissé son empreinte dans de nombreux autres domaines. Ceux-ci ont été effleurés par quelques auteurs. Chinard, Marouby et Trigger parlent ainsi rapidement de l'importance de l'historien en ethnographie¹⁰⁴, alors que Morley¹⁰⁵ propose quelques pistes quant à l'influence de ce dernier chez les Anglais. Il faut citer également les quelques études plus substantielles documentant l'apport de Charlevoix à la botanique.¹⁰⁶

L'influence de Charlevoix sur ses contemporains et ses successeurs semble ainsi bien démontrée. La qualité de «père de l'histoire de la Nouvelle-France» donne une importance particulière à la vision qu'avait le jésuite des Amérindiens. De par l'impact majeur que tous les chercheurs s'accordent à donner à l'oeuvre du jésuite, il est en effet

Charlevoix d'après ses «Liste et examen des auteurs consultés» dans *L'homme et la nature. Actes de la Société canadienne d'études du dix-huitième siècle, t. I*, 1982, pp. 153-163.

¹⁰¹ Pierre Berthiaume, «Charlevoix et Challe : regards sur les Anglais ou l'histoire au service d'idéologies antagonistes», *Voix et images*, 8, 1 (automne 1982), pp. 83-96 et Paillé, *Formation géo-économique...*

¹⁰² Pierre Berthiaume, «Le tremblement de terre de 1663 : les convulsions du Verbe ou la mystification du logos chez Charlevoix», *Revue d'Histoire de l'Amérique française*, 36, 3 (décembre 1982), pp. 375-387; Boudreau, *Le «Projet d'un Corps...»* et Gagnon, *Charlevoix : un jésuite...*

¹⁰³ Gagnon, *Charlevoix : un jésuite...*, p. 7.

¹⁰⁴ Chinard, *L'Amérique et le rêve exotique...*, pp. 335-337; Christian Marouby, «From Early Anthropology to the Literature of the Savage : the Naturalization of the Primitive», *Studies in Eighteenth Century Culture*, 14 (1985), pp. 289-298 et Bruce G. Trigger, *Natives and Newcomers. Canada's «Heroic Age» Reconsidered*, Kingston, McGill/Queen's University Press, 1985, pp. 23-27.

¹⁰⁵ Morley, «A Bibliographical Study...», pp. 22-23.

¹⁰⁶ Gilbert Chinard, «Les Michaux et leurs précurseurs» dans *Les Botanistes français en Amérique du Nord avant 1850. Colloques internationaux du Centre national de recherche scientifique, vol. 63*, Paris, CNRS, 1957, pp. 263-284 et Pierre-Simon Doyon, *Iconographie botanique en Amérique française du XVII^e au milieu du XVIII^e siècles*, Université de Montréal, 1993.

logique de supposer que sa perception des autochtones s'est également communiquée à ceux qui l'ont lu et cité abondamment. Aussi, pour cerner cette perception, nous allons d'abord examiner les traits qui caractérisent la pensée de Charlevoix, voire qui fondent son identité. Une telle perspective nous permettra d'analyser ensuite les descriptions que donne Charlevoix de la religion chez les Amérindiens. Nous examinerons de même les commentaires qu'il fait sur les politiques qui concernent les autochtones, ce qui nous mènera finalement à scruter ses positions philosophiques et son apparent relativisme culturel.

L'absence de toute étude synthétique portant sur Charlevoix ne doit pas être un obstacle. C'est par l'accumulation des travaux particuliers que cette synthèse pourra se créer, développant ainsi une vue d'ensemble plus élargie. Cette étude se veut donc une contribution à la fois au développement des études «charlevoisiennes» et aux recherches sur la perception de l'altérité à travers les siècles.

Chapitre I

Charlevoix : identités et influences

Définir avec précision ce qui caractérise les identités d'une personne donnée est une tâche extrêmement complexe. En effet l'identité est multiple, en ce sens qu'elle possède plusieurs aspects qui s'imposent ou s'effacent selon les besoins et les circonstances. L'entrecroisement constant et complexe de ces diverses figures, dont il est très difficile, sinon impossible, de connaître la totalité, forme l'identité et la richesse de caractère de chacun. C'est aussi par ce biais qu'une personne interprétera et réagira au monde qui l'entoure. L'identification des principaux axes identitaires de quelqu'un permet donc de mieux comprendre la manière dont il appréhende l'univers et ses divers composants. Pour l'historien qui cherche à comprendre les motifs derrière les actions et les réalisations, une compréhension suffisante des différents éléments identitaires de la personnalité étudiée est donc essentielle. Cela peut être réalisé à l'aide d'une bonne connaissance de sa vie, de ses expériences et de son œuvre, cette dernière laissant transparaître inévitablement ses préoccupations. C'est cette démarche qui est au cœur des préoccupations historiographiques «charlevoisiennes» les plus récentes. Les conflits idéologiques présents dans l'œuvre du jésuite nous intéressent particulièrement, puisqu'ils se reflètent dans sa description des Amérindiens.

Nos connaissances actuelles sur Charlevoix permettent de lui attribuer trois grands axes identitaires : celui de la religion, celui de la politique et celui de la philosophie. Le simple fait de connaître l'état ecclésiastique de Charlevoix permet d'envisager facilement l'importance chez lui de l'aspect religieux, mais une observation plus approfondie en fait découvrir des nuances et des subtilités révélatrices. L'aspect politique de l'identité de Charlevoix fut également primordial lors de certaines périodes de sa vie. Il s'est donné à plusieurs reprises au service de sa patrie, parfois au péril même de sa vie. Quant à son côté philosophique, il est notable à la fois par un grand intérêt scientifique et par une sensibilité certaine au monde des idées : le progrès, le bonheur et la liberté sont des termes largement abordés dans son œuvre. L'étude de celle-ci doit

évidemment être contrôlée par une bonne connaissance des sources que Charlevoix a utilisées : le choix qu'il en a fait constitue un indice des préoccupations qui l'habitèrent.

A) Charlevoix le religieux

Charlevoix entra dès l'âge de 15 ans au noviciat de Paris de la Compagnie de Jésus. Cinq ans plus tard, il fut ordonné prêtre. Il s'illustra au service des *Mémoires de Trévoux*, pour devenir un peu plus tard procureur des missions des jésuites du Canada et de la Louisiane. La plupart de ses écrits sont axés plus ou moins directement sur l'évangélisation des contrées du nouveau monde. L'*Histoire et description générale de la Nouvelle France* elle-même s'ouvre sur ces quelques considérations :

Persuadé, que si je me dois à la République comme citoyen, ma profession m'oblige aussi à servir l'Eglise, et à lui consacrer au moins une partie de mes veilles ; je me suis encore déterminé à entreprendre cet ouvrage, par le desir de faire connoître les miséricordes du Seigneur, et le triomphe de la religion sur ce petit nombre d'élus, prédestinés avant tous les siècles, parmi tant de nations sauvages, qui jusqu'à l'entrée des François dans leur pays, étoient demeurées ensevelies dans les plus épaisses ténèbres de l'infidélité.¹

Une constatation s'impose : la religion est omniprésente dans la carrière de Charlevoix. Elle n'a pu manquer d'influencer sa pensée, son œuvre littéraire et scientifique et sa vision des Amérindiens.

a) La Compagnie de Jésus

Il faut commencer par souligner l'attachement particulier qui unit Charlevoix à la Compagnie de Jésus. L'ordre jésuite a toujours été réputé pour son organisation très stricte, pour les liens étroits unissant chacun de ses membres et pour l'obéissance absolue qu'ils juraient à leurs supérieurs (le trop fameux «perinde ac cadaver» des *Constitutions*). Cet «esprit de corps» a fini par se développer en une identité jésuite bien précise.²

¹ Charlevoix, *HDGNF...*, t. I, p. 2.

² James Axtell, *Beyond 1492 : Encounters in Colonial North America*, New York, Oxford University Press, 1992, pp. 155-157. Voir aussi John W. O'Malley, *The First Jesuits*, Cambridge, Harvard University Press, 1993, pp. 335-345.

Si la religion est au cœur des préoccupations de Charlevoix, les intérêts de la Compagnie de Jésus en sont le principal constituant. Par exemple, en prenant un des thèmes majeurs de Charlevoix, les missions en Nouvelle-France, on constate qu'il disserte longuement sur celles qui sont jésuites mais se contente généralement de mentionner la présence de celles appartenant aux autres ordres religieux. Dans la table des matières détaillée du premier tome de l'*Histoire et description générale de la Nouvelle France*, on retrouve 119 mentions des missionnaires jésuites. Les récollets se placent au deuxième rang avec neuf mentions, suivis des ursulines et des hospitalières qui ne sont nommées que cinq fois. La table des matières du second tome donne des résultats proportionnellement similaires. Cette grande exposition des jésuites s'explique en partie par leur nombre et leur présence en Nouvelle-France, ainsi que par la rareté des sources concernant les autres ordres religieux, mais on ne peut manquer d'attribuer à l'œuvre de Charlevoix un caractère propagandiste propre à plusieurs écrits missionnaires jésuites, tels que les *Relations* de la Nouvelle-France.³

Force nous est d'admettre un favoritisme certain du jésuite envers son ordre. Son statut de religieux et de membre de la Compagnie de Jésus transparait dans son œuvre : «... Charlevoix agit conformément aux enseignements de son milieu, en tant qu'historien jésuite du XVIII^e siècle.»⁴ Pour Voltaire et les philosophes, qui taxaient les écrivains jésuites de partialité, il devient un «... auteur plus jésuite que citoyen.»⁵ Charlevoix est conscient de ces attaques. Il semble convaincu d'avoir réussi à demeurer largement impartial par l'application de sa méthode historique, laquelle propose qu'afin de «distinguer la vérité», il faille «... surtout se dépouiller de toutes sortes de préjugés...»⁶ L'historien considère qu'être conscient du problème le règle déjà en partie : «... je crois

³ Charles Principe, «Trois 'Relations de la Nouvelle France' écrites par le père Paul Lejeune (1632, 1633, 1634), *Cahiers de l'Association Internationale des Études Françaises*, 27 (mai 1975), pp. 107-108.

⁴ Alban Boudreau, *Le «Projet d'un Corps d'Histoires du nouveau Monde de P.-F.-X. de Charlevoix» : une étude historiographique*, Mémoire de maîtrise (Histoire), Université de Montréal, 1988, p. 120.

⁵ Voltaire, *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations sur les principaux faits de l'histoire depuis Charlemagne jusqu'à Louis XIII*, Paris, Bordas, 1990 [1756], t. 2, pp. 540 et 548, cité par Gagnon, *Charlevoix : un jésuite...*, p. 65. Le terme «citoyen» se disait généralement de l'habitant d'une ville, par extension d'un pays. Il ne faut donc probablement pas encore y voir de connotations à saveur patriotiques. (*Dictionnaire universel françois et latin*, Paris, Chez Delaulne, Foucault, Clousier, Nyon, Ganeau et Gosselin, 1721, t. I, p. 1836).

⁶ P.-F.-X. de Charlevoix, *Histoire et description générale du Japon*, Paris, Gandouin, Lamesle, Giffart, Rollin fils et Nyon fils, 1736, p. iij.

pouvoir avancer qu'il ne sera pas besoin d'être fort en garde contre moi, par la raison que j'y ai été moi-même beaucoup.»⁷ Il réalise néanmoins qu'il doit se justifier et «...répondre aux objections qui mettent en doute le contenu de sa narration...»⁸

b) Les missions

L'idéologie religieuse de Charlevoix se retrouve également très clairement exprimée dans son traitement du thème de l'évangélisation des peuples dits «sauvages». Même si le jésuite annonce dès le début de l'*Histoire et description générale de la Nouvelle France* vouloir d'abord présenter les divers établissements faits en Nouvelle-France ainsi que leur histoire⁹, il laisse une grande place au discours purement missionnaire. Plusieurs des livres du premier tome y sont d'ailleurs entièrement consacrés.¹⁰ Charlevoix se permet à plusieurs reprises d'interrompre le cours de son récit pour souligner l'importance de ces missions et pour les justifier. En effet, l'évangélisation se présente pour lui comme un des sujets essentiels de l'histoire: «... je ne pourrai me dispenser de parler [des conversions], sans manquer à ce que la fidélité de l'histoire exige de moi ; des grands exemples de vertu, qu'on a vû pratiquer à un assez grand nombre de néophytes ; et des merveilles, que Dieu a opérées en leur faveur.»¹¹ Déjà, Charlevoix avait cru bon de s'expliquer à ce propos dans son histoire du Japon :

On me demandera sans doute, si j'ai prétendu écrire une Histoire curieuse, ou composer un Livre de piété; et si en voulant faire en même tems tous les deux, je ne me suis pas mis en risque de ne faire ni l'un ni l'autre? A cela je répons que j'ai eu en vûë de remplir toute l'étenduë de mon Titre [*Histoire et description générale du Japon*]: c'est-à-dire de mettre ensemble, et dans le meilleur ordre, qu'il m'a été possible, tout ce que j'ai pû sçavoir du Japon, suivant le Plan général, que j'ai déjà publié... [...] Je suis même persuadé qu'il n'est pas possible de faire autrement, si l'on veut donner une bonne Histoire de ce célèbre Empire, et que ce seroit la défigurer, que de vouloir en exclure la Religion, ou s'y borner absolument.¹²

⁷ Charlevoix, *Histoire du Japon...*, p. iv.

⁸ Anne Gagnon, *Charlevoix : un jésuite en quête de vérité. Étude historiographique d'«Histoire et description générale de la Nouvelle France»*, Mémoire de maîtrise (Histoire), McGill University, 1997, p. 66.

⁹ Charlevoix, *HDGNF...*, t. I, p. 1.

¹⁰ Les livres 5, 6 et 7 du premier tome sont pratiquement exclusivement réservés au développement des missions amérindiennes. Le deuxième tome, lui, est plus axé sur la politique française en Amérique du Nord.

¹¹ Charlevoix, *HDGNF...*, t. I ; p. 218.

¹² Charlevoix, *Histoire et description générale du Japon...*, t. I, pp. v-vj.

En faisant appel aux contraintes exigées par la «vérité», soit la nécessité de n'écarter aucune des réalités importantes concernant les régions qu'il cherche à décrire, Charlevoix se donne l'occasion de traiter du fait religieux. Faire de la religion une réalité historique lui fournit un prétexte, ou une opportunité, d'intégrer plus profondément le phénomène missionnaire à sa trame narrative.

Si Charlevoix porte les missions dans son coeur, il ne faut pourtant pas oublier qu'il n'a jamais été réellement missionnaire lui-même, malgré son poste de procureur des missions à la fin de sa vie. Ses voyages en terre étrangère ont toujours été essentiellement motivés par des raisons politiques. Le baptême d'une petite fille illinoise à Pimiteouy¹³ et le mariage de quelques couples chez les Natchez¹⁴ ne permettent pas de le comparer réellement avec ces hommes qui ont passé une grande partie de leur vie dans les coins les plus reculés du monde dans l'espoir d'en convertir les habitants. Il connaît pourtant très bien ces missionnaires, pour les avoir côtoyés lors de ses séjours en Amérique. Il a lui-même jonglé un certain temps avec l'idée de se rendre dans les plaines du Midwest travailler auprès des Sioux, bien que cela ait surtout été dans le but plutôt politique de récolter des informations relatives à la découverte de la mer de l'Ouest. Les événements en décidèrent autrement.¹⁵

c) Une conception providentialiste du monde

Les conceptions religieuses de Charlevoix se reflètent dans la plupart des aspects de sa vie, y compris dans l'application de sa méthode historique. Il n'hésite pas à intégrer dans ses récits un bon nombre de faits relatifs à la religion. Souvent, il ne s'agit que d'amener quelques éléments de connaissance historiques nécessaires au bon déroulement de la trame narrative. Mais lorsque le jésuite commence, à des fins avouées d'édification, à approfondir les détails de la vie de certains Amérindiens pour en faire

¹³ P.-F.-X. de Charlevoix, *Journal d'un voyage fait par ordre du roi dans l'Amérique septentrionale. Édition critique par Pierre Berthiaume*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1994, pp. 748-749.

¹⁴ Charlevoix, *Journal...*, pp. 821-822.

¹⁵ *Lettre au comte de Morville datée du 11 mai 1723 et du 26 juin 1723*, que l'on retrouve dans Charlevoix, *Journal...*, pp. 989-991.

l'apologie¹⁶ ou à décrire des manifestations divines miraculeuses¹⁷, il y a lieu de se questionner sur la validité de sa supposée impartialité.

De la même manière, Charlevoix ne peut concevoir l'histoire amérindienne que selon sa propre compréhension du temps, qu'il perçoit comme linéaire, où l'homme se voit guidé par la providence divine vers une future rédemption survenant dans un contexte eschatologique. Cette conception providentialiste de l'histoire autorise le jésuite à faire de la divinité une force historique active, travaillant à établir sa propre volonté. Une opposition avec la vision autochtone de l'histoire, cyclique et axée sur le présent plutôt que sur le futur, est inévitable et ne peut manquer d'influencer notablement l'interprétation du jésuite des événements racontés par les Amérindiens.¹⁸ Il en sera question plus en détail dans le chapitre suivant. Pour l'instant, on peut se contenter d'observer que l'œuvre de Charlevoix révèle une importante facette identitaire religieuse qui témoigne de l'acceptation d'une idéologie chrétienne tout ce qu'il y a de plus orthodoxe. La présence d'hagiographies à la fin du premier tome de l'histoire de la Nouvelle-France et les quelques allusions négatives aux protestants le démontrent également.¹⁹

B) Charlevoix le politique

Dès son premier voyage en Nouvelle-France, de 1705 à 1709, Charlevoix est entré en contact avec l'élite politique de la colonie : il a traversé l'Atlantique en compagnie du nouvel intendant et a enseigné ensuite au fils du gouverneur. Peut-être sont-ce ces relations qui le firent choisir, d'abord par le duc d'Estrées et l'abbé Dubois en 1719 pour étudier les limites de l'Acadie, puis par le régent, en 1720, pour se documenter sur les chemins menant à la mer de l'Ouest ? Ses rapports avec la cour semblent s'amenuiser après son retour (ce que la fin de la Régence, en 1723, peut

¹⁶ Charlevoix, *HDGNF...*, t. I, pp. 572-600.

¹⁷ Quelques exemples : Charlevoix, *HDGNF...*, t. I, pp. 191, 244-245 et 252-255; t. II, pp. 49-50, 88 et 267; *Journal...*, pp. 343-344, 408 et 746-747.

¹⁸ Howard L. Harrod, «Missionary Life-World and Native Response : Jesuits in New France», *Sciences religieuses/Studies in religion*, 13, 2 (printemps 1982), pp. 189-190.

éventuellement expliquer), il est tout de même consulté en 1731, toujours à propos de la mer de l'Ouest. Ses relations directes avec la cour semblent s'arrêter là, mais on retrouve dans toute son œuvre une volonté de servir l'État, en particulier dans l'*Histoire et description générale de la Nouvelle France*, plaidoyer en faveur d'une gestion efficace des colonies, qui contribuerait alors à la grandeur de la France.

a) Servir l'État

Il est étonnant de constater à quel point un homme de lettres comme Charlevoix peut s'être enthousiasmé pour l'aventure coloniale au point d'aller risquer sa vie au-delà de l'océan, afin de servir la couronne : «... rien ne me retiendra lorsqu'il s'agira du Service de Dieu et de mon Prince...»²⁰ Car tout voyage était fort périlleux à l'époque. La traversée elle-même n'était pas chose facile. En 1705, les icebergs menacèrent le futur historien.²¹ En 1720, une tempête et une mauvaise estimation de la navigation manquèrent couler son navire ou le faire échouer sur les côtes de Terre-Neuve.²² Son départ de la Nouvelle-Orléans en 1722 se solda par un naufrage au large des Keys, dans le sud de la Floride et le deuxième bateau qu'il emprunta pour rejoindre la France s'écroula de pourriture quelques jours après son arrivée.²³ Son voyage à l'intérieur des terres ne fut pas plus aisé : les maladies, les ennemis amérindiens comme les Outagamis et les accidents de chasse mirent le jésuite en danger.²⁴

Si Charlevoix a osé courir tous ces risques, et s'il était prêt à les prendre de nouveau²⁵, ce n'est pas pour des raisons religieuses. Comme nous venons de le voir, en tant qu'ecclésiastique sincère, l'aspect missionnaire ne pouvait le laisser complètement indifférent, mais, à l'exception de son poste de procureur des missions, il n'y travailla jamais directement. Son principal voyage en Amérique avait des visées d'expansion

¹⁹ On retrouve les *vitae* dans Charlevoix, *HDGNF...*, t. I, pp. 572-600. À propos des critiques contre les protestants voir *HDGNF...*, t. I, pp. 428-29 et 531; t. II, pp. 234-35, 248-49 et 375-76.

²⁰ Charlevoix, *Lettre au comte de Morville datée du 26 juin 1723*, dans le *Journal...*, p. 989.

²¹ Charlevoix, *Journal...*, p. 184.

²² Charlevoix, *Journal...*, pp. 174-175 et 181-183.

²³ Charlevoix, *Journal...*, pp. 871-874 et 933.

²⁴ Charlevoix, *Journal...*, pp. 638-639, 743-744 et 861.

territoriale dont les retombées positives ne pouvaient que bénéficier à l'État.²⁶ Même la mission qu'il proposait d'établir chez les Sioux avait pour premier objectif de servir de relais d'information pour mieux se documenter sur l'Ouest américain.²⁷ La fonction d'évangélisation ne venait qu'en deuxième. Comme on ne peut pour autant douter du dévouement total de Charlevoix envers la religion, il faut admettre que dans son esprit, servir le roi et l'Église étaient synonymes. C'est ainsi qu'on peut expliquer cette «...disposition à tout risquer pour le Service de l'État et de la Religion.»²⁸

b) Politique territoriale

La principale préoccupation de Charlevoix au niveau politique semble avoir été la consolidation et l'agrandissement du territoire possédé par l'État français. À la demande des autorités, ce fut d'abord la question des limites de l'Acadie qui l'occupa. La production d'un premier mémoire, terminé dix mois plus tard, fut suivie de celle d'un deuxième, un an après. Si le premier ne nous est connu que par un résumé²⁹, le deuxième, terminé dans la ville de Québec en 1720, nous est parvenu et nous donne une bonne idée des conclusions auxquelles était arrivé le jésuite.³⁰ Sommairement, son opinion est que le territoire acadien, cédé aux Anglais depuis le traité d'Utrecht, ne comprenait que la péninsule même de la Nouvelle-Écosse. Le reste de la côte continentale appartenait donc encore à la France ou à ses alliés, les Abénaquis. L'alliance de ces derniers assurait aux Français le contrôle du territoire malgré tout.

Si ses travaux sur l'Acadie n'avaient demandé à Charlevoix que quelques recherches en bibliothèque, complétées par l'interrogation des personnes les plus concernées, la découverte de la mer de l'Ouest exigeait une implication sur le terrain bien plus grande. Délaissant le confort européen, le jésuite dut visiter «... les Principaux

²⁵ Dans une *Lettre au comte de Morville datée du 26 juin 1723*, il se déclare en effet prêt à repartir pour compléter sa mission dès que le ministre le désire. (Charlevoix, *Journal...*, pp. 989-990).

²⁶ Numa Broc, *La Géographie des philosophes. Géographes et voyageurs français au XVIII^e siècle*, Thèse de doctorat ès lettres (Université Paul Valéry de Montpellier), 1972, p. 211.

²⁷ Charlevoix, *Lettre au comte de Toulouse datée du 20 janvier 1723*, dans le *Journal...*, pp. 984-985.

²⁸ Charlevoix, *Lettre au comte de Morville datée du 1er avril 1723*, dans le *Journal...*, p. 989.

²⁹ J.E. Roy, «Essai sur Charlevoix (première partie)», *Mémoires de la Société Royale du Canada. Troisième série - 1907-1908*, Ottawa, Société Royale du Canada, 1908, p. 30.

postes du Canada et de La Louysiane [pour] s'inform[er] des naturels du pays et des françois [sic] habitans, voyageurs ou Missionnaires de quelle manière il falloit s'y prendre pour faire la découverte qu'on meditoit...». ³¹ Son long et difficile voyage ne fut malheureusement pas couronné de succès. ³² Les minces connaissances ramassées par Charlevoix lui permirent néanmoins de faire au gouvernement deux propositions, qu'il se faisait fort de mettre lui-même en oeuvre. ³³ La première consistait à aller établir une mission chez les Sioux afin de récolter de plus amples informations. La deuxième, plus directe, demandait une équipe d'exploration qui partirait pour remonter le cours du Missouri, au bout duquel Charlevoix espérait trouver des rivières descendant vers l'ouest. Ses suggestions ne furent pas retenues et même ses recommandations ³⁴, formulées quelques années plus tard, à propos de l'expédition de La Vérendrye en direction de l'ouest, furent rapidement oubliées.

c) Politique coloniale

Si la cour oublia vite les services de Charlevoix, ce dernier ne négligea jamais le devoir qu'il estimait avoir envers sa patrie. Passionné par le nouveau monde que l'Europe découvrait depuis quelques siècles, il mit son talent d'écrivain et ses connaissances de journaliste au service des colonies françaises. Il n'était pas totalement seul en cela, quelques milieux marchands s'avérant pro-coloniaux. Mais son opinion demeurait néanmoins à contre-courant de la tendance générale qui, suivant les avis de Montesquieu, de Véron de Forbonnais, auteur de l'article «colonies» dans l'*Encyclopédie*, ou du marquis d'Argenson, ministre des Affaires étrangères de Louis XV, voyait dans la Nouvelle-France un fardeau inutile pour la mère-patrie. ³⁵ Charlevoix publia d'abord l'*Histoire de l'Isle espagnole* en deux tomes. Le premier raconte la découverte de l'île, l'arrivée et l'installation des Espagnols. Le deuxième est

³⁰ Archives nationales de France (Paris), Colonies C^{11E} 2, f. 63-68, cité dans Charlevoix, *Journal...*, p. 79.

³¹ Charlevoix, *Lettre au comte de Morville, datée du 1^{er} avril 1723*, dans Charlevoix, *Journal...*, p. 986.

³² Berthiaume résume les résultats dans l'introduction de Charlevoix, *Journal...*, pp. 35-39.

³³ Numa Broc, *La Géographie des philosophes...*, p. 212.

³⁴ David M. Hayne, «Charlevoix», dans *Dictionnaire biographique du Canada*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1974, t. III, p. 114.

³⁵ Lionel Groulx, *Histoire du Canada français depuis la découverte. Tome I, Le Régime français*, Montréal/Paris, Fides, 1960, pp. 322-326.

essentiellement consacré à l'établissement de la France dans la partie occidentale de l'île et en glorifie les principaux acteurs. Les Espagnols et les autres peuples disparaissent alors du tableau pour devenir de simples figurants, faire-valoir ou opposants des Français.

Après ce premier opus à la gloire des colonies françaises, Charlevoix récidiva avec *l'Histoire et description générale de la Nouvelle France*. Si le même désir d'héroïsation des Français s'y retrouve³⁶, l'historien étend sa mission politique beaucoup plus loin. Persuadé que la France, à l'instar de l'Angleterre, peut trouver une grande utilité dans ses colonies, il désire donner au public une idée plus juste de ces terres jusqu'alors délaissées : «On parle si diversement parmi nous des Etablissements, que nous avons faits en divers tems dans l'Amerique Septentrionale, que j'ai cru faire plaisir au Public, et rendre même quelque service à ma Patrie, si aux observations que j'ai faites en parcourant ces vastes Pays [...] je joignois une Histoire exacte et suivie de tout ce qui s'y est passé de mémorable depuis plus de deux siècles.»³⁷ Plus encore, il croit pouvoir expliquer les raisons de la faiblesse du Canada et de la Louisiane et, en conséquence, suggérer une nouvelle marche à suivre pour rendre profitable la colonisation.³⁸ Si à ce niveau, l'impact de Charlevoix est minime en France, il semble majeur chez les Anglais, qui se laisseront très rapidement convaincre par les arguments du jésuite.³⁹

C) Charlevoix et la pensée philosophique

Dans son ensemble, l'œuvre «charlevoisienne» témoigne des préoccupations de son auteur : la grandeur de la France et de l'Église. On découvre pourtant d'autres préoccupations que la politique ou la religion dans *l'Histoire et description générale de la Nouvelle France*, et c'est encore plus clair dans le *Journal*. La somme d'informations sur l'histoire, la géographie, les sciences naturelles et bien d'autres sujets encore qu'on y

³⁶ «Enfin j'ai aussi eu en vûe de tirer de l'oubli plusieurs personnes illustres, dont les noms meritoient bien de passer à la posterité [sic], et de faire comprendre que l'obscurité, où ils sont restés jusqu'à present, ne vient point de la médiocrité de leur merite [sic].» Charlevoix, *HDGNF...*, t. I, p. 2.

³⁷ Charlevoix, *HDGNF...*, t. I, p. 1.

³⁸ Charlevoix, *HDGNF...*, t. I, p. viij.

retrouve témoigne de la volonté de Charlevoix de présenter au public une œuvre au contenu «scientifique». Les nombreuses observations réunies par le jésuite se veulent en effet le reflet «impartial» d'une réalité qui demeure lointaine pour les lecteurs européens. Il ne s'agit pas de quelques curieuses annotations de voyage ramassées par Charlevoix durant ses périples, mais bien d'une collecte d'informations précises, répondant à un vaste questionnement et assemblées selon un plan déterminé. Ce dessein est exposé clairement dans le «Projet d'un corps d'histoires», où l'on retrouve à la fois une description du contenu nécessaire à toutes les histoires que Charlevoix désire écrire, de même qu'une explication de la méthode à adopter pour y parvenir. Ainsi, c'est en se basant sur ce fameux «Projet» que certains, comme A. Gagnon, sont portés à rattacher Charlevoix au mouvement «philosophique» des Lumières.⁴⁰ Mais d'abord, qu'est-ce qu'un philosophe?

a) Qu'est-ce qu'un philosophe?

Selon le dictionnaire de Trévoux, le philosophe est celui «Qui aime la sagesse; qui recherche [sic] les causes naturelles, et étudie la science des moeurs...»⁴¹ Le terme se dit aussi «... d'un esprit [sic] ferme, et élevé au dessus des aîtres; qui est guéri de la préoccupation, et des erreurs [sic] populaires; et désabusé des vanitez du monde...»⁴² Ces définitions peuvent correspondre assez bien à la description de Charlevoix. Désirant «démêl[er] le vrai d'avec le faux»⁴³, le jésuite prétend éviter les préjugés et expliquer les choses telles qu'elles sont. Il est certain qu'il arrive à Charlevoix de se laisser emporter par ses convictions religieuses, comme lorsqu'il discerne la présence de Satan dans les rituels amérindiens⁴⁴, ou par ses convictions politiques comme lorsqu'il décrit les Sioux sous un jour particulièrement favorable afin de promouvoir l'établissement chez eux d'une mission française.⁴⁵ Il faut alors se rappeler que, dans son optique, le cadre acquis

³⁹ Charlevoix, *Journal...*, p. 64 et Léon Pouliot, «François-Xavier de Charlevoix, s.j.», *Documents historiques/Société historique du Nouvel-Ontario*, 33 (1957), p. 26.

⁴⁰ Gagnon, *Charlevoix : un jésuite...*, p. 90.

⁴¹ *Dictionnaire universel françois et latin...*, t. IV, p. 627.

⁴² *Dictionnaire universel françois et latin...*, t. IV, p. 628.

⁴³ Charlevoix, *HDGNF...*, t. I, p. i.

⁴⁴ Charlevoix, *Journal...*, pp. 709.

⁴⁵ Charlevoix, *HDGNF...*, t. I, pp. 346-347.

et accepté de la religion chrétienne n'influence pas son «impartialité».⁴⁶ Le jésuite n'a donc pas l'impression d'être contraire à la raison, puisqu'il croit que la religion elle-même y est conforme. Il considère par exemple qu'il est de son devoir d'intégrer les miracles dans son récit historique car il est persuadé qu'ils en sont un élément constitutif essentiel, aussi véridique que les autres événements.⁴⁷

Il ne faut pas non plus mettre en doute la volonté du jésuite de répandre les «lumières».⁴⁸ En tant que journaliste, il ne peut que souhaiter éclairer son public sur ce qu'écrivent ses contemporains et, en tant qu'historien, l'instruire : «... mon dessein est de rapporter sur chaque partie du nouveau Monde, tout ce que je pourrai découvrir de curieux, d'utile et d'intéressant [...] après en avoir démêlé le vrai d'avec le faux.»⁴⁹ Mais c'est là que surgit le problème : les «lumières» de Charlevoix ne sont pas celles des futurs philosophes libre-penseurs comme Diderot, Helvétius ou Rousseau, ni même celles des plus critiques de ses contemporains, tel Montesquieu, ou de ses plus proches prédécesseurs, Fontenelle ou Bayle.

Aucun débat n'est soulevé lorsqu'il est question des sciences naturelles descriptives ou des connaissances techniques. Mais c'est lorsque le délicat sujet de la religion est abordé que les différences majeures entre le jésuite et les philosophes apparaissent. Pour un religieux comme Charlevoix, le «libre-examen», dont se réclament déjà les esprits les plus audacieux du début du XVIII^e siècle⁵⁰, n'est pas acceptable. Faire avancer la science et les connaissances du genre humain pour améliorer son destin est une chose à laquelle Charlevoix souscrit, les conseils qu'il donne pour corriger la situation de la Nouvelle-France sont là pour en témoigner, mais de discuter des dogmes de la religion, il ne saurait en être question : «Il ne peut y avoir que ceux, qui ont osé avancer, malgré la promesse du Sauveur, que les portes de l'Enfer ont prévalu contre

⁴⁶ Thérèse Ferron, «Essai sur un vieil historien de la Nouvelle-France», *Revue trimestrielle canadienne*, 5, 20 (décembre 1919), p. 419; Gagnon, *Charlevoix : un jésuite...*, p. 80; Christian Marouby, «From Early Anthropology to the Literature of the Savage : the Naturalization of the Primitive», *Studies in Eighteenth-Century Culture*, 14 (1985), p. 291.

⁴⁷ Charlevoix, *HDGNF...*, t. I, p. 218.

⁴⁸ Les *lumières* : la capacité intellectuelle naturelle, l'intelligence; ou les connaissances acquises, le savoir... (*Le Petit Robert I*, Paris, Éditions Le Robert, 1990, pp. 1117-18.)

⁴⁹ Charlevoix, *HDGNF...*, t. I, p. i.

l'Eglise, qui puissent refuser de reconnoître qu'elle a encore, et qu'elle aura jusqu'à la fin des Apôtres, des Martyrs, et des Saints dans tous les états, et dans tous les Pays, où elle étendra son Empire; et que la vertu des miracles ne lui manquera jamais.»⁵¹ Quant aux thèmes privilégiés par les philosophes qui le suivront, ceux du bonheur, de la nature, de la liberté et de la hiérarchie, on se rend compte que le traitement qu'en fait Charlevoix est plutôt conservateur.⁵² Si les peuples étrangers montrent qu'ils peuvent vivre heureux dans l'état de nature sans la civilisation des Européens, le jésuite considère qu'ils seraient encore mieux s'ils possédaient la foi chrétienne.⁵³ La liberté, elle, ne peut être pensée qu'en termes d'«obéissance libre et volontaire»⁵⁴ à une autorité monarchique clairement reconnue.

Qu'en conclure ? Charlevoix, malgré des prétentions scientifiques qui apparaissent justifiées, ne serait pas un philosophe ? C'est l'opinion de Boudreau⁵⁵ et de Berthiaume.⁵⁶ Par ailleurs, Gagnon⁵⁷ lui reconnaît une méthode de travail qui coïncide avec celle des philosophes. La véritable réponse doit évidemment se trouver entre les deux extrêmes. Clairement, Charlevoix n'est pas un véritable philosophe, au sens où on l'entend au milieu du XVIII^e siècle. Force nous est alors de le classer parmi les penseurs éclairés des «pré-Lumières», ces quelques personnes de la première moitié du XVIII^e siècle qui, comme Malebranche, sans jamais briser les liens qui les attachaient à la religion traditionnelle, persistèrent à vouloir envisager le monde de manière rationnelle et qui croyaient sincèrement que la foi et la raison n'étaient pas incompatibles. Des gens pour qui, en reprenant l'expression de Malebranche justement, «la religion, c'est la vraie philosophie».⁵⁸ Charlevoix appartient à cette époque de «crise de la conscience européenne» qu'est la fin du règne de Louis XIV, cette période où furent émises pour

⁵⁰ Paul Hazard, *La crise de la conscience européenne. 1680-1715*, Paris, Fayard, 1961, pp. 88-89.

⁵¹ Charlevoix, *HDGNF...*, t. I, p. 220.

⁵² Voir à ce sujet Daniel Roche, *La France des Lumières*, Paris, Fayard, 1993.

⁵³ Charlevoix, *Journal...*, p. 679.

⁵⁴ Charlevoix, *Journal...*, p. 558.

⁵⁵ Boudreau, *Le «Projet d'un Corps...»*, p. 120.

⁵⁶ Pierre Berthiaume, «L'Amérindien revu et corrigé ou le *bon sauvage*, version charlevoisienne» dans *Les Lumières en Hongrie, en Europe centrale et en Europe orientale. Actes du cinquième colloque de Mátrafüred, 24-28 octobre 1981*, Budapest/Paris, Akadémiai Kiadó/CNRS, 1984, p. 99.

⁵⁷ Gagnon, *Charlevoix : un jésuite...*, p. 88.

⁵⁸ Hazard, *La crise de la conscience...*, p. 122.

une première fois toutes les idées reprises plus tard par les philosophes, puis par les révolutionnaires.⁵⁹

b) Encyclopédisme, science et premiers pas vers l'ethnologie

C'est en fait dans sa volonté d'encyclopédisme que Charlevoix se rapproche le plus des philosophes. Il cherche à amasser le plus d'informations possible à propos d'un sujet donné : «Il m'auroit été sans doute plus aisé et plus agréable de ne prendre [...] que la crème de l'Histoire du nouveau Monde [...] mais ceux, qui en veulent être instruits à fond, seroient obligés d'avoir recours à une infinité d'autres Livres, qu'on n'a pas aisément à la main...»⁶⁰ Charlevoix classe ensuite ces informations de manière à ce qu'elles soient facilement utilisables : la table des matières détaillée ouvrant l'*Histoire et description générale de la Nouvelle France*, l'index que l'on retrouve à la fin de chacun des tomes, les annotations en marge des paragraphes facilitant le repérage, les «fastes chronologiques», la «liste des auteurs consultés» et la «description des plantes principales de l'Amérique septentrionale» reportée en fin du deuxième tome sont tous des éléments conçus pour faciliter les recherches. Charlevoix aurait pu intégrer la majorité de ces éléments à l'intérieur même de son récit⁶¹, mais il a préféré les en extraire pour une consultation plus aisée. Il se distingue particulièrement de ses prédécesseurs par ce souci méthodologique.⁶²

Autant que le récit peut le supporter, Charlevoix recherche également l'exhaustivité : «...mon dessein est de rapporter sur chaque partie du nouveau Monde, tout ce que je pourrai découvrir de curieux, d'utile et d'intéressant; par conséquent de ne rien omettre de ce qu'on a pû voir avec plaisir dans les Histoires, dans les Relations et

⁵⁹ Hazard, *La crise de la conscience...*, p. ix.

⁶⁰ Charlevoix, *HDGNF...*, t. I, p. vj.

⁶¹ C'était la solution qu'il avait adoptée pour l'*Histoire de l'Isle espagnole*.

⁶² Bruce G. Trigger, *Natives and Newcomers. Canada's «Heroic Age» Reconsidered*, Kingston, McGill/Queen's University Press, 1985, pp. 23-24. Les encyclopédistes, mais aussi les rédacteurs de compilations de récit de voyage comme les *Voyages au Nord* ou l'*Encyclopédie des voyages* de l'abbé Prévost, suivront cette voie ouverte par Charlevoix. (Michèle Duchet, «Monde civilisé et monde sauvage au siècle des Lumières, les fondements de l'anthropologie des Philosophes» dans *Au siècle des Lumières*, Paris-Moscou, SEVPEN, 1970, pp. 8 et 10).

dans les Journaux qui en ont traité...»⁶³ Évidemment, ses tentatives demeurent limitées par une vision européocentriste qui impose comme objet de description ses propres centres d'intérêt. Charlevoix n'est pourtant pas complètement esclave de cette vision, puisqu'il a l'intuition, sans savoir vraiment comment la formuler, de cette différence *culturelle* existant entre l'Européen et l'Amérindien⁶⁴ : «On ne peut pas même dire qu'ils ne sont enchantés de leur façon de vivre, que parce qu'ils ne connoissent point la douceur de la nôtre. Des François en assez grand nombre, ont vécu comme eux, et s'en sont si bien trouvés, que plusieurs n'ont jamais pû gagner sur eux, quoiqu'ils pussent être fort à leur aise dans la Colonie, d'y revenir; au contraire, il n'a pas été possible à un seul Sauvage de se faire à notre maniere de vivre.»⁶⁵ Cela fait du *Journal* bien plus qu'un simple récit de voyage détaillé : on retrouve entre ces pages les premiers pas hésitants de l'ethnologie, qui, quelques dizaines d'années plus tard, acquerra ses lettres de noblesse en fondant la réflexion scientifique sur les descriptions des peuples rencontrés par les Européens.

D) Les sources

La carrière et les écrits de Charlevoix ont permis de découvrir les trois principaux axes formant son identité : la religion, la politique et la réflexion philosophique. Charlevoix est à la fois un croyant, un homme politique et un penseur. Mais lorsqu'il écrit, il se définit lui-même comme un historien.⁶⁶ En tant qu'historien, il se veut également suffisamment «éclairé» pour découvrir la «vérité» parmi les nombreuses sources, parfois contradictoires, qu'il doit consulter.⁶⁷ Il se fie à cette «lumière» pour utiliser une méthode rationnelle afin de dégager l'authentique du faux, comme en témoigne cet extrait du «Projet» où Charlevoix, combattant le pyrrhonisme, explique

⁶³ Charlevoix, *HDGNF...*, t. I, p. j.

⁶⁴ Berthiaume ne semble pas d'accord avec cette affirmation (Berthiaume, «L'Amérindien revu et corrigé...», p. 113) mais sa démonstration sommaire, qui demeure au niveau littéraire, ne semble pas pouvoir rivaliser avec celle de Marouby démontrant le contraire (Marouby, «From Early Anthropology...», pp. 297-298).

⁶⁵ Charlevoix, *Journal...*, p. 648. Il reprend ici ce que disait déjà Marie de l'Incarnation sur l'«ensauvagement» des Français (Marie de l'Incarnation, *Correspondance*, Guy-Marie Oury, éd., Solesmes, Abbaye Saint-Pierre, 1971, p. 735).

⁶⁶ Charlevoix, *HDGNF...*, t.I, épître dédicatoire (2e page non numérotée).

⁶⁷ Charlevoix, *Histoire et description générale du Japon...*, t. I, p. iij.

qu'il est possible de dégager un sens à l'histoire malgré l'accumulation des documents : «... il nous reste encore un rayon de lumière, à la faveur duquel nous pouvons dégager la vérité de ce monstrueux amas de fables [la somme des relations, mémoires et histoires de voyage], qui l'ont presque entièrement éclipsée...»⁶⁸ L'historien se veut impartial : «... je tâcherai de faire ensorte [sic], qu'aucune prévention, ni aucun autre intérêt, que celui de la vérité, ne conduise ma plume.»⁶⁹ Mais toutes les opérations qu'il effectue sur ses sources témoignent aussi de ses préoccupations profondes qui, elles, lui sont forcément personnelles. Le choix de certaines sources préférablement à d'autres déteint sur l'analyse historique et démontre les motivations et les influences qui sont en jeu. C'est ainsi qu'en jetant un coup d'œil sur les sources utilisées par Charlevoix, on pourra vérifier la valeur des grands axes identitaires qui ont été définis.⁷⁰

a) Le rapport de Charlevoix avec ses sources

Mais avant de se pencher sur cette question touchant directement l'identité de Charlevoix, il faut dégager quelques particularités du rapport général qu'il entretient avec les sources. La question revêt une importance particulière, Charlevoix ayant en effet réfléchi attentivement sur la méthode historique et l'utilisation des sources, tel qu'en témoigne le «Projet d'un corps d'histoires» : «Je mettrai à la tête de chaque histoire un catalogue exact de tous les auteurs, qui auront écrit sur le même sujet, ne l'eussent-ils fait qu'en passant, pourvû que ce qu'ils en ont dit, mérite qu'on y fasse quelque attention. Je marquerai en même tems les secours, que j'aurai tirés de chacun, et les raisons, que j'aurai eues de les suivre, ou de m'en écarter...»⁷¹

⁶⁸ Charlevoix, «Projet» dans *HDGNF...*, t. III, p. iij. À noter le vocabulaire de la «luminosité» que Charlevoix utilise : «rayon de lumière» et «éclipsée» sont des termes qui font références aux «Lumières» dans un sens plus vaste. Il utilise les mêmes dans l'*Avertissement à l'Histoire et description générale du Japon...*, p. iij.

⁶⁹ Charlevoix, «Projet» dans *HDGNF...*, t. III, p. ij.

⁷⁰ Pour reprendre les dires de Bideaux : «... il serait bien étonnant que le traitement que réserve Charlevoix aux historiens ne fût pas révélateur de sa manière d'entendre l'histoire.» (Michel Bideaux, «Charlevoix et l'historiographie littéraire de la Nouvelle-France» dans Giovanni Dotolo et Sergio Zoppi, *Canada ieri e oggi atti del 16e convegno internazionale di studi canadesi*, Fasano, Schena editore, 1986, p. 84).

⁷¹ Charlevoix, «Projet» dans *HDGNF...*, t. III, pp. j-ij.

Cet ajout, qui se veut à la fois de nature bibliographique et historiographique, est alors semble-t-il peu courant.⁷² *L'Histoire et description générale du Japon*, publiée un an après le «Projet», contient effectivement une «Liste et examen des auteurs, qui ont écrit sur l'Histoire du Japon» d'une vingtaine de pages, où Charlevoix évalue les apports à l'histoire du Japon de plus de 105 auteurs différents.⁷³ Quant à *L'Histoire et description générale de la Nouvelle France*, elle comporte aussi en appendice une section historiographique, intitulée «Liste et examen des auteurs que j'ai consultés pour composer cet ouvrage» qui critique 80 auteurs ayant écrit entre 1578 et 1739. Contrairement à ce qu'affirme Michel Bideaux, on n'y retrouve aucun «désordre manifeste»⁷⁴ : après un aperçu des connaissances disponibles dans les ouvrages de type plus généraux (atlas, dictionnaires et encyclopédies), Charlevoix introduit chaque auteur selon un ordre chronologique d'édition.

Parmi les quelques 80 auteurs qu'il cite, Charlevoix ne semble oublier aucune des sources les plus importantes disponibles à l'époque.⁷⁵ Les références aux mémoires de Cartier, Lescarbot, Sagard, Champlain, aux *Relations* des jésuites, à Lafitau, Lahontan, Hennepin et bien d'autres témoignent d'un effort considérable pour intégrer la totalité de ce qui avait été écrit sur le sujet, y compris les ouvrages qui ont pu paraître douteux et plus ou moins moraux au jésuite. Certes, Charlevoix ne s'est pas privé de critiquer ses devanciers, mais on ne peut pas lui reprocher de les avoir complètement ignorés. On peut ajouter qu'il semble également bien connaître les ouvrages et les auteurs qu'il cite. Une comparaison de la «Liste et examen des auteurs consultés» avec une liste des auteurs cités à l'intérieur même de *L'Histoire et description générale de la Nouvelle France* permet en effet d'établir une correspondance notable entre les deux. La plupart des auteurs qu'il déclare avoir lus dans la «Liste» se retrouvent effectivement mentionnés à un moment ou un autre dans *L'Histoire*. Ne font exception que la majorité des auteurs d'atlas ou de dictionnaires cités dans la «Liste», du fait probable de

⁷² Bideaux, «Charlevoix et l'historiographie...», p. 84; Bruce G. Trigger, *Natives and Newcomers. Canada's «Heroic Age» Reconsidered*, Kingston, Queen's University Press, 1985, pp. 23-24.

⁷³ Charlevoix, *Histoire et description générale du Japon...*, t. II, pp. 681-700.

⁷⁴ Bideaux, «Charlevoix et l'historiographie...», pp. 90-91.

l'importance souvent très relative de leurs propos, ainsi qu'une poignée d'autres écrivains (Pierre Boucher et Henry Hudson) dont rien ne nous indique pour autant que Charlevoix ne les ait pas lus.

b) Les sources et l'identité «charlevoisienne»

Devant l'attention particulière portée aux sources par Charlevoix, les quelques indices de subjectivité qui peuvent percer n'en deviennent que plus révélateurs. En relevant toutes les mentions de sources faites à travers l'*Histoire et description générale de la Nouvelle France* et le *Journal* qui l'accompagne, certaines catégories récurrentes se sont imposées d'elles-mêmes : les sources de provenance religieuse, les documents officiels de l'État (comprenant la correspondance entre les autorités de la colonie et celles de la métropole), les relations de voyage et le témoignage personnel de Charlevoix. Ces quelques catégories permettent de mieux définir l'identité «charlevoisienne» : la faveur que l'historien leur accorde démontre l'intérêt particulier qu'il portait à ce qu'elles représentaient.

Les sources écrites par des religieux, en particulier celles des jésuites, trouvent généralement une place de choix dans les auteurs consultés par Charlevoix. Compte tenu de l'importance de la religion dans la vie du jésuite, on ne doit pas s'en étonner outre mesure. Il considère toutes ces pièces avec bienveillance et se garde généralement de trop les critiquer.⁷⁶ Les quelques jugements négatifs qu'il peut porter parfois proviennent généralement des vues opposées entre les écrivains jésuites et ceux d'autres ordres religieux.⁷⁷ Charlevoix choisit alors inévitablement le camp de l'auteur jésuite. Parlant des *Relations* des jésuites, il affirme ainsi qu'il «... n'y a pas d'autre source, où l'on

⁷⁵ Edmond Lareau, *Histoire de la littérature canadienne*, Montréal, John Lovell, 1874, pp. 51; Émile Salome, *La colonisation de la Nouvelle-France. Étude sur les origines de la nation canadienne-française*, Paris, E. Guilmoto éd., 1905, p. 428.

⁷⁶ Bideaux, «Charlevoix et l'historiographie...», pp. 87-88.

⁷⁷ Voir par exemple ce qu'il dit des récollets Sagard, Hennepin et Le Clerq (Charlevoix, *HDGNF...*, t. III, pp. xlix et liij-lv).

puisse puiser pour être instruit des progrès [sic] de la Religion parmi les Sauvages et pour connoître ces Peuples...»⁷⁸

Les documents officiels de l'État, généralement tirés du dépôt de la Marine, sont un autre type de document que Charlevoix privilégie. Qu'il s'agisse de la correspondance entre les divers paliers de gouvernement, d'instructions et commissions de la part du roi et de ses ministres ou de divers édits, traités et arrêts du conseil d'état, l'historien les utilise à la fois pour compléter des éléments de ses *Histoires* qu'il n'a pu trouver ailleurs et pour donner une plus grande crédibilité à ses propos : «Cependant il y auroit eu de grand vuides dans mon Histoire, si je n'avois trouvé de quoi les remplir, dans les pièces originales, qui se conservent au dépôt de la Marine, dont la garde étoit confiée à M. de Clerambaut Généalogiste des Ordres du Roy. J'en ai encore tiré une grande utilité, c'est qu'elles m'ont servi de guides pour pouvoir prendre sûrement une vraie route, lorsque les Auteurs, que je consultois, me mettoient en danger de m'égarer.»⁷⁹ Cette déclaration et le grand nombre de renvois à ces documents officiels qu'on trouve à l'intérieur de l'*Histoire et description générale de la Nouvelle France*, à la fois pour confirmer les informations récoltées ailleurs et pour en fournir de nouvelles, inédites, permettent de douter de l'affirmation de Réal Ouellet, qui n'accorde à l'archive chez Charlevoix qu'un «rôle d'appoint».⁸⁰ En interprétant l'histoire à travers ces documents officiels, Charlevoix tend à donner plus d'importance à une version des événements qui coïncide avec les vues des hauts-dirigeants et du personnel de l'État.

Les relations de voyage forment la troisième catégorie de documents la plus utilisée par Charlevoix. Critique dans ses choix, il cherche à favoriser ceux qui lui paraissent les plus proches de la vérité tant recherchée. Conscient de la subjectivité de certains récits, où les voyageurs ont brodé largement autour de leur expérience réelle, ce

⁷⁸ Charlevoix, *HDGNF...*, t. III, p. xlvij.

⁷⁹ Charlevoix, *HDGNF...*, t. III, p. lxj.

⁸⁰ Réal Ouellet, «La visée historiographique de Charlevoix d'après ses «Liste et examen des auteurs consultés» dans *L'homme et la nature. Actes de la Société canadienne d'études du dix-huitième siècle*, t. I, 1982, p. 159.

qu'il appelle le «privilège du voyageur»⁸¹, il considère que le moyen de connaissance le plus valable est le témoignage oculaire. À choisir entre deux récits qui lui semblent de valeur égale, celui relaté par un témoin oculaire aura certainement sa faveur.⁸² Il n'hésite d'ailleurs pas à compléter des témoignages qui lui semblent insuffisants par sa propre expérience.⁸³ Ce souci d'authenticité, témoin d'une volonté critique, conjugué avec ce désir d'exhaustivité qui a été démontré, semble militer en faveur d'un réel penchant de Charlevoix pour des sources dont l'intérêt scientifique les rend recevables auprès de ses confrères «éclairés».

C'est ainsi qu'on peut confirmer les grands axes identitaires de Charlevoix par l'usage qu'il fait des sources. Sa préférence pour les témoignages religieux, pour ceux émanant des autorités politiques et pour ceux qui sont les plus recevables scientifiquement représente concrètement les trois principaux centres d'affinité que nous avons définis : la religion, la politique et la pensée philosophique. C'est à partir de ces réalités que Charlevoix jugera le monde qui l'entoure, y compris tout ce qui concerne les autochtones. Nous reprendrons donc chacun de ces thèmes, en tentant d'en dégager les influences qui intéressent particulièrement l'interprétation que Charlevoix donne de la réalité amérindienne.

⁸¹ Charlevoix ne définit jamais ce terme directement mais on peut en comprendre le sens à partir de cette citation : «Véritablement la condition d'un Voyageur est bien triste, quand il n'a point rapporté de quoi se dédommager par quelqu'avantage solide, de ses fatigues, et des risques qu'il a courus. S'il s'avise de faire une Relation de son voyage, il trouve tous ses Lecteurs en garde contre lui; pour peu qu'il dise des choses extraordinaires, il ne trouve aucune croyance. D'autre part, si une Relation est entièrement dénuée de merveilleux, on ne la lit point; c'est-à-dire, qu'on exige d'un Voyageur qu'il nous amuse, même aux dépens de sa réputation; on veut le lire avec plaisir, et avoir le droit de se moquer de lui [d'où l'usage du terme 'privilège'].» (*HDGNF...*, t. I, pp. 15-16)

⁸² Lorsqu'il doit confronter le témoignage indirect du sieur Jérémie, homme qu'il connaît et respecte fort, et celui de l'auteur d'un mémoire anonyme qui était présent sur les lieux de l'action racontée, il choisit celui de l'auteur inconnu, parce qu'il s'agit d'un témoin oculaire. (*HDGNF...*, t. I, p. 479).

⁸³ Charlevoix confirme ainsi ce qu'il a lu sur les premiers missionnaires par ses propres souvenirs (*HDGNF...*, t. I, p. 181) et complète les rumeurs qui circulaient à propos des Anglais en 1705 par ce qu'il se rappelle d'avoir entendu à l'époque (*HDGNF...*, t. II, p. 302).

Chapitre II

Amérindiens et religion

Par ses écrits, Charlevoix cherche à défendre la validité de sa conception du monde, fondée sur les trois axes que nous venons de définir, si bien que son œuvre, polémique, en est une de combat. Ses deux premières préoccupations, la religion et la politique, apparaissent d'emblée dans l'*Avertissement* qui ouvre l'*Histoire et description générale de la Nouvelle France* : «Qui a donc arrêté le progrès de l'Évangile parmi ces Barbares, et d'où vient que la plus ancienne de nos Colonies, celle qui naturellement devoit se peupler davantage, est encore la moins puissante de toutes?»¹ Le ton de l'ouvrage est ainsi établi : les choses ne sont pas telles que Charlevoix croit qu'elles devraient l'être. Le père jésuite se charge d'expliquer pourquoi et de proposer des solutions pour y remédier.

Tout en se voulant critique, Charlevoix évite de tomber dans le pamphlet ou la satire vitriolique. Plutôt que de vilipender ses adversaires, il cherche à les convaincre en faisant appel à leur raison, à leur désir de vérité. Si ses adversaires ont tort, ce n'est probablement que parce qu'ils sont mal informés. Comme il l'annonce dans la conclusion du premier tome de l'*Histoire et description générale de la Nouvelle France*, en rétablissant les faits qui concernent l'évangélisation des Amérindiens, il désire détromper «... ceux de [s]es Lecteurs, qui sont de bonne foi, et qui se sont laissés un peu trop aisément prévenir contre ces Missions Sauvages...»² Conciliateur, l'historien cherche à ramener ceux qui se sont égarés hors du droit chemin en leur présentant ce qu'il considère comme la vérité, particulièrement lorsqu'il s'agit de religion.

Toutefois, si Charlevoix ne cache pas ses sympathies à l'égard des missionnaires et de leur cause, il ne cherche pas non plus à écrire un livre de piété. Son objectif est d'offrir au public une *Histoire et description générale* dans laquelle l'«Histoire

¹ P.-F.-X. de Charlevoix, *Histoire et description générale de la Nouvelle France (HDGNF)*, Montréal, Élysée, 1976 [1744], t. I, pp. vii-viii.

² Charlevoix, *HDGNF...*, t. I, p. 572.

Ecclésiastique» ne supplante pas l'«Histoire Civile et Politique».³ Conscient que le «goût du siècle» est dominé par l'«esprit d'irréligion», cette «méchante mode», «... qui inspire tant de dégoût pour les Livres de piété...»⁴, il organise ses informations de façon à ce que chacun puisse ne lire que ce qui lui convient : : «Ceux qui cueillent des fleurs dans un Parterre, ne sont point choquez d'y en voir, dont ils ne soient pas curieux; ils le seroient même de n'y pas apercevoir cette variété, qui en fait l'agrément.»⁵ Le jésuite prétend ainsi concilier dans son œuvre les goûts des véritables dévôts et ceux de la majorité⁶ qui, elle, préfère des sujets plus temporels. Pour ce faire, il multiplie les titres de paragraphes pour permettre au lecteur de ne s'attarder que sur les passages qui l'intéressent.⁷ De même, plutôt que de les incorporer au sein de sa trame narrative, Charlevoix reporte les «Particularités de la vie et de la mort de quelques sauvages chrétiens» à la fin du premier tome de l'*Histoire et description générale de la Nouvelle France*. Il évite ainsi de les imposer à un public qui pourrait n'avoir pas vraiment envie de les lire, sans pour autant avoir à les escamoter.

Pour parler de la religion, Charlevoix insiste stratégiquement sur sa recherche de la vérité : «... le devoir d'un Historien est de lui faire [au public] un récit fidele, et de lui fournir avec exactitude et sans préjugé les pieces, sur lesquelles il peut porter son jugement...»⁸ Évidemment, le choix de ces pièces n'est pas innocent, non plus que la présentation qui en est faite. On en retrouve un bel exemple dans le récit de l'*Histoire et description générale de la Nouvelle France* sur la fin de la tentative française de colonisation de la Floride au XVI^e siècle. Faisant face à deux versions différentes des faits, Charlevoix affirme ne pas pouvoir juger et devoir s'en remettre à ses lecteurs : «Ce qu'un Ecrivain impartial doit à la fidélité de l'Histoire en ces occasions, où la vérité lui échape, malgré qu'il en ait, est de rapporter les deux Versions, qui se contredisent, d'ajoûter les raisons et les autorités, sur quoi les uns et les autres se fondent, et d'en

³ Charlevoix, *HDGNF...*, t. I, p. v.

⁴ P.-F.-X. de Charlevoix, *Histoire et description générale du Japon*, Paris, Gandouin, Lamesle, Giffart, Rollin fils et Nyon fils, 1736, t. I, pp. vj et viij.

⁵ Charlevoix, *Histoire et description générale du Japon...*, t. I, p. viij.

⁶ «Pour ce qui est de [l'Histoire Civile, Politique et Naturelle], qui intéressera peut-être le plus grand nombre de mes Lecteurs...» (Charlevoix, *Histoire et description générale du Japon...*, t. I, p. viij).

⁷ Charlevoix, *Histoire et description générale du Japon...*, t. I, p. viij.

⁸ Charlevoix, *HDGNF...*, t. I, p. 2.

laisser le jugement au Public.»⁹ Le jésuite sait en effet qu'en laissant au public l'impression d'être le seul juge, il pourra plus facilement lui faire accepter la position qu'il privilégie.

Après s'être ainsi exprimé, il expose les deux histoires. Mais il affirme bien vite que le récit de M. de Laudonnière, un protestant, comporte «... une si grande diversité de circonstances dans le narré [...] qu'on a bien de la peine à y démêler l'exacte vérité...»¹⁰ Il déclare ensuite rapporter la deuxième version «... sur le témoignage d[un] Docteur, qui parle comme témoin oculaire...»¹¹ Il conclut en réitérant sa volonté de laisser le public juger mais en indiquant aussi sa propre opinion : «Il est assez inutile que j'ajoute ici mes réflexions sur la différence et les contradictions, qui se rencontrent dans les deux Relations, que je viens de rapporter : mes Lecteurs les feront aussi-bien que moi; mais je ne puis me dispenser de reconnoître beaucoup plus de vraisemblance dans la dernière, que dans la première...»¹² Les lecteurs sont toujours libres de choisir la version qu'ils considèrent comme étant «véritable» mais par ses insinuations, Charlevoix fausse cette décision.

A) Une vision du monde

Le public auquel Charlevoix s'adresse dans ses ouvrages à caractère historique en est un de gens d'esprit, qu'il croit capables de poser un jugement éclairé sur son œuvre.¹³ Le jésuite est persuadé que plusieurs de ces gens d'esprit partagent sa vision religieuse du monde : il déclare ainsi que les «Particularités de la vie et de la mort de quelques sauvages chrétiens» feront «... chanter aux véritables Fidèles les miséricordes du Seigneur.»¹⁴ Mais il espère aussi que ceux «... qui se sont laissés un peu trop aisément prévenir...» contre la religion, ainsi que «... les Pécheurs, qui n'ont pas le

⁹ Charlevoix, *HDGNF...*, t. I, p. 83.

¹⁰ Charlevoix, *HDGNF...*, t. I, p. 86.

¹¹ Charlevoix, *HDGNF...*, t. I, p. 87. Voir aussi pp. 83 et 307.

¹² Charlevoix, *HDGNF...*, t. I, p. 94.

¹³ Anne Gagnon, *Charlevoix : un jésuite en quête de vérité. Étude historiographique d'«Histoire et description générale de la Nouvelle France»*, Mémoire de maîtrise (Histoire), McGill University, 1997, p. 27.

¹⁴ Charlevoix, *HDGNF...*, t. I, p. 572.

courage de rompre des chaînes, dont ils rougissent...» le liront et seront «désabusés» de leurs erreurs ou à tout le moins, «confondus».¹⁵

Charlevoix souhaite convaincre de la validité de son interprétation historique les tenants du pyrrhonisme qui, à la suite de La Mothe le Vayer et de Bayle¹⁶, refusaient de voir en l'histoire une science exacte. En affirmant qu'«Après la Religion, l'Histoire est la plus succulente nourriture de l'ame...»¹⁷, le jésuite cherche à redorer le blason de cette discipline. Il ajoute que «... cette nourriture ne profite, qu'autant qu'elle est digérée; et quand elle ne l'est pas, elle fait sur les Esprits le même effet, que les alimens sur les corps, lorsque l'estomac en est surchargé, ou qu'ils ne lui sont pas propres.»¹⁸

Charlevoix s'accorde avec les philosophes du siècle des Lumières, pour lesquels l'histoire doit avoir une fonction morale.¹⁹ Seulement, à la différence de ces derniers, qui ont voulu dégager de l'histoire une rationalité et une logique toute humaine sur lesquelles fonder cette morale²⁰, le jésuite insiste plutôt, en bon ecclésiastique, sur l'origine religieuse de la moralité et présente donc une histoire providentialiste.²¹ Chez Charlevoix, «...l'écrit historique, marqué du sceau de la vérité, révèle les interventions divines dans le continuum historique.»²² La présence très marquée de l'action divine permet même à Michel Bideaux d'affirmer que sa conception historique relève, par certains aspects, d'une manière de faire l'histoire semblable à celle de Bossuet au siècle précédent.²³ Charlevoix, n'hésitant pas à invoquer l'autorité biblique pour appuyer ses

¹⁵ Charlevoix, *HDGNF...*, t. I, p. 572.

¹⁶ J.H. Brumfitt, «Historical Pyrrhonism and Enlightenment Historiography in France» dans Charles G. S. Williams, éd., *Literature and History in the Age of Ideas. Essays on the French Enlightenment*, Ohio State University Press, 1975, pp. 19 et 21.

¹⁷ Charlevoix, *Histoire et description générale du Japon...*, t. I, p. iv.

¹⁸ Charlevoix, *Histoire et description générale du Japon...*, t. I, pp. iv-v.

¹⁹ Jean Ehrard et Guy P. Palmade, *L'histoire*, Paris, Armand Colin, 1964, p. 30.

²⁰ Guy Bourdè et Hervé Martin, *Les écoles historiques*, Paris, Seuil, 1989, p. 144 et Chantal Grell, *L'histoire entre érudition et philosophie. Étude sur la connaissance historique à l'âge des Lumières*, Paris, PUF, 1993, p. 284.

²¹ Berthiaume, «Petite rhétorique à l'usage des à l'usage des politicologues», *Corpus*, 3 (printemps 1985), p. 31.

²² Alban Boudreau, *Le «Projet d'un Corps d'Histoires du nouveau Monde de P.-F.-X. de Charlevoix» : une étude historiographique*, Mémoire de maîtrise (Histoire), Université de Montréal, 1988, p. 117.

²³ Michel Bideaux, «Charlevoix et l'historiographie littéraire de la Nouvelle-France» dans Giovanni Dotolo et Sergio Zoppi, *Canada ieri e oggi atti del 16e convegno internazionale di studi canadesi*, Fasano, Schena editore, 1986, p. 100.

propos, installe les divers événements historiques qu'il raconte dans un plan divin indiscutable.

L'attitude de Charlevoix envers les miracles témoigne ainsi de cette vision idéologique : il les considère comme des faits historiques aussi réels que ceux relevant de la politique ou de l'économie. Ils ne doivent pas être écartés du cours de l'histoire sous prétexte qu'ils sont surnaturels²⁴ : «... je ne pourrai me dispenser de parler, sans manquer à ce que la fidélité de l'Histoire exige de moi [...] des merveilles, que Dieu a opérées...»²⁵ Dans l'esprit de Charlevoix et des religieux de son époque, le miracle s'inscrit comme un élément non seulement crédible du processus d'évangélisation mais nécessaire : «... si les miracles, selon S. Augustin, furent nécessaires au commencement de l'Église, ils le sont par le même principe, dans toutes les églises naissantes...»²⁶ Le jésuite est donc convaincu de la nécessité d'exposer objectivement les miracles dans une histoire qui, puisqu'elle est providentialiste, laisse une grande place au thème de l'accomplissement de l'évangélisation.

Charlevoix laisse paraître ses convictions religieuses de plusieurs autres manières dans ses textes : par son attitude très critique envers les protestants²⁷, l'héroïsation des missionnaires et de leurs néophytes²⁸, l'inclusion d'une section à caractère hagiographique (les «Particularités de la vie et de la mort de quelques sauvages chrétiens»)²⁹, l'inclusion de témoignages sur les pouvoirs détenus par l'eau bénite et les

²⁴ La question de la «surnature» des miracles portait à discussion. Certains en faisaient des phénomènes naturels, qu'on ne devait donc pas considérer différemment des autres phénomènes : «Les miracles, du moins ce que nous appelons miracles, entrent donc, comme le reste, dans l'économie des desseins de Dieu, et, par conséquent, dans l'ordre général de la nature» (Abbé Houteville, *La religion chrétienne prouvée par les faits*, Paris, 1722, p. 24, cité par Jean Ehrard, *L'idée de nature en France dans la première moitié du XVIII^e siècle*, Paris, Albin Michel, 1994 [1963], p. 84). Le peu de détails que nous possédons nous empêche de donner la position exacte de Charlevoix dans ce débat. Pour plus de précisions sur les miracles et leurs liens avec la nature au début du XVIII^e siècle, nous renvoyons aux pages 76 à 94 du livre d'Ehrard venant d'être cité et à Grell, *L'histoire entre érudition...*, pp. 76-79.

²⁵ Charlevoix, *HDGNF...*, t. I, p. 218.

²⁶ Charlevoix, *HDGNF...*, t. I, p. 219.

²⁷ Voir par exemple : Charlevoix, *HDGNF...*, t. I, p. 334, 345, 428-429, 531 et 557; t. II, pp. 234-235, 248-249, 253, 368, 375-376 et 383-384.

²⁸ Voir par exemple : Charlevoix, *HDGNF...*, t. I, pp. 209, 214-221, 392-393 et 403-404; Charlevoix, *Journal...*, pp. 671-677.

²⁹ Charlevoix, *HDGNF...*, t. I, pp. 572-600.

images saintes³⁰ et par quelques allusions à la réalité de l'influence de Satan sur les païens d'Amérique.³¹ Tout cela démontre combien la religion catholique telle que définie lors du concile de Trente continue d'influencer la vision qu'a du monde un érudit du XVIII^e siècle tel que l'est Charlevoix.

B) Possibilité et utilité de l'évangélisation

C'est pour défendre cette vision que Charlevoix cherche à faire taire les détracteurs des missions jésuites. Afin d'en prouver la valeur, il se donne comme objectif de démontrer que l'évangélisation des nations amérindiennes est non seulement possible, mais que les résultats de la Compagnie de Jésus en ce domaine sont déjà notables : «... je me suis encore déterminé à entreprendre cet Ouvrage, par le desir de faire connoître les miséricordes du Seigneur et le triomphe de la Religion sur ce petit nombre d'Elus, prédestinés avant tout les siècles, parmi tant de Nations sauvages, qui jusqu'à l'entrée des François dans leur pays, étoient demeurées ensevelies dans les plus épaisses ténèbres de l'infidélité.»³² L'importance de la place accordée aux missions dans l'œuvre «charlevoisienne» pourrait s'expliquer en partie par le fait que les sources utilisées les concernent principalement.³³ Mais il faut surtout y voir la volonté de Charlevoix de prendre part au débat concernant la réussite et l'utilité des missions : «...je me suis proposé de ne rien omettre de remarquable, qui puisse édifier mes Lecteurs, et détromper ceux, auprès desquels l'on a fort mal à propos publié que les Sauvages s'étoient rendus sourds à la voix des Prédicateurs de l'Evangile.»³⁴ Par son témoignage, en apportant des exemples concrets pouvant servir de preuves, le jésuite cherche à prouver la réalité de sa vision providentialiste de l'histoire. Par le fait même, il combat l'incrédulité des pyrrhonistes et des incroyants.

³⁰ Voir par exemple : Charlevoix, t. I, p. 345; Charlevoix, *Journal...*, pp. 746-747.

³¹ Voir par exemple : Charlevoix, *HDGNF...*, t. I, pp. 145, 394 et 431; t. II, p. 16; Charlevoix, *Journal...*, pp. 416, 551, 679, 681, 683, 685-689, 691, 695-696, 699, 708-712 et 824.

³² Charlevoix, *HDGNF...*, t. I, p. 2.

³³ Il ne faut pas oublier que parmi les sources favorites de Charlevoix figurent celles écrites par des ecclésiastiques. Ce sont dans ces oeuvres qu'on retrouve une majorité de renseignements concernant les missions canadiennes.

³⁴ Charlevoix, *HDGNF...*, t. I, p. 235.

a) «... de la réalité des conversions...»³⁵

Charlevoix est très méthodique lorsqu'il s'agit de démontrer que l'évangélisation des Amérindiens est possible. Il identifie d'abord ses adversaires et leurs arguments, pour ensuite mieux les contrer. Il déclare ainsi qu'il existe trois types de personnes qui se méfient de ce qu'on raconte à propos des missions, de la vertu des néophytes et des miracles opérés en leur faveur. Les premiers ne croient pas l'intelligence des «Sauvages» suffisante pour une véritable compréhension de l'Évangile. Les deuxièmes sont prêts à convenir de leur esprit, mais estiment que leur inconstance leur empêchera toujours une pratique régulière de la religion. Quand aux troisièmes, refusant même de croire aux miracles les plus attestés par l'Église, ils estiment qu'il aurait fallu commencer par «civiliser» les Amérindiens avant de les convertir.³⁶ Pour répondre à ces critiques, le jésuite utilise trois arguments. Le premier est de rappeler que la conversion des «Sauvages» étant effectuée par la grâce divine, aucun obstacle ne lui est insurmontable. Le deuxième argument pose que tous les moyens, miraculeux ou non, dont Dieu s'est servi pour aider ses apôtres aux premiers temps de l'Église restent valables et possibles dans les missions contemporaines. Le troisième est que le royaume de Dieu doit être ouvert à tous les peuples sans exception, tels que les écrits les plus canoniques le rapportent.³⁷

Par son premier argument, Charlevoix répond aux deux premiers types de critiques : peu importe la nature des «Sauvages», Dieu sera toujours assez puissant pour les convertir.³⁸ Son deuxième argument s'adresse à ceux qui ne croient plus aux miracles. Il s'agit du résumé extrêmement condensé d'un exposé sur la réalité des miracles qu'on retrouve en ouverture à la *Vie de la mere Marie de l'Incarnation*. Quant au troisième argument, il répond à ceux qui croient qu'il n'était peut-être pas nécessaire de procéder si rapidement à l'évangélisation. Pour Charlevoix, la religion est un bien qui doit nécessairement être offert à toute l'humanité. Par cette argumentation, le jésuite

³⁵ Charlevoix, *HDGNF...*, t. I, p. 218

³⁶ Charlevoix, *HDGNF...*, t. I, p. 218-219.

³⁷ Charlevoix, *HDGNF...*, t. I, pp. 219-220.

³⁸ On retrouve cette idée à plusieurs endroits dans l'*HDGNF*. Voir en particulier au t. I, p. 245.

nous explique la manière dont il cherche à prouver la possibilité de l'évangélisation amérindienne. Pour affermir sa démonstration, il n'hésite pas à faire appel à l'autorité des sources anciennes les plus traditionnellement approuvées : la Bible et les docteurs de l'Église, pour ensuite invoquer la «notoriété publique»³⁹ et l'«expérience».⁴⁰ C'est ainsi que fort d'un appui populaire qu'il juge unanime (la «notoriété publique»), confirmé dans le temps (l'«expérience») et chapeauté par l'autorité morale de l'Église, Charlevoix estime que son point de vue ne peut être remis en question par ceux qui souhaitent sincèrement laisser éclater la vérité.

Lorsqu'il parle des actions des missionnaires et des convertis, Charlevoix n'hésite pas à affirmer que sa version est la meilleure et la plus authentique. Il affirme ainsi à propos de sa description des jésuites ayant œuvré en Nouvelle-France : «... tout ce que nous rapportons de leurs héroïques vertus, de ce qu'ils ont fait et souffert dans l'exercice de ce Ministère, est tellement dans la vraisemblance, qu'on devrait être surpris qu'ils n'eussent été tels.»⁴¹ Charlevoix ne se contente pas d'argumenter de manière théorique en faveur de l'évangélisation des Amérindiens. Il donne de nombreux exemples pratiques des résultats obtenus, afin d'étayer sa position. Ainsi, pour bien montrer le rôle joué par la religion dans les relations avec les «Sauvages», il n'hésite pas à parler des changements importants qui surviennent chez les convertis lorsque la grâce s'empare d'eux : «La seule Religion peut perfectionner ce que ces Peuples ont de bon, et corriger ce qu'ils ont de mauvais...»⁴²

³⁹ «C'est un fait de notoriété publique, auquel je ne vois pas ce que pourront opposer ceux qui soutiennent que les Sauvages n'embrassent jamais sincèrement le Christianisme, et qu'on ne doit nullement compter sur leur conversion.» (Charlevoix, *HDGNF...*, t. II, p. 317). Voir aussi *HDGNF...*, t. I, p. 218 : «Toute la Nouvelle France rend depuis plus d'un siècle un témoignage si public à la vie dure et vraiment Apostolique [des missionnaires]. Ce que je dirai dans la suite des benedictions, que le Ciel répandit sur leurs travaux, est appuyé sur le même témoignage.»

⁴⁰ «... l'expérience a fait voir que...» (Charlevoix, *HDGNF...*, t. I, p. 344); «... l'expérience ne nous apprend-elle pas que...» (P.-F.-X. de Charlevoix, *Journal d'un voyage fait par ordre du roi dans l'Amérique septentrionale. Édition critique par Pierre Berthiaume*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1997[1744], p. 551).

⁴¹ Charlevoix, *HDGNF...*, t. I, p. 220.

⁴² Charlevoix, *Journal...*, p. 679.

Les vertus que les Amérindiens néophytes reçoivent spontanément sont nombreuses : la religion adoucit leurs moeurs⁴³, les rend dociles⁴⁴, leur procure une constance qu'ils n'avaient pas⁴⁵, une grande éloquence⁴⁶, de la patience⁴⁷ et une ouverture d'esprit.⁴⁸ Quant à leurs défauts, comme leur caractère dur et hautain⁴⁹, leurs préjugés⁵⁰, leur désir de vengeance⁵¹ et le peu de respect que les enfants ont pour leurs parents⁵², tout cela se corrige aussi. En un mot, ces «barbares» s'«humanisent» au contact de la religion.⁵³ La description que Charlevoix fait des changements opérées par la foi chez les Hurons de Lorette est assez éloquente en ce sens : «Ce sont des Sauvages, mais qui n'ont plus de leur naissance et de leur origine, que ce qui en est estimable, c'est-à-dire, la simplicité et la droiture du Premier Age du Monde, avec ce que la Grace y a ajoûté; la Foi des Patriarches, une Pieté sincere, cette droiture et cette docilité de Cœur, qui font les Saints; une innocence de moeurs incroyable, un Christianisme pur, et sur lequel le Monde n'a point soufflé l'air contagieux, qui le corrompt, et souvent des actes des plus héroïques vertus.»⁵⁴

b) De l'utilité de l'évangélisation

Pour Charlevoix, ces changements de comportement concrets chez des individus convertis témoignent de l'efficacité de la grâce. Si les néophytes reçoivent autant de bénédictions, c'est que leurs actions sont approuvées par Dieu et que l'œuvre des missionnaires est conforme à l'ordre divin. Charlevoix n'en reste cependant pas là. Il cherche à démontrer que l'évangélisation est utile à plusieurs égards, qu'il s'agisse des domaines militaires, commerciaux ou politiques : «On ne pouvoit ignorer d'ailleurs qu'indépendamment même du fruit, que les Ouvriers évangéliques pouvoient faire parmi

⁴³ Charlevoix, *HDGNF...*, t. I, pp. 217 et 325.

⁴⁴ Charlevoix, *HDGNF...*, t. I, pp. 178 et 224; Charlevoix, *Journal...*, p. 526.

⁴⁵ Charlevoix, *Journal...*, p. 526.

⁴⁶ Charlevoix, *HDGNF...*, t. I, p. 232.

⁴⁷ Charlevoix, *HDGNF...*, t. I, p. 224.

⁴⁸ Charlevoix, *HDGNF...*, t. I, p. 344.

⁴⁹ Charlevoix, *HDGNF...*, t. I, p. 304.

⁵⁰ Charlevoix, *HDGNF...*, t. I, pp. 217 et 245.

⁵¹ Charlevoix, *Journal...*, p. 559.

⁵² Charlevoix, *Journal...*, p. 630.

⁵³ Charlevoix, *HDGNF...*, t. I, pp. 230 et 449.

⁵⁴ Charlevoix, *Journal...*, pp. 238-239.

[les Amérindiens], la seule présence d'un Homme, respectable par son caractere, qui entende leur langue, qui puisse observer leurs démarches, et qui sçache, en gagnant la confiance de quelques-uns, se faire instruire de leurs desseins, vaut souvent mieux qu'une Garnison, ou peut du moins y suppléer...»⁵⁵ Il continue dans la même veine en démontrant les avantages pour la colonie des missions sur un plan purement matériel : «Elles ouvroient un vaste champ à la publication de l'Evangile, et donnoient une grande liberté au commerce.»⁵⁶ Et plus encore, le jésuite affirme que «l'expérience de près de deux Siècles nous avoit fait comprendre que le moyen le plus sûr de nous attacher les Naturels du Pays étoit de les gagner à JESUS-CHRIST.»⁵⁷ L'évangélisation lui semble le meilleur moyen pour fixer les peuples amérindiens dans l'alliance française et les y conserver, même dans les situations les plus extrêmes. Charlevoix déclare ainsi que la fidélité inconditionnelle des peuples abénaquis n'est due qu'à «... leur sincere attachement à la Religion Chrétienne, et leur docilité naturelle...»⁵⁸ En associant la fidélité des Abénaquis à leur religiosité, Charlevoix établit des liens importants entre religion et politique. Il va même plus loin, citant avec complaisance l'éloge de M. de Denonville à propos des missionnaires jésuites : «... c'est leur habileté, qui a sou'tenu les affaires du Pays, par le nombre d'Amis, qu'ils se sont acquis chez tous les Sauvages, et par leur sçavoir faire à gouverner l'esprit de ces Barbares, qui ne sont Sauvages que de nom.»⁵⁹ Les missions, telles que les voit Charlevoix, sont une des meilleures ressources diplomatiques de la Nouvelle-France lorsqu'il s'agit de traiter avec les Amérindiens.

L'action des missionnaires permettait non seulement de protéger la colonie contre les peuples amérindiens ennemis⁶⁰ et de maintenir tranquilles les peuples amis⁶¹, en utilisant les missionnaires comme diplomates et interprètes⁶², mais aussi de préparer

⁵⁵ Charlevoix, *HDGNF...*, t. II, p. 462.

⁵⁶ Charlevoix, *HDGNF...*, t. I, pp. 431-432.

⁵⁷ Charlevoix, *HDGNF...*, t. II, p. 462. Il faut remarquer la mention faite de l'«expérience», manière de renforcer la crédibilité de l'affirmation.

⁵⁸ Charlevoix, *HDGNF...*, t. I, p. 559.

⁵⁹ Denonville, cité par Charlevoix, *HDGNF...*, t. I, p. 530.

⁶⁰ Voir entres autres Charlevoix, *HDGNF...*, t. I, pp. 377, 501, 513 et 530; t. II, pp. 136-137, 284, 285 et 293; Charlevoix, *Journal...*, pp. 407-408.

⁶¹ Charlevoix, *HDGNF...*, t. I, pp. 185, 398, 513, 516 et 559; t. II, pp. 138, 317, 323, 354, 380, 462 et 484.

⁶² Charlevoix, *HDGNF...*, t. I, p. 504.

les voies à de nouveaux établissements⁶³, de découvrir de nouveaux territoires pour la couronne française⁶⁴ et même de les conserver.⁶⁵ Ces nombreuses utilités pratiques, politiques et/ou économiques, des missions et de l'évangélisation des Amérindiens s'ajoutent donc à celles morales déjà citées, formant un tableau plutôt flatteur des missions et des missionnaires en Nouvelle-France. Toute cette mise en scène ne sert qu'un objectif, que Charlevoix n'annonce pas directement mais pour lequel il prêche éloquemment : prouver la puissance de Dieu et combattre ainsi l'incrédulité du siècle. Cela explique pourquoi la trame narrative se trouve ainsi émaillée d'aussi nombreux miracles, récits de conversion et vies de saints. Ils ont à la fois valeur d'exemple, pour l'édification des lecteurs, et de preuve, témoignant de la justesse de la vision proposée.

C) L'évangélisation de manière pratique : problèmes et méthodes

Charlevoix s'est évertué à démontrer la faisabilité et l'utilité de l'évangélisation des Amérindiens mais en homme pratique, il est conscient que sur le terrain, les choses ne se passent pas aussi simplement qu'elles le devraient selon lui. Les missions ne sont pas toutes très fructueuses, il le sait, et pour éviter les critiques à ce sujet, il se propose d'expliquer pourquoi : «Qui a donc arrêté le progrès de l'Évangile parmi ces Barbares [...] ? C'est ce que la suite de cette Histoire dévoilera aux yeux de ceux, qui voudront bien se donner la peine de la lire avec attention.»⁶⁶ Après avoir trouvé les raisons de l'échec partiel de l'évangélisation, il tentera de fournir des solutions pour y remédier.

a) Les obstacles à l'évangélisation

Charlevoix doit d'abord trouver les coupables des succès des missions. Dans cette démarche, il doit évidemment faire particulièrement attention à ne pas faire porter le blâme aux missionnaires jésuites, qu'il cherche à héroïser, ni aux Amérindiens eux-mêmes, ce qui viendrait contredire ses discours portant sur les possibilités et les facilités

⁶³ Charlevoix, *HDGNF...*, t. I, p. 185.

⁶⁴ Charlevoix, *HDGNF...*, t. I, pp. 339, 350 et 478.

⁶⁵ Charlevoix, *HDGNF...*, t. I, p. 516 : «... sans [le père Anjelran] il y auroit lontems que Michillimakinac seroit au pouvoir des Anglois, ou des Iroquois.»

⁶⁶ Charlevoix, *HDGNF...*, t. I, pp. vii-viii.

de l'évangélisation. Une première explication proposée par Charlevoix repose sur les conditions de travail des missionnaires, sur les difficultés qu'ils ont rencontrées dans le pays : «J'ai cru devoir m'étendre un peu sur les obstacles, qu'on a rencontrés à la conversion des Sauvages du Canada; du moins ceux, qui se sont persuadés que la Foy n'a fait aucun progrès parmi ces Barbares, ne pourront-ils pas m'accuser de les avoir dissimulés...».⁶⁷ Lorsque ces difficultés sont matérielles, l'image héroïque des religieux qui les surmontent ne peut s'en trouver que renforcée⁶⁸ : le vent glacial d'hiver, la fumée et les chiens dans les cabanes, la faim, la malpropreté, le soleil ardent d'été, les longues marches, la fatigue des voyages en canots, les maringouins, les dangers inhérents à la guerre, tout cela est fort utile pour démontrer le courage des missionnaires et peut expliquer en partie les retards dans l'évangélisation.⁶⁹

Les difficultés provenant des résistances amérindiennes sont d'un autre ordre. Les émeutes contre les missionnaires, à qui l'on imputait les famines et les épidémies, les sorciers qui voyaient d'un mauvais œil ces concurrents pour le contrôle spirituel d'un village ou les persécutions endurées chez les peuples refusant d'écouter leur parole⁷⁰ servent aussi à valoriser le travail des jésuites, car ils sont autant d'obstacles qu'ils ont dû surmonter pour arriver à leurs fins. Charlevoix considère que pour la grâce divine, rien n'est impossible. Elle peut triompher de toutes les adversités : «Elle triompha des [Hurons] et des [Algonquins], elle corrigea ce qu'ils avoient de défectueux; mais il en coûta bien des sueurs, et du sang à plusieurs de ceux, dont elle se servit pour operer de si merveilleux changemens.»⁷¹

⁶⁷ Charlevoix, *HDGNF...*, t. I, p. 218.

⁶⁸ Marie Parent, «Restriction de validité et héroïsation du protagoniste dans 'Le grand voyage du pays des Hurons' de Sagard et la 'Relation' de 1634 de Lejeune», dans Réal Ouellet, dir., *Rhétorique et conquête missionnaire : le jésuite Paul Lejeune*, Sillery, Septentrion, 1993, p. 70.

⁶⁹ On trouve la liste de ces divers problèmes dans Charlevoix, *Journal...*, pp. 671-677. Elle est fortement inspirée par la relation de 1634 de Paul Lejeune (Lucien Campeau, éd., *Monumenta Novae Franciae. Tome I: Établissement à Québec (1616-1634)*, Rome/Québec, Monumenta Historica Societatis Iesu/Presses de l'Université Laval, 1979).

⁷⁰ Charlevoix, *HDGNF...*, t. I, pp. 216-217.

⁷¹ Charlevoix, *HDGNF...*, t. I, p. 196.

Charlevoix développe une stratégie d'excuse de ces résistances. Premièrement, il impute l'hostilité des Amérindiens face à la religion à leur ignorance.⁷² Leur comportement est parfois déplorable, «... mais moins criminel devant Dieu, que l'égarément qui entraîne tant de faux Sçavans dans l'irreligion, si l'on a égard à l'ignorance, qui y entraînoit ces Barbares, dénués de toutes les connoissances naturelles, par le moyen desquelles ils auroient pu s'élever avec la grace de J.C. à reconnoître l'Auteur de la Nature.»⁷³ Deuxièmement, il trace un parallèle avec les peuples de l'Antiquité : «La sage et sçavante Antiquité a donné sur cela [la divination effectuée par les sorciers] dans les mêmes travers, et de plus grossiers encore, que nos Sauvages...»⁷⁴ Si les Anciens, pourtant si estimés, sont tombés dans l'erreur, n'est-il pas normal que des peuples aussi «barbares» que les Amérindiens le soient également ? Troisièmement, la nature même des «Sauvages» les oblige parfois à tomber dans le péché. Pour les excuser de l'ivrognerie, Charlevoix explique que ces peuples ne peuvent résister à cette tentation : «... les Sauvages, [...] ne sont pas libres de s'en abstenir, quand on leur en présente, et [...] le moindre effet de cette boisson, est de leur ôter le jugement...»⁷⁵ Par ces excuses, Charlevoix témoigne que les Amérindiens font parfois eux-mêmes obstacle à leur évangélisation, mais qu'on ne peut leur en tenir rigueur. Les véritables raisons qui ont ralenti le progrès des missions sont ailleurs.

Les premiers boucs émissaires sont évidemment les ennemis de la colonie qui ont empêché le libre travail des missionnaires : les Iroquois⁷⁶, les Anglais et les

⁷² En ceci, il n'est pas le premier. Paul Lejeune avait déjà décrit les Amérindiens de cette manière : «Pour l'esprit des sauvages, il est de bonne trempe. [...] La seule instruction leur manque. Leur âme est un sol très bon de sa nature, mais chargé de toutes les malices qu'une terre délaissée depuis la naissance du monde peut porter. Je compare volontiers nos sauvages avec quelques villageois, pource que les uns et les autres sont ordinairement sans instruction.» (Paul Lejeune, *Relation de 1634*, dans *Monumenta Novae Franciae...*, t. I, p. 596).

⁷³ Charlevoix, *HDGNF...*, t. I, p. 192.

⁷⁴ Charlevoix, *HDGNF...*, t. I, pp. 145-146. Notons que cette déclaration semble placer Charlevoix dans le camp des «Anciens» dans la querelle des «Anciens» et des «Modernes».

⁷⁵ Charlevoix, *Journal...*, p. 362.

⁷⁶ «Mais ce qui retardoit principalement l'œuvre de Dieu dans ces Contrées éloignées, c'est que les Iroquois infestoient tous les chemins...» (Charlevoix, *HDGNF...*, t. I, p. 102); «... les seuls Iroquois arrêtoient les progrès de l'Évangile parmi les Sauvages...» (Charlevoix, *HDGNF...*, t. I, p. 498).

Hollandais.⁷⁷ Ce sont les cibles les plus évidentes et Charlevoix ne les épargne pas. L'action insidieuse de certains Français de la colonie est un sujet qu'il trouve déjà plus délicat à aborder, puisqu'il pourrait heurter les intérêts de certains de ses lecteurs. À ce propos, le jésuite préférera souvent exposer les faits en laissant le public tirer ses propres conclusions : «Je pourrais à cette reflexion en ajoûter ici quelques autres sur ce qui a empêché les Prédicateurs de l'Evangile de faire parmi plusieurs Nations, ce qu'ils ont fait parmi les Hurons, les Algonquins, [etc.]; mais cela me meneroit trop loin, et j'espere que ceux, qui liront cette Histoire avec un peu d'attention, les feront d'eux-mêmes.»⁷⁸ La manière dont Charlevoix expose les faits oriente évidemment la réflexion du public dans le sens qu'il privilégie.

On comprend néanmoins que le jésuite accuse les autorités de n'avoir pas développé suffisamment la colonie pour imposer le respect aux «Sauvages»⁷⁹, d'avoir permis dans les premiers temps l'accès de la Nouvelle-France aux protestants⁸⁰ et d'avoir autorisé le système des congés.⁸¹ En fait, tout ce qui semble avoir désuni et affaibli la colonie passe sous la critique de l'historien, qui désire pour la Nouvelle-France un développement plus stable et équilibré afin d'atteindre un idéal de colonie-peuplement⁸² : «... on ne fit pas assez d'attention que le plus grand avantage, qu'on puisse retirer d'une Colonie, est l'augmentation du Commerce; que pour parvenir à ce dessein, il faut faire des Peuplades; que ces Peuplades se font peu à peu, et sans qu'il y paroisse dans un Royaume tel que la France, et que les deux seuls objets, qui se présenterent d'abord dans le Canada et dans l'Acadie, je veux dire, la Pelleterie, et la

⁷⁷ «... ce qui avoit fait le plus grand mal, étoit le voisinage des Anglois et des Hollandois, dont le peu de piété, quoiqu'ils se portassent pour Chrétiens, avoit fait regarder à ces Sauvages le Christianisme comme une Religion arbitraire.» (Charlevoix, *HDGNF...*, t. I, pp. 398-99).

⁷⁸ Charlevoix, *HDGNF...*, t. II, p. 354.

⁷⁹ Charlevoix, *HDGNF...*, t. I, pp. 131-132.

⁸⁰ Charlevoix, *HDGNF...*, t. I, p. 167.

⁸¹ Charlevoix, *HDGNF...*, t. II, p. 161 et surtout Charlevoix, *Journal...*, pp. 249-250. Le système des congés était basé sur l'attribution chaque année par les autorités de la colonie d'un certain nombre de permis de traite, appelés «congés». La vente de ces «congés» à des marchands peu scrupuleux des restrictions imposées par la loi, le népotisme et les libertés prises par les traitants contribuèrent aux critiques faites à propos du système. (Denys Delâge, *Le pays renversé. Amérindiens et Européens en Amérique du Nord-Est, 1600-1664*, Montréal, Boréal, 1991, pp. 110-111).

⁸² Michel Paillé, *Formation géo-économique de la Nouvelle-France selon l'historien Charlevoix. Étude critique*. Mémoire de maîtrise (Histoire), Université de Montréal, 1973, p. ix.

Pêche, demandoient que ces Pays fussent peuplés...»⁸³ Dans un deuxième temps, Charlevoix montre les difficultés que durent affronter les jésuites et qui ralentirent leur travail, qu'il s'agisse de l'opposition des dirigeants, tels que Frontenac⁸⁴, ou des problèmes de financement⁸⁵, problèmes dont il était particulièrement conscient ayant lui-même occupé le poste de procureur des missions du Canada de 1742 à 1749 : «... je l'ai trouvée [la procure] dans un état si déplorable qu'il y a quarante mille francs de dette avant que d'avoir un sou pour les dépenses indispensables, auxquelles les revenus suffissent à peine.»⁸⁶

Il s'en prend finalement à la cupidité des Français.⁸⁷ Si, comme nous l'avons vu, Charlevoix suggère généralement plus le problème qu'il ne le proclame, il montre plus d'assurance lorsqu'il est question du trafic de l'alcool : «Il est sorti bien des Braves de ces deux Bourgades [les villages d'Iroquois chrétiens près de Montréal], et la ferveur y étoit admirable avant que l'avarice de nos Traitans y eût introduit l'Yvrogerie, qui y a fait de bien plus grands ravages encore, que dans les Missions de Saint-François et de Beckancourt.»⁸⁸ Les coupables ne sont pas les Amérindiens mais bien les colons français. Après s'être demandé ce qui avait empêché les missions de s'épanouir autant qu'elles l'auraient dû, Charlevoix a trouvé des réponses : les Anglais, les Hollandais et les Français eux-mêmes sont pointés du doigt. Les Amérindiens sont épargnés, excusés de leurs réticences, et les missionnaires sont innocentés.

Dans l'ensemble de l'*Histoire et description générale de la Nouvelle France*, on ne retrouve que deux timides allusions rendant les jésuites responsables d'une quelconque dégradation des missions. Voici ce que Charlevoix consent à dire à propos de l'intolérance des premiers missionnaires jésuites face aux coutumes autochtones : «Après tout, quelque louable, que soit en cette matiere la défiance et l'exactitude, elles ne doivent pas être excessives ; quelques-uns ont avoué dans la suite qu'ils les avoient

⁸³ Charlevoix, *Journal...*, p. 242.

⁸⁴ Charlevoix, *HDGNF...*, t. I, pp. 388-389; t. II, pp. 123-124.

⁸⁵ Charlevoix, *HDGNF...*, t. I, pp. 198-199 et 344.

⁸⁶ Charlevoix, cité par Léon Pouliot, «François-Xavier de Charlevoix, s.j.», *Documents historiques/Société historique du Nouvel-Ontario*, 33, 1957, pp. 16-17.

⁸⁷ Charlevoix, *HDGNF...*, t. I, pp. 197-98; Charlevoix, *Journal...*, p. 292.

portées un peu plus loin qu'il ne convenoit, et que par-là ils avoient retardé l'œuvre de Dieu.»⁸⁹ L'accusation n'est pas très agressive, puisque Charlevoix ne peut réellement reprocher aux missionnaires que d'avoir été un peu trop zélés. Le choix des termes reste tempéré : d'avoir porté la défiance «un peu plus loin qu'il ne convenoit» ne semble pas très grave et Charlevoix souligne que l'œuvre de Dieu n'en a été que «retardée», pas empêchée. La deuxième accusation concerne les Hurons de la réduction de Lorette : «La vieillesse et les infirmités de quelques-uns de leurs anciens Pasteurs avoient aussi fait quelques brèches à leur première ferveur, mais il n'a pas été difficile de les y rappeler, et celui, qui les gouverne présentement, n'a plus qu'à entretenir les choses sur le pied, où il les a trouvées.»⁹⁰ Aussitôt la faute de relâchement avouée, excusée par la vieillesse et la maladie, il s'empresse d'ajouter qu'elle a été réparée.

Ces deux témoignages demeurent extrêmement bénins et, de par leur rareté, montrent bien la haute opinion que Charlevoix pouvait se faire des missionnaires : «...les Apôtres de la Nouvelle France n'étoient pas indignes d'être mis en parallèle avec les Fondateurs des plus belles Eglises...»⁹¹ Cette association entre les missionnaires et le modèle apostolique est un lieu commun dans la littérature pieuse de l'époque⁹² et Charlevoix n'hésite pas à l'utiliser : «Qu'on dise donc tout ce qu'on voudra pour diminuer la gloire des Apôtres du Nouveau Monde, on ne sauroit nier qu'ils ne soient compris parmi ceux, à qui Notre-Seigneur a dit : *Allez, instruisez tous les Peuples*. S'ils n'ont pas reçu leur Mission immédiatement de lui, ils l'ont reçue de ceux, qui avoient autorité pour la leur donner...»⁹³

⁸⁸ Charlevoix, *Journal...*, p. 343.

⁸⁹ Charlevoix, *HDGNF...*, t. I, p. 195.

⁹⁰ Charlevoix, *Journal...*, p. 239.

⁹¹ Charlevoix, *HDGNF...*, t. I, p. 251.

⁹² Bernard Dompnier, «Chapitre VI : La mentalité des missionnaires : des apôtres dans 'de nouvelles Indes'», dans *Missions de l'intérieur et réforme catholique. L'activité missionnaire en Dauphiné au XVII^e siècle*, Thèse de doctorat de 3^e cycle (Histoire), Université de Paris I, 1981, pp. 293-313. Voir aussi Dominique Deslandres, *Le modèle français d'intégration socio-religieuse, 1600-1650. Missions intérieures et premières missions canadiennes*, Thèse de Ph.D. (Histoire), Université de Montréal, 1990, pp. 241-243.

b) Débat sur les méthodes

Charlevoix renchérit en faveur des missionnaires jésuites lorsqu'il considère que leur manière de christianiser les Amérindiens était et demeure la meilleure. Il entend d'ailleurs le démontrer. Deux points de vue existaient alors : celui de l'État, qui désirait imposer la même religion, la même langue et le même mode de vie à tous ses sujets, quels qu'ils soient, et celui des jésuites, qui ne voyaient pas comme une nuisance la conservation d'habitudes culturelles distinctes, qui, au contraire, pouvaient même parfois favoriser la conversion religieuse et la coopération politique.⁹⁴ D'un côté, les autorités désiraient «franciser» le plus rapidement possible les Amérindiens pour les intégrer à la société française, de l'autre, les jésuites préféraient conserver leurs néophytes dans des «réductions» à l'écart de la colonie, où ils étaient moins soumis à la mauvaise influence des trafiquants d'eau-de-vie.

En bon jésuite, Charlevoix défend évidemment les positions de son ordre : «...l'expérience, non pas de dix ans, mais de plus d'un siècle, nous a appris que le plus mauvais système pour bien gouverner ces Peuples, et pour les maintenir dans nos intérêts, étoit de les approcher des François, qu'ils auroient beaucoup plus estimés, s'ils les avoient moins vûs de près. Enfin on ne pouvoit plus douter que le meilleur moyen de les *christianiser* ne fût de se bien donner garde de les *franciser*.»⁹⁵ Selon les membres de la Compagnie de Jésus, la «francisation» est une entreprise impraticable. Les difficultés d'attirer les enfants des Amérindiens dans des écoles françaises⁹⁶ et les problèmes d'alcool qui surviennent lorsque les autochtones fréquentent de trop près les Européens s'imposent comme des obstacles majeurs. C'est qu'en Amérique, les échanges culturels ne se firent pas à sens unique : «On a cru lontems qu'il falloit approcher les Sauvages de nous, pour les franciser; on a tout lieu de reconnoître qu'on se trompoit. Ceux qui se sont

⁹³ Charlevoix, *HDGNF...*, t. I, p. 220.

⁹⁴ Marc Jetten, *Enclaves amérindiennes : les «réductions» du Canada. 1637-1701*, Sillery, Septentrion, 1994, pp. 125-126.

⁹⁵ Charlevoix, *HDGNF...*, t. II, pp. 98-99.

⁹⁶ Charlevoix, *HDGNF...*, t. I, pp. 199 et 344.

approchés de nous, ne se sont pas rendus François, et les François, qui les ont hantés, sont devenus Sauvages.»⁹⁷

C'est pour éviter de tels inconvénients que les jésuites avaient très tôt laissé de côté l'idée de «francisation». Charlevoix explique cette décision des jésuites moins par le constat d'un échec que par la reconnaissance d'une plus grande efficacité des «réductions»: «... c'étoit moins les difficultés, qu'ils avoient rencontrées dans l'exécution de ce projet, qui le leur avoient fait abandonner, que les inconveniens, qu'ils y avoient reconnus, après les premiers essais de cette éducation.»⁹⁸ En réalité, il s'était avéré impossible de «franciser» les Amérindiens. En 1668, Marie de l'Incarnation le constatait à propos de ses pensionnaires amérindiennes: «C'est pourtant une chose très difficile, pour ne pas dire impossible, de les franciser ou civiliser. Nous en avons l'expérience plus que tout autre, et nous avons remarqué de cent de celles qui ont passé par nos mains, à peine en avons-nous civilisé une. Nous y trouvons de la docilité et de l'esprit, mais lors qu'on y pense le moins elles montent par dessus notre clôture et s'en vont courir dans les bois avec leurs parens, où elles trouvent plus de plaisir que dans tous les agrémens de nos maisons Françaises.»⁹⁹ Afin de démontrer la supériorité de la solution des «réductions» face à la «francisation», Charlevoix n'hésite pas à faire appel au témoignage des personnes les plus respectées du royaume: «Tout ce qu'il y avoit de plus Grand à la Cour, des Princesses du Sang, la Reine même, entrerent dans les vûës des Missionnaires...»¹⁰⁰ Les avantages des «réductions» sont évidents pour les religieux, qui ont un meilleur contrôle sur leurs néophytes en les préservant de toute influence extérieure négative. Mais Charlevoix ne s'en tient pas là. En homme pratique, il souligne aussi l'intérêt stratégique d'avoir des «réductions» amérindiennes, particulièrement iroquoises: «... la Colonie n'avoit point de meilleurs Soldats, que ceux qu'on enlevoit

⁹⁷ Denonville, cité par Charlevoix, *HDGNF...*, t. I, p. 497.

⁹⁸ Charlevoix, *HDGNF...*, t. I, p. 390.

⁹⁹ Marie de l'Incarnation, *Correspondance*, Nouvelle édition par dom Guy-Marie Oury, Abbaye Saint-Pierre, Solesmes, 1971, p. 809, cité par le Collectif Clio, *L'histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*, Montréal, Le Jour, 1992 [1982], p. 49. Voir aussi Dominique Deslandres, «Femmes missionnaires en Nouvelle-France. Les débuts des Ursulines et des Hospitalières à Québec», dans Jean Delumeau, dir., *La religion de ma mère. Les femmes et la transmission de la foi*, Paris, Éditions du Cerf, 1992, p. 214.

¹⁰⁰ Charlevoix, *HDGNF...*, pp. 204.

de la sorte aux Cantons, et [...] la Bourgade du Sault étoit un de ses plus forts Boulevards.»¹⁰¹

Charlevoix ne renonce pas à l'idée de «franciser» les Amérindiens, mais il considère qu'il vaut mieux les convertir avant que de les «civiliser» plutôt que de faire le contraire : «... l'expérience a fait voir qu'il étoit plus à propos de les laisser dans leur simplicité et dans leur ignorance; que les Sauvages peuvent être de bons Chrétiens, sans rien prendre de notre politesse et de notre façon de vivre, ou du moins qu'il falloit laisser faire au tems pour les tirer de leur grossiereté, qui ne les empêche pas de vivre dans une grande innocence, d'avoir beaucoup de modestie, et de servir Dieu avec une grande piété et une ferveur, qui les rendent très-propres aux plus sublimes opérations de la Grace.»¹⁰² Une telle affirmation a beaucoup d'implications. Charlevoix déclare en effet qu'il considère le christianisme comme une religion qui peut se vivre indépendamment du mode de vie quotidien adopté. En refusant de lier sa religion au mode de vie «civilisé» des Européens, il accepte en quelque sorte la validité de la manière de vivre des Amérindiens. Bien sûr, par rapport à la vie «policée» et «urbaine» de ses lecteurs, il qualifie toujours ce mode de vie de «grossier»; il est empreint de «simplicité» et d'«ignorance». Charlevoix continue de hiérarchiser les cultures, mais le petit pas fait dans l'acceptation de la différence n'en est pas moins tangible.

D) Impacts de la religion sur la vision de Charlevoix

Une vision providentialiste de l'histoire, la nécessité de prouver la possibilité et l'utilité de l'évangélisation des Amérindiens, le besoin d'expliquer les retards des missions sans impliquer directement ni les missionnaires, ni les autochtones et la conviction que les «réductions» sont préférables à la «francisation», tout cela influence directement la manière dont Charlevoix décrit les Amérindiens. Sa vision, qui rejoint celle de ses prédécesseurs, est somme toute assez simple : d'un côté, on a les «bons»

¹⁰¹ Charlevoix, *HDGNF...*, p. 98. Le terme «boulevard» désignait à l'époque un rempart, une place-forte (Jean Dubois, René Lagane et Alain Lerond, *Dictionnaire du français classique. Le XVII^e siècle*, Paris, Larousse, 1992, p. 58).

¹⁰² Charlevoix, *HDGNF...*, p. 344.

Amérindiens, ceux qui se sont convertis ou qui devraient le faire bientôt, ceux qui n'apportent aucun obstacle aux missionnaires. De l'autre côté, ce sont ceux qui résistent à l'évangélisation, qui demeurent païens et qui refusent d'écouter le message des ecclésiastiques qu'on leur envoie, les «mauvais» Amérindiens.¹⁰³

a) Les qualités des Amérindiens convertis et les défauts des païens

Les qualités et les vertus dont Charlevoix dote les Amérindiens convertis (ou sur le point de l'être) sont nombreuses. On décèle pourtant un modèle, un stéréotype du «Sauvage» converti : certaines qualités reviennent plus souvent que d'autres et caractérisent ainsi particulièrement ces néophytes. La plus courante, celle mentionnée le plus souvent par Charlevoix, c'est la docilité.¹⁰⁴ Elle est généralement accompagnée de la douceur.¹⁰⁵ Une corrélation assez précise existe entre ces deux dispositions et les rapports à la religion d'un peuple donné. Lorsque Charlevoix attribue de la docilité ou de la douceur à certains Amérindiens, il le fait en liant ces vertus d'une manière ou d'une autre à l'aptitude au christianisme. Dans quelques cas, c'est la conversion qui permet à l'autochtone de faire preuve de ces qualités, mais généralement, c'est plutôt l'inverse. En soulignant ainsi les vertus qui favorisent la conversion, Charlevoix veut démontrer les possibilités d'évangélisation liées à un peuple donné. Les Attikamegues, par exemple, sont ainsi «naturellement dociles, d'une humeur douce», ce qui les amène à se convertir rapidement.¹⁰⁶ Quant aux Abénaquis, ils font preuve de «leur docilité naturelle» pour témoigner de leur «sincère attachement à la Religion Chrétienne».¹⁰⁷

¹⁰³ Dominique Deslandres, «'Ce n'est pas moi, c'est l'Autre!' : altérité, identité et missions d'après les *Relations* des Jésuites», à paraître dans Marie-Élisabeth Henneau, dir., *Mélanges Jean-Pierre Massault*, Louvain, 2000. Voir aussi Yvon Le Bras, «Les 'Relations' de Paul Lejeune : aux frontières de l'historiographie», dans Réal Ouellet, dir., *Rhétorique et conquête missionnaire : le jésuite Paul Lejeune*, Sillery, Septentrion, 1993, pp. 57-58.

¹⁰⁴ Charlevoix, *HDGNF...*, t. I, pp. 130-131, 178, 221, 224, 279, 395, 435 et 559; t. II, pp. 49-50; Charlevoix, *Journal...*, pp. 238-240.

¹⁰⁵ Charlevoix, *HDGNF...*, t. I, pp. 221, 222, 279, 395 et 449; Charlevoix, *Journal...*, pp. 427 et 776.

¹⁰⁶ Charlevoix, *HDGNF...*, t. I, p. 221.

¹⁰⁷ Charlevoix, *HDGNF...*, t. I, p. 559.

Charlevoix n'est pas avare de louanges envers les convertis. Après leur avoir donné de la douceur et de la docilité, il leur attribue du courage et de la bravoure.¹⁰⁸ Sous l'épithète de «courageux» ou d'«héroïque», c'est d'un dépassement de sa propre personne dont il est question. Ainsi, une femme algonquine qui attaque les Iroquois qui l'avaient capturée commet-elle un geste qualifié de «courageux» puisqu'il dépasse ce qu'on attend normalement d'une femme.¹⁰⁹ Cette bravoure se manifeste également lorsque les guerriers des «réductions» vont à la guerre ou lorsque les néophytes qui ont été capturés par leurs ennemis se retrouvent sur le poteau de torture. Dans tous les cas, elle est liée avec la foi et la piété de celui qui en fait la preuve. Charlevoix souligne également la constance et la patience des néophytes.¹¹⁰ Cette constance se manifeste dans un attachement solide à la foi et à la piété que rien ne peut attaquer, ni les propositions subversives des hérétiques anglais ou hollandais, ni l'esclavage, ni l'emprisonnement, ni la torture. Les convertis que décrit Charlevoix sont fidèles et sincèrement attachés à leur nouvelle religion.

Un autre attachement est repérable chez les néophytes : celui qui les lie aux Français. Les Illinois sont ainsi «... presque tous Chrétiens, d'un naturel doux, et de tout tems très-affectionnés aux François.»¹¹¹ Si, comme on l'a vu, la docilité peut amener la conversion, il semble que l'affection pour les Français puisse promettre des résultats similaires. Charlevoix l'affirme à plusieurs reprises.¹¹² Selon lui, un Amérindien christianisé devient nécessairement un allié fidèle des Français. L'éloquence est une dernière vertu particulière que Charlevoix semble attribuer à la religion.¹¹³ Dans l'œuvre «charlevoisienne», les convertis possèdent une facilité d'élocution qui leur est particulièrement pratique lorsqu'il s'agit de prêcher en faveur de leur nouvelle religion.

¹⁰⁸ Charlevoix, *HDGNF...*, t. I, pp. 224, 239, 306-307, 319, 435 et 541.

¹⁰⁹ Charlevoix, *HDGNF...*, t. I, p. 319.

¹¹⁰ Charlevoix, *HDGNF...*, t. I, pp. 224, 280, 296, 306, 316-317, 322, 324, 435, 541 et 559; Charlevoix, *Journal...*, pp. 238 et 407.

¹¹¹ Charlevoix, *Journal...*, p. 776.

¹¹² Charlevoix, *HDGNF...*, t. I, p. 221 et 280; t. II, p. 484; Charlevoix, *Journal...*, pp. 407, 645-646 et 776.

¹¹³ Charlevoix, *HDGNF...*, t. I, pp. 232 et 252; t. II, pp. 49-50 et 484; Charlevoix, *Journal...*, p. 241.

Docilité, douceur, courage, constance, affection aux Français et éloquence sont les principales qualités que Charlevoix associe au christianisme et qui reviennent dans les portraits de peuples ou d'individus convertis ou à convertir. On en retrouve de nombreuses autres : résignation, ordre, zèle missionnaire, innocence des moeurs, bonté de caractère, amabilité, noblesse de sentiments, modestie, droiture, simplicité, grandeur d'âme, charité, etc. L'Amérindien lié à la religion, ou qui va l'être, n'est presque jamais décrit négativement par Charlevoix. L'historien en fait un stéréotype positif qu'il utilise aussitôt que les circonstances de la narration le permettent.

On retrouve à l'opposé toute une série de défauts attribués aux Amérindiens qui résistent à la conversion. Charlevoix n'est pas porté à qualifier négativement les Amérindiens mais il n'hésite pas à le faire si cela lui permet de démontrer les vertus de la religion, soit par opposition, soit par démonstration de sa puissance purificatrice. C'est ainsi que la plupart des défauts qu'il attribue aux païens peuvent être (et généralement sont) corrigés par l'évangélisation. Charlevoix fait de la plupart des « Sauvages » non christianisés des êtres très crédules, pleins de préjugés et enclins aux pratiques superstitieuses.¹¹⁴ En fait, la superstition s'avère le défaut le plus facilement corrigeable et le plus souvent mentionné. Le jésuite montre à plusieurs reprises les missionnaires triompher des sorciers qui s'opposent à eux.¹¹⁵ Ses descriptions des Hurons d'avant la dispersion vont également dans ce sens.¹¹⁶

Le jésuite insiste aussi sur la brutalité et la férocité des peuples non convertis, particulièrement sur ceux qui ne présentent aucun espoir de conversion à court terme, comme par exemple les Outagamis.¹¹⁷ Parmi les autres défauts que Charlevoix lie à l'absence de religion, on retrouve la corruption des moeurs et le libertinage¹¹⁸, la dissimulation¹¹⁹, l'ignorance¹²⁰, le mauvais caractère¹²¹, l'insolence¹²², la

¹¹⁴ Charlevoix, *HDGNF...*, t. I, pp. 189, 190, 191, 194, 195, 196, 392 et 393.

¹¹⁵ Charlevoix, *HDGNF...*, t. I, p. 190 et 217.

¹¹⁶ Charlevoix, *HDGNF...*, t. I, pp. 188-191.

¹¹⁷ Charlevoix, *HDGNF...*, t. I, pp. 194, 252-253, 356, 393, 403 et 449; t. II, p. 483.

¹¹⁸ Charlevoix, *HDGNF...*, t. I, pp. 27 et 190.

¹¹⁹ Charlevoix, *HDGNF...*, t. I, pp. 189, 190 et 195.

¹²⁰ Charlevoix, *HDGNF...*, t. I, p. 191.

¹²¹ Charlevoix, *HDGNF...*, t. I, pp. 190, 191 et 252-253; t. II, p. 483.

«grossièreté»¹²³ et l'avarice : «Mais c'est une grande tentation pour ces Barbares, quand on n'a pas eu soin de les unir avec nous par les liens de la Religion, que l'appas d'un profit présent, joint à l'esperance de l'impunité.»¹²⁴

b) «L'impossible altérité»

L'Amérindien qui s'oppose à la conversion est donc considéré comme étant vicieux et ce, peu importe sa culture ou son origine. Ses vices ne sont pas considérés que négativement, puisqu'ils permettent de faire ressortir les vertus des convertis (ou des «convertisseurs»). Sa résistance sert à valoriser l'action des missionnaires, transformant ainsi l'Amérindien récalcitrant en simple faire-valoir de ces derniers.¹²⁵ Son existence réelle n'est pas prise en considération : on ne le mentionne que parce qu'il entre en relation avec les ecclésiastiques. Par exemple, dans ce récit d'un miracle effectué par les pères en mission chez les Hurons, Charlevoix ne donne aucun détail sur ceux qui s'opposent aux jésuites : «Le grand nombre d'Enfans moribonds, qu'on avoit vû baptiser, et mourir immédiatement après, avoit encore donné lieu à ces pauvres Aveugles [des Hurons païens] de juger que le Baptême étoit un sort, que ces Peres jettoient pour faire mourir les Enfans; mais il arriva que quelques Malades, dont on n'esperoit plus rien, recouvrerent une santé parfaite au moment qu'ils reçurent le Sacrament de la régénération, et ces guérisons inesperées firent revenir les mieux disposés, mais pour peu de tems...»¹²⁶ L'historien se sert des païens, ces «pauvres Aveugles», pour démontrer la protection divine qui agit par l'entremise des missionnaires. Ils n'apparaissent dans cette scène que pour donner la réplique aux jésuites et leur donner l'occasion d'effectuer leur performance.

À l'opposé, l'Amérindien favorable au missionnaire se voit doté de toutes les qualités : il devient un parangon de vertu. Charlevoix n'hésite pas à le comparer aux chrétiens des premiers temps : «... quelques-uns [des] Néophytes ont rappelé les plus

¹²² Charlevoix, *HDGNF...*, t. I, pp. 252-253; t. II, p. 483; *Journal...*, p. 575.

¹²³ Charlevoix, *HDGNF...*, t. I, pp. 189 et 196.

¹²⁴ Charlevoix, *HDGNF...*, t. II, p. 405. Voir aussi t. II, p. 483.

¹²⁵ Voir à ce sujet, pour une période antérieure : Deslandres, «'Ce n'est pas moi, c'est l'Autre!'...»

¹²⁶ Charlevoix, *HDGNF...*, t. I, p. 191.

beaux jours de l'Eglise Primitive.»¹²⁷ Il n'est plus perçu en tant que «Sauvage» mais bien comme un «chrétien» que Charlevoix a tendance à présenter comme parfait. Son altérité est alors également annulée.

Il ne semble donc pas que la différence culturelle soit prise en compte lorsque la religion dicte la vision à adopter. Quand il regarde les Amérindiens, Charlevoix voit d'abord soit des chrétiens potentiels, soit d'irréductibles païens. Les chrétiens sont considérés comme étant bons et vertueux, les païens, qui s'opposent à la progression de la religion, sont mauvais et remplis de vices. Cette vision dichotomique n'est que très rarement brisée : le poids de la vision religieuse demeure très lourd. Charlevoix se contente de suivre le chemin de ses prédécesseurs. Il ne semble pas qu'on puisse le qualifier de novateur en ce domaine.

¹²⁷ Charlevoix, *HDGNF...*, t. I, p. 251.

Chapitre III

Amérindiens et politique européenne

Bien qu'il ait été engagé dans les missions et dans diverses affaires ecclésiastiques, ce n'est pourtant pas en tant que missionnaire que Charlevoix s'est d'abord intéressé à la Nouvelle France. D'abord enseignant, il devint ensuite consultant dans l'affaire des limites de l'Acadie, envoyé spécial du régent en mission d'exploration puis conseiller pour la découverte de la mer de l'Ouest. Il fut ainsi très près de la classe politique française pendant une bonne partie de sa vie, ce que lui reprocha d'ailleurs un de ses collègues de travail aux *Mémoires de Trévoux*, le père Castel.¹

Ses ouvrages, nous l'avons vu au précédent chapitre, ont un caractère polémique. Et si Charlevoix cherche à défendre sa vision religieuse du monde, il a aussi des visées politiques quand il se porte à la défense de la colonisation et de l'expansion territoriale française. Charlevoix déclare pourtant se méfier des partis pris. Pour surmonter les problèmes causés par les différences entre les auteurs consultés, il suggère ainsi d'«...examiner de près les motifs, qui les ont fait parler si diversement; apporter à la lecture de leurs Ecrits les mêmes précautions, qu'ils auroient dû prendre, pour faire le discernement des Mémoires, sur lesquels ils ont travaillé; et surtout se dépouiller de toutes sortes de préjugés.»² Le jésuite explique pourquoi : «Chaque Nation a ses Historiens, et plusieurs ont traité les mêmes sujets : sont-ils toujours de même avis, et ne reconnoît-on pas du premier coup d'œil dans quels Pays ils sont nez, quels préjugés ils avoient succez, pour ainsi dire, avec le lait; dans quelle prévention ils ont été élevez, ou quel parti ils ont eu intérêt de favoriser?»³

Il tombe pourtant dans ce piège qu'il a lui-même dénoncé. On peut le constater lorsqu'on examine le choix des sujets abordés par l'historien et la manière dont il les a traités. Il annonce dans l'*Avertissement* de l'*Histoire et description générale de la*

¹ Jean Sgard et Françoise Weil, «Les anecdotes inédites des *Mémoires de Trévoux* (1720-1744)», *Dix-huitième siècle*, 8 (1976), p. 200.

² Charlevoix, *Histoire et description générale du Japon...*, t. I, p. iij.

³ Charlevoix, *Histoire et description générale du Japon...*, t. I, p. ij.

Nouvelle France une histoire qui ne contiendra «... que des objets capables de faire estimer notre Nation [la France]...»⁴ et il espère que son ouvrage fera non seulement «plaisir au Public» mais rendra également «service à [s]a Patrie».⁵ D'autres indices, à caractère linguistique, confirment cette orientation. Il arrive ainsi à Charlevoix de parler de la France et des Français en utilisant pour ce faire la première personne du pluriel : «...plus d'une expérience *nous* avoit appris que les Traités de paix ne mettoient pas toujours *nos* Colonies à couvert des insultes de *nos* Voisins.»⁶ L'usage de ce «nous» politique illustre les sympathies du jésuite et montre quelles sont ses attaches identitaires. Il divise le monde en deux : le «nous», qui représente les Français, et les autres, qu'ils soient Anglais, Espagnols, Amérindiens, etc. Cette dichotomie influence la description des Amérindiens faite par Charlevoix : d'un côté, les alliés des Français; de l'autre, tous ceux qui ne le sont pas.

A) Les thèses politiques de Charlevoix

Dans ses écrits, Charlevoix expose un certain nombre de thèses politiques, généralement favorables à la France. Certaines de ces thèses sont partagées par une majorité de personnes, comme par exemple le fait que les Français sont ceux qui s'accommodent le plus facilement avec les Amérindiens. D'autres lui sont plus particulières et proviennent de son expérience personnelle, comme la position qu'il prend à propos des frontières de l'Acadie ou des prétentions territoriales de la France sur l'Iroquoisie. La compétition incessante entre la France et l'Angleterre quant à la possession territoriale de l'Amérique semble en effet avoir suscité une importante réflexion chez Charlevoix. Cela l'a amené à rechercher des éléments historiques justifiant la présence française dans ses divers établissements en Amérique. Dans la suite des événements qui composent *l'Histoire et description générale de la Nouvelle France*, les explorations, les prises de possession territoriale et la construction d'établissements occupent une grande partie de la trame narrative.

⁴ Charlevoix, *HDGNF...*, t. I, p. vij.

⁵ Charlevoix, *HDGNF...*, t. I, p. 1.

⁶ Charlevoix, *HDGNF...*, t. II, p. 254. Nous soulignons.

a) Les Français et les «Sauvages»

«... notre Nation, la seule qui ait eu le secret de gagner l'affection des Américains.»⁷ Voilà comment Charlevoix parle de la France dans l'*Avertissement à l'Histoire et description générale de la Nouvelle France*. Il n'est pas le seul à attribuer aux Français un «génie colonial» les dotant d'une affinité particulière avec les autochtones. Déjà au XVII^e siècle, le père Du Tertre annonçait ce mouvement en comparant le comportement colonial français, qu'il considérait exemplaire, avec les conquêtes sanglantes des Espagnols ou les intérêts strictement commerciaux des Anglais.⁸ Cette interprétation se perpétua par la suite dans l'historiographie jusqu'au début du XX^e siècle.⁹ Selon cette lecture historique, les Français auraient eu une facilité particulière à entrer en contact avec les Amérindiens et à s'en faire des alliés. Cela aurait été dû à leur volonté altruiste d'améliorer les conditions physiques et spirituelles des autochtones, une sorte de paternalisme bienveillant dont les autres nations européennes se seraient montrées incapables.¹⁰

Les Français n'hésitèrent pas à entretenir soigneusement ce mythe d'incompatibilité de leurs adversaires avec les «Sauvages». Ils gardèrent vivante la fameuse «Légende noire» espagnole lorsqu'ils furent en guerre contre ce pays¹¹ et attaquèrent sans relâche la politique mercantiliste des Hollandais, puis celle des Anglais.¹² Cette partialité face à l'étranger se retrouve dans l'œuvre «charlevoisienne» et plus particulièrement dans l'*Histoire et description générale de la Nouvelle France*. Lorsque Charlevoix met en scène des ressortissants d'un pays européen autre que la France aux prises avec des Amérindiens, ces étrangers sont presque toujours mal considérés par les autochtones. L'historien souligne ainsi la préférence des Brésiliens

⁷ Charlevoix, *HDGNF...*, t. I, p. vij.

⁸ Cornelius J. Jaenen, «French Attitudes towards Native Society», dans Carol M. Judd et Arthur J. Ray, éd., *Old Trails and New Directions. Papers of the Third American Fur Trade Conference*, Toronto, University of Toronto Press, 1980, p. 59.

⁹ Cornelius J. Jaenen, «'Les Sauvages Américains' : Persistence into the 18th Century of Traditional French Concepts and Constructs for Comprehending Amerindians», *Ethnohistory*, 29, 1 (1982), p. 45.

¹⁰ Bruce G. Trigger, «Pour une histoire plus objective des relations entre colonisateurs et autochtones en Nouvelle-France», *Recherches Amérindiennes au Québec*, 9, 3 (1981), p. 199.

¹¹ Jaenen, «French Attitudes towards...», p. 59.

¹² Jaenen, «'Les Sauvages Américains'...», p. 95.

pour les Français au détriment des Portugais¹³ et la haine portée aux Espagnols par les Floridiens.¹⁴ Il montre comment les mauvaises manières des Anglais leur attirent l'inimitié des Canibas¹⁵ ainsi que celle des sauvages des environs de Québec¹⁶, voire même des Iroquois : «... il [le colonel Dongan] le prit sur un ton trop haut avec une Nation fière [les Iroquois], qui n'a jamais aimé, ni estimé les Anglois.»¹⁷ Il souligne combien le manque de piété des Hollandais ruine la réputation de ceux-ci parmi les Cinq Nations : «La pieté des François ne produisit pas de moindres fruits à Onnontagué. 'Quelle différence, disoient les Sauvages, entre ces Chrétiens et les Hollandois? Ils reconnoissent tous le même Dieu, disent-ils ; mais il s'en faut bien que la conduite des uns soit aussi reguliere, que celle des autres. Quand nous allons voir les François, nous en revenons toujours avec un vrai désir de prier : À Orange on ne nous parle jamais de la Priere, et nous ne sçavons même pas si on y prie.' Plût à Dieu, que les Peuples du Canada eussent toujours tenu le même langage à notre sujet!»¹⁸

À l'opposé, les relations des Français avec les indigènes sont généralement décrites comme équitables et désintéressées. Les intentions que Charlevoix attribue aux Français sont toujours favorables aux Amérindiens. Il semble qu'effectivement l'attitude française envers les autochtones ait été plus positive que celle des Anglais à la même époque¹⁹, bien que cela puisse s'expliquer par les circonstances géo-politiques et économiques particulières. Concrètement, le jésuite déclare ses compatriotes plus humains²⁰ et plus généreux²¹ envers les Amérindiens que les Anglais ou les Hollandais. Il considère qu'ils ont réussi à créer de meilleures relations avec les indigènes que les autres nations, en particulier les Anglais : «... nous av[...]ons toujours sçu, beaucoup

¹³ Charlevoix, *HDGNF...*, t. I, p. 23.

¹⁴ Charlevoix, *HDGNF...*, t. I, p. 98.

¹⁵ Charlevoix, *HDGNF...*, t. I, p. 131.

¹⁶ Charlevoix, *HDGNF...*, t. I, pp. 179-180.

¹⁷ Charlevoix, *HDGNF...*, t. I, p. 490.

¹⁸ Charlevoix, *HDGNF...*, t. I, pp. 334.

¹⁹ Jaenen, «French Attitudes towards...», p. 70.

²⁰ Charlevoix, *HDGNF...*, t. I, p. 131.

²¹ Charlevoix, *HDGNF...*, t. I, pp. 179-180.

mieux qu'eux, nous attirer l'estime et l'affection [des autochtones].»²² Telle est l'image que les sujets du roi Très-Chrétien se sont plu à cultiver, Charlevoix le premier.

b) Le droit territorial

En 1627, une déclaration du roi de France faisait des Amérindiens convertis des sujets français possédant les mêmes droits que les habitants du royaume : ils «... pourroient venir habiter en France, quand bon leur sembleroit, et y acquerrir, tester, succeder, et accepter Donations et Legats...»²³ L'attribution de ce privilège témoigne de la volonté impérialiste des Français, qui désiraient «... être pleinement maîtres du territoire et de ses habitants.»²⁴ Les Européens percevaient l'Amérique du Nord comme un vaste continent vierge à se partager entre eux, les Amérindiens n'étant que des ressources naturelles que l'on pouvait se partager, au même titre que le bois ou le gibier des forêts. Ils considéraient toutes les terres découvertes comme les leurs. Les seules réclamations territoriales recevables devaient provenir des autres contrées européennes, les autochtones n'étant jamais pris en ligne de compte.

Les Français étaient peu nombreux et la Nouvelle-France, dont la position était précaire à côté de la Nouvelle-Angleterre, ne pouvait être conservée que grâce à l'alliance autochtone; cela explique les bons traitements accordés par les Français aux Amérindiens. De plus, ceux-ci étaient essentiels pour la survie économique de la colonie : la traite des fourrures ne pouvait avoir lieu sans leur participation active.²⁵ L'absence d'abus majeurs, comme au Mexique et en Amérique du Sud avec les Espagnols, favorisa une bonne entente entre les deux groupes.

Conformément à ses contemporains, de manière générale, Charlevoix ne tient pas compte des droits territoriaux des Amérindiens dans son *Histoire*. Il lui importe

²² Charlevoix, *HDGNF...*, t. II, p. 330. Il faut remarquer l'usage du «nous» politique désignant les Français, qui amplifie la subjectivité de l'affirmation.

²³ Charlevoix, *HDGNF...*, t. I, p. 164. Voir aussi Marcel Trudel, *Histoire de la Nouvelle-France, t. III, La Seigneurie des Cent-Associés, vol. 1, Les événements*, Montréal, Fides, 1979, p. 11.

²⁴ John A. Dickinson et Brian Young, *Brève histoire socio-économique du Québec*, Sillery, Septentrion, 1992, p. 37.

beaucoup plus d'établir ceux de la France par rapport aux autres contrées européennes. Par sa rhétorique, il cherche à attribuer à son pays la portion territoriale la plus importante possible. Il base les droits de son royaume sur les explorations et les prises de possession effectuées par ses ressortissants. En documentant l'histoire de la présence française en Amérique, le jésuite travaille à prévenir les conflits territoriaux pouvant éventuellement être suscités par d'autres pays. Voici par exemple ce qu'il dit à propos des revendications de l'Angleterre sur la baie d'Hudson :

Les prétendûes prises de possession de NELSON, de Thomas BUTTON, et de LUXFOX, faites en divers tems de tout ce Pays, quand elles seroient aussi constatées, qu'elles le sont peu, n'établissent pas mieux les droits, que cette Nation s'attribuoit sur cette Baye au tems dont je parle, que celles de Verazani sous le regne de François I ne nous donnoit celui de revendiquer la Caroline, la Virginie, et les autres Provinces de l'Amérique Septentrionale, qui sont aujourd'hui occupées par la Couronne d'Angleterre²⁶

Il fait de même à propos de la découverte du Mississippi. Après avoir rappelé que de Soto l'avait traversé plusieurs fois au XVI^e siècle, il affirme que les Espagnols n'ont pourtant aucun droit sur le fleuve, puisqu'ils n'y ont fait aucun établissement.²⁷ L'établissement semble donc représenter le fondement de la territorialité telle que l'envisage Charlevoix. Le nomadisme ou la semi-sédentarité des Amérindiens permirent ainsi aux Européens de justifier leur expansion territoriale.

On ne retrouve que deux exceptions notables à ce schéma : le territoire des Abénaquis et celui des Iroquois, situés tous deux aux limites de la Nouvelle-France et de la Nouvelle-Angleterre. La souveraineté sur ces contrées était disputée par les deux métropoles. Comme aucun des deux concurrents n'était assez puissant pour se les approprier par la force, ces territoires devinrent des zones neutres, ou tampons. Malgré le traité d'Utrecht qui abandonnait l'Acadie aux Anglais et toute revendication sur les cantons iroquois, jamais Charlevoix n'envisagea comme définitive leur perte aux mains des Britanniques. Il préféra les concevoir dans une sorte d'indépendance plus ou moins supervisée par les Français.²⁸ C'est ainsi qu'en dépit du traité d'Utrecht, il continua à

²⁵ Dickinson et Young, *Brève histoire socio-économique...*, p. 32.

²⁶ Charlevoix, *HDGNF...*, t. I, p. 476.

²⁷ Charlevoix, *HDGNF...*, t. I, p. 464.

²⁸ Kenneth M. Morrison, *The Embattled Northeast. The Elusive Ideal of Alliance in Abenaki-Euramerican Relations*, Berkeley/Los Angeles, University of California Press, 1984, p. 167.

considérer les Abénaquis comme des sujets liés à la couronne française, sans que ce lien n'en soit un d'autorité directe : «... les Abénaquis nous sont demeurés très-affectionnés, [...] ils ont défendu leur Pays contre les Entreprises des Anglois [...] et [...] on a même été obligé d'user d'autorité, ou du moins d'employer le crédit de leurs Missionnaires, pour les engager à mettre fin à leurs courses dans l'Acadie, et dans le Gouvernement de Baston.»²⁹

B) Quelques analyses politiques

C'est là le point saillant de la politique «charlevoisienne», et française : ne rien laisser aux Anglais. On ne connaît aucune raison personnelle à Charlevoix pour détester les Anglais, mais sa défiance est de toute évidence profonde. Elle puise probablement ses sources dans un mélange de raisons politiques (Charlevoix avait connu la guerre de Succession d'Espagne) et religieuses (ce sont des protestants, donc des hérétiques à ses yeux). Une anecdote racontée par Charlevoix concernant son voyage de retour en France témoigne de sa méfiance. Les voyageurs français rencontrèrent un navire anglais qui manquait de vivres. Le capitaine de ce navire leur annonça que leurs estimations de navigation n'étaient pas justes et qu'ils se trouvaient plus avancés qu'ils ne le croyaient. Le jésuite le soupçonna aussitôt de vouloir les tromper pour obtenir plus de provisions.³⁰ De la même manière, sa description du port de Plymouth en Angleterre met l'accent sur quelques détails qui démontrent que pour un catholique, les Britanniques manquent de piété. Charlevoix souligne que la ville ne possède que deux clochers, que ses habitants n'honorent certainement pas la sainte Vierge, qu'une abbaye a été transformée en hôtellerie et que la haine des habitants envers les jésuites l'empêche de se promener librement.³¹

Charlevoix utilisera ses *Histoires* pour démontrer la perfidie du peuple anglais, «... qui ne peut vivre avec nous [les Français] en paix dans un même Continent.»³² Il est

²⁹ Charlevoix, *HDGNF...*, t. II, p. 404.

³⁰ Charlevoix, *Journal...*, pp. 928-929.

³¹ Charlevoix, *Journal...*, pp. 930-931.

³² Charlevoix, *HDGNF...*, t. II, p. 362.

en effet convaincu que les deux nations sont «naturellement incompatibles».³³ Il n'hésite pas à se servir de l'exemple des Amérindiens, particulièrement de ceux dont la contrée borde les frontières entre la Nouvelle-France et la Nouvelle-Angleterre, pour limiter le plus possible les prétentions territoriales anglaises. Il en viendra ainsi à envisager la possibilité de l'indépendance politique de certaines tribus amérindiennes. Il accorde une certaine importance aux paroles d'un chef onnontagué réagissant aux propos désobligeants d'un ambassadeur de la Nouvelle-Angleterre : «Ononthio est depuis dix ans mon Pere, Corlar est depuis lontems mon Frere, et cela parce que je l'ai bien voulu : ni l'un ni l'autre n'est mon Maître. Celui, qui a fait le Monde, m'a donné la Terre, que j'occupe : je suis libre, j'ai du respect pour tous les deux; mais nul n'a droit de me commander.»³⁴ En ne censurant pas cette déclaration, même s'il ne s'agit que de nuire aux Anglais, Charlevoix ouvre la porte à des réflexions dérangeantes sur la question du droit des autochtones. Le jésuite se garde bien de commenter les paroles de l'Amérindien mais le simple fait de poser les termes du problème, c'est y répondre quelque peu.

a) Les Abénaquis

Par ses démonstrations historiques, Charlevoix cherche d'abord et avant tout à assurer à la France une légitimité sur les territoires qu'elle occupe. Comme nous l'avons vu, les Européens revendiquent chaque parcelle de terrain qu'ils «découvrent». L'Acadie ne fait pas exception. Durant tout le XVII^e siècle, au fil des victoires ou des revers militaires, la France et l'Angleterre s'échangent ces terres sans tenir compte le moins du monde des peuples autochtones qui y sont établis : «... Indians were subject either to the French or the English crown.»³⁵ Toute autonomie leur était refusée. La position française, et donc celle de Charlevoix, évolue cependant considérablement après le traité d'Utrecht. Comme le traité stipulait clairement que la France abandonnait ses droits sur l'Acadie, les Français devaient trouver de nouveaux moyens pour éviter que la Nouvelle-Angleterre n'absorbe cette région. Les diplomates choisirent tout d'abord de

³³ Charlevoix, *HDGNF...*, t. II, p. 41.

³⁴ Charlevoix, *HDGNF...*, t. I, pp. 491-492.

³⁵ Morrison, *The Embattled Northeast...*, p. 142.

contester les frontières exactes du territoire concédé. C'est à cette occasion que Charlevoix fut chargé d'étudier les limites de l'Acadie. Il exposa ses théories dans deux mémoires envoyés à la couronne française mais surtout à l'intérieur même de l'*Histoire et description générale de la Nouvelle France*.³⁶ Il tente d'y démontrer que le territoire acadien se limite strictement à la péninsule de la Nouvelle-Écosse, les côtes de l'actuel Nouveau-Brunswick et du Maine demeurant propriété française. Mais en l'absence de moyens pour soutenir la revendication, cette offensive diplomatique n'eut pas vraiment de résultats concrets.

La deuxième voie choisie par les Français pour contester la possession anglaise du territoire acadien est beaucoup plus intéressante. Elle repose sur la présentation des Abénaquis, les véritables occupants de la région, comme un peuple indépendant et librement allié avec la France. Morrison explique que «In this way Abenaki lands could be protected from English expansion, especially if the tribes were seen as sovereign nations freely allied with New France. Officials added a persuasive argument : Canada's historic alliance with the Abenaki demonstrated that the tribes were free and equal partners.»³⁷ Charlevoix illustre cette théorie lorsqu'il rapporte que les Abénaquis «... ne voyaient pas sur quel fondement il [un général anglais] prétendoit être leur Maître; que ni lui, ni aucun de ses Prédecesseurs ne l'avoient jamais été, qu'ils s'étoient donnés de leur plein gré, et sans y être contraints, au Roy de France, et qu'ils ne recevroient jamais les ordres d'aucun autre que de lui et de ses Généraux.»³⁸ Le jésuite renforce le lien unissant la France et les Abénaquis en déclarant que ces derniers n'étaient pas de simples alliés, mais qu'ils s'étaient bel et bien «donnés» au roi de France.

À cette lumière, on comprend que la résistance amérindienne à la prise de possession de l'Acadie par les Anglais ne pouvait qu'arranger Charlevoix et les Français. Afin de soutenir la théorie de la souveraineté des Abénaquis, l'historien s'autorise même à accorder la parole à un chef autochtone qui défend la liberté et l'indépendance de son peuple et refuse d'accepter les clauses du traité d'Utrecht : «Un

³⁶ Charlevoix, *HDGNF...*, t. I, p. 113 et 417.

³⁷ Morrison, *The Embattled Northeast...*, p. 167.

³⁸ Charlevoix, *HDGNF...*, t. II, pp. 240-241.

Chef [abénaquis] lui répondit [au gouverneur général de la Nouvelle-Angleterre] que le Roy de France pouvoit disposer de ce qui lui appartenoit; mais que pour lui il avoit sa Terre, où Dieu l'avoit placé, et que tant qu'il resteroit un Enfant de sa Nation, il combattoit pour la conserver.»³⁹ Morrison rapporte un discours contemporain similaire qui démontre que la souveraineté des Abénaquis, au-delà d'une manoeuvre politique française, reposait sur des bases bien réelles : «... the French never said anything to us about it and wee [sic] wonder how they would give it away without asking us, God having at first placed us there and They have nothing to do to give it away.»⁴⁰

Charlevoix insiste sur l'incapacité des Britanniques à exercer un quelconque contrôle sur l'Acadie. Il témoigne alors de l'orientation choisie par les Français : rappeler constamment aux Abénaquis les trahisons des Anglais et s'assurer que les deux peuples demeurent brouillés.⁴¹ Les Anglais et les Abénaquis ne peuvent s'entendre, écrit-il, à cause des nombreux raids abénaquis contre la Nouvelle-Angleterre : «Le principal avantage que nous retirâmes de ces courses, fut qu'elles rendirent irréconciliables avec les Anglois, ceux de tous les Peuples de ce Continent, qui étoient plus en réputation de valeur...»⁴² Les liens politiques entre Français et Abénaquis étaient plus difficiles à soutenir après le traité d'Utrecht. Aussi Charlevoix met-il particulièrement l'accent sur les liens religieux qui les unissent à la France, puisque ces liens transcendent tout accord politique pouvant être établi : «... leur sincere attachement à la Religion Chrétienne, et leur docilité naturelle [les] retenoit plus aisément dans notre Alliance.»⁴³ Le jésuite savait que, peu importe les nécessités économiques ou politiques, les Abénaquis demeureraient fidèles à leurs prêtres.⁴⁴ Dans cette vision des Amérindiens, on retrouve encore une fois l'importance chez Charlevoix de la religion, d'autant plus que c'est la religion qui vient au secours de la politique. Pour le jésuite, des alliés autochtones convertis sont nécessairement plus précieux que tout autre allié. C'est ainsi qu'il décrit les Abénaquis : «...une autre Nation, qui ne le

³⁹ Charlevoix, *HDGNF...*, t. II, p. 377.

⁴⁰ Morrison, *The Embattled Northeast...*, p. 163.

⁴¹ Morrison, *The Embattled Northeast...*, p. 135.

⁴² Charlevoix, *HDGNF...*, t. I, p. 559. Voir aussi dans le t. II, p. 290.

⁴³ Charlevoix, *HDGNF...*, t. I, p. 559.

⁴⁴ Morrison, *The Embattled Northeast...*, p. 152.

cède à aucune autre de ce Continent en valeur, qui les surpasse toutes en douceur et en docilité, et qui étoit alors assez nombreuse, se présenta d'elle-même pour grossir le troupeau des Fidèles Sauvages, et par sa conversion au Christianisme devint pour la Nouvelle France une barrière, que tous ses Ennemis n'ont jamais pu forcer.»⁴⁵

b) Les Iroquois

L'attitude de Charlevoix face aux Iroquois s'articule à peu près de la même manière. Il estime que les Français avaient des droits sur leur territoire⁴⁶ mais puisqu'il était difficile de les faire respecter, il valait mieux considérer les cantons comme des contrées indépendantes afin d'éviter qu'ils ne tombent entièrement aux mains des Britanniques : «... si par ce Reglement on ne pouvoit pas obtenir la propriété du Pays Iroquois, il falloit au moins le déclarer Neutre, et stipuler qu'il ne seroit permis, ni aux François, ni aux Anglois d'y faire des Etablissemens.»⁴⁷ L'autonomie des Iroquois apparaissait préférable à une alliance trop étroite avec les Anglais de la Nouvelle-Angleterre et les Hollandais de New York.⁴⁸

Le pays des Iroquois est en effet positionné stratégiquement, puisqu'il sépare les colonies anglaises et hollandaises de la Nouvelle-France.⁴⁹ Charlevoix soutient les revendications françaises sur cette région mais comprend pourtant la difficulté de les appliquer : «... le droit de conquête dans le Canton d'Agnier sous M. de Tracy, et les prises de possession faites à la vûë des Iroquois mêmes, et en quelque façon de leur aveu [légitiment les revendications françaises]; mais on connoissoit peu les Sauvages, si on s'imaginoit qu'ils prétendissent engager leur liberté par ce cérémonial...»⁵⁰ Il justifie les

⁴⁵ Charlevoix, *HDGNF...*, t. I, p. 279.

⁴⁶ Charlevoix, *HDGNF...*, t. I, pp. 500, 509 et 514.

⁴⁷ Charlevoix, *HDGNF...*, t. II, p. 253.

⁴⁸ Francis Jennings, *The ambiguous Iroquois Empire*, New York, W. W. Norton & Company, 1984, pp. 210-211

⁴⁹ Alain Beaulieu, «Introduction à l'*Iroquoisie* de Léo-Paul Desrosiers. Quelques repères dans une histoire complexe», dans Léo-Paul Desrosiers, *Iroquoisie, t. I, 1534-1652*, Sillery, Septentrion, 1998, pp. xiii-xv.

⁵⁰ Charlevoix, *HDGNF...*, t. I, p. 509.

prétentions françaises en indiquant que «... les Iroquois ont dans le fond plus d'estime, et même plus d'inclination pour notre Nation, que pour les Anglois...»⁵¹

Pour étayer cette affirmation surprenante, Charlevoix explique que la plupart des mauvaises actions des Iroquois proviennent de l'influence négative de leurs voisins européens, les Hollandais d'abord puis, et surtout, les Anglais. Il explique ainsi l'hostilité des Amérindiens par l'accroissement de leurs liens avec les Britanniques : «...cette même année, il se fit dans le voisinage des Iroquois un changement [la cession de la Nouvelle-Hollande à l'Angleterre], qui changea entièrement la situation, où se trouvoient alors les Iroquois, et auquel on doit attribuer une bonne partie de tout ce que nous avons eu depuis ce tems-là à souffrir de l'insolence de cette Nation.»⁵² Une fois de plus, les Anglais servent de bouc-émissaires à Charlevoix, qui innocente ainsi en quelque sorte les Iroquois, qui font alors figures d'innocents manipulés honteusement par leurs voisins.⁵³

La vision de Charlevoix change lorsqu'il décrit des événements postérieurs au traité d'Utrecht qui impliquent les Iroquois. La France a alors officiellement renoncé à toute revendication sur les terres de ceux-ci et les termes en sont suffisamment clairs.⁵⁴ Charlevoix ne peut jouer sur des litiges frontaliers, comme pour la question de l'Acadie. Il se rabat alors sur l'idée du chevalier de Callières qui prônait la neutralité du territoire iroquois, leur accordant ainsi une certaine «indépendance». Voici d'ailleurs la manière dont il décrit la réaction des Iroquois devant les concessions françaises d'Utrecht : «Ce dernier article [le sacrifice français des droits prétendus sur les cantons iroquois] ne nous ôta rien de réel, et ne donna non plus rien aux Anglois, parce que les Cantons renouvelèrent les protestations, qu'ils avoient déjà faites plus d'une fois contre les prétentions réciproques de leurs Voisins, et ont très-bien sçu se maintenir dans la possession de leur liberté et de leur indépendance.»⁵⁵ Il faut noter que cette autonomie

⁵¹ Charlevoix, *HDGNF...*, t. I, p. 560.

⁵² Charlevoix, *HDGNF...*, t. I, p. 375.

⁵³ On retrouve cette vision des choses à plusieurs endroits dans l'*HDGNF* : t. I, pp. 142, 375, 399, 462, 463, 471-472, 490, 545; t. II, pp. 149-150.

⁵⁴ Charlevoix, *HDGNF...*, t. II, p. 374.

⁵⁵ Charlevoix, *HDGNF...*, t. II, p. 374.

se révèle être un état de fait, que les Européens n'ont pas pu accepter facilement.⁵⁶ Ce n'est qu'en préservant farouchement leur liberté que les Iroquois ont été capables de contraindre les Français et les Anglais à reconnaître, à reculons, la réalité de leur souveraineté territoriale.

Si Charlevoix se permet de traiter assez durement les Iroquois en guerre contre les Français, les décrivant avec de nombreux défauts, il ne laisse pas d'éprouver pour eux une certaine admiration : «... si l'on fait réflexion que toutes [l]es forces réunies [de la nation iroquoise] n'ont jamais monté qu'à cinq ou six mille Combattans, et que depuis lontems elles ont diminué de plus de moitié, on conviendra qu'elle n'a pu y suppléer que par beaucoup d'habileté et d'adresse.»⁵⁷ Cette habileté et cette adresse conduisent Charlevoix à doter les Iroquois d'un grand flair politique. Ils savent adroitement équilibrer les forces de la Nouvelle-Angleterre avec celles de la Nouvelle-France afin de préserver leur propre indépendance⁵⁸ : «... ils ne veulent pas qu'aucune des deux Nations Européennes, entre lesquelles leur Pays est situé, prenne une trop grande supériorité sur l'autre, persuadés qu'ils en seroient bientôt les Victimes.»⁵⁹

Cette politique d'équilibre que Charlevoix attribue aux Iroquois permet de ne pas les présenter comme des alliés indéfectibles des Britanniques. C'est dans ce même ordre d'idée que le jésuite insiste à plusieurs reprises sur les liens houleux unissant les deux nations qui furent les ennemis de la Nouvelle-France : «... indépendamment des raisons de politique [...], il est certain qu'elles [la nation iroquoise et la nation anglaise] ne sont pas faites pour agir lontems de concert...»⁶⁰ Si bien qu'il semble envisageable qu'un jour, lorsque les tensions se seront apaisées et que la puissance française sera bien consolidée, les Français puissent s'installer en bordure du pays iroquois : «Le climat y est plus doux qu'en aucun endroit de la Colonie, et les Habitans y auront pour Voisins les Iroquois, qui dans le fond sont de bonnes Gens, qui ne chercheront pas à se brouiller

⁵⁶ Beaulieu, «Introduction...», pp. xxix-xxx.

⁵⁷ Charlevoix, *Journal...*, p. 561.

⁵⁸ Bruce G. Trigger, *Natives and Newcomers. Canada's «Heroic Age» Reconsidered*, Kingston, McGill/Queen's University Press, 1985, p. 25.

⁵⁹ Charlevoix, *HDGNF...*, t. II, p. 89. Voir aussi t. I, p. 376; t. II, pp. 138, 229, 338-339 et 374; *Journal...*, p. 561.

avec nous, quand ils nous verront en état de ne les pas craindre, et qui s'accomoderont, je crois, encore mieux de ce Voisinage, que de celui de la nouvelle York». ⁶¹ Il ne s'agit là bien sûr que d'un voeu pieux, mais il témoigne tout de même d'une certaine ouverture d'esprit chez Charlevoix, prêt à qualifier de «bonnes gens» ceux qui furent les ennemis les plus acharnés des Français en Amérique. ⁶² Les Iroquois que décrit Charlevoix sont regardés bien plus positivement qu'ils ne l'étaient au siècle précédent, ce qui témoigne d'un important changement d'attitude. ⁶³

c) Les moyens de la politique

On a vu comment Charlevoix, en homme pragmatique, après avoir discuté les différents aspects théoriques de l'évangélisation des peuples amérindiens, soit sa possibilité et son utilité, a donné son opinion sur la manière d'y parvenir concrètement, en participant au débat sur la «francisation» et sur les «réductions». Il agit d'une manière similaire à propos des relations politiques avec les Amérindiens. Après avoir clairement cerné le problème, soit la présence perturbante des Anglais, il donne son avis sur les moyens à prendre pour pouvoir traiter avec les Amérindiens. Sa principale recommandation est d'adopter une attitude autoritaire et inflexible : «... ce n'étoit pas en ménageant ces Barbares [les Iroquois] aux dépens de nos Alliés, mais en leur inspirant du respect pour le nom François, qu'on les rendroit plus traittables...» ⁶⁴

Charlevoix estime que la démonstration de force est la meilleure méthode pour maintenir un semblant d'ordre parmi les alliés autochtones de la France. L'esprit de liberté et d'indépendance qu'il attribue aux Amérindiens ⁶⁵ en fait des êtres très difficiles à manoeuvrer, d'où sa proposition quelque peu simpliste de leur imposer le respect par les armes et par l'appât du gain, les plaçant comme on dit entre la carotte et le bâton :

⁶⁰ Charlevoix, *HDGNF...*, t. II, p. 361.

⁶¹ Charlevoix, *Journal...*, p. 359.

⁶² Trigger, *Natives and Newcomers...*, p. 24. Il faut tout de même noter que même au XVII^e siècle, il y eut des factions iroquoises favorables aux Français, ce qui contribua à l'ambiguïté de la politique extérieure des Cinq-Nations (Beaulieu, «Introduction à l'*Iroquoisie...*», pp. xvii-xviii).

⁶³ Jaenen, «French Attitudes towards...», p. 70.

⁶⁴ Charlevoix, *HDGNF...*, t. I, p. 246.

⁶⁵ Charlevoix, *Journal...*, p. 563.

«... il étoit difficile qu[e la paix] subsistât lontems parmi tant de Peuples divers, que le moindre mécontentement arme les uns contre les autres, et qu'une Puissance supérieure ne contient, qu'autant qu'ils la craignent, ou qu'ils en esperent quelque chose.»⁶⁶

Une telle attitude semble faire passer Charlevoix dans le camp de ceux qui considèrent les «Sauvages» comme des êtres inférieurs qu'il faut dominer pour en venir à bout. Or son opinion face à la trahison de M. de Denonville, qui permit en 1687 l'enlèvement de chefs iroquois pour les envoyer aux galères, montre qu'il n'en va pas tout à fait ainsi : «... il me paroît que rien ne peut justifier la perfidie, dont on usa à leur égard.»⁶⁷ Si l'usage d'une certaine autorité lui semble inévitable, il croit qu'il ne faut pas en abuser : «[M. de Denonville] se devoit à lui-même ce qu'il jugeoit ne devoir pas aux Iroquois...»⁶⁸ Charlevoix adopte donc un point de vue plutôt paternaliste envers les Amérindiens afin d'obtenir leur collaboration.

d) La validité des structures sociales amérindiennes

Pour juger de la valeur du gouvernement et des structures sociales des Amérindiens, on retrouve chez Charlevoix l'utilisation de deux critères principaux : l'efficacité et le degré de bonheur qu'il procure, deux thèmes chers aux philosophes qui vont suivre. À propos de l'efficacité, il se plaît à déclarer que les «Sauvages» possèdent dans leur administration «... une habileté, et une noblesse de sentimens, qui feroient honneur aux Nations les plus policées.»⁶⁹ Il ajoute que si les Iroquois ont réussi à se maintenir aussi bien dans leur pays, c'est moins à cause de leur puissance militaire qu'avec l'aide de leur «habileté» et de leur «adresse».⁷⁰ Il conclut en affirmant que «La plupart des Principes, qui servent à regler leur conduite, les Maximes générales, sur lesquelles ils se gouvernent, et le fond de leur Caractere, n'ont presque rien, qui sente le

⁶⁶ Charlevoix, *HDGNF...*, t. I, p. 433.

⁶⁷ Charlevoix, *HDGNF...*, t. I, p. 509.

⁶⁸ Charlevoix, *HDGNF...*, t. I, p. 509.

⁶⁹ P.-F.-X. de Charlevoix, *Journal d'un voyage fait par ordre du roi dans l'Amérique septentrionale. Édition critique par Pierre Berthiaume*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1994, p. 528.

⁷⁰ Charlevoix, *Journal...*, p. 561.

Barbare.»⁷¹ Visiblement, Charlevoix ne met pas en doute l'efficacité du gouvernement des autochtones. Il n'hésite d'ailleurs pas à le comparer avec celui des plus dignes représentants des peuples de l'Antiquité : «Il faut convenir qu'on procède dans ces Assemblées avec une sagesse, une maturité, une habileté, je dirai même communément une probité, qui auroient fait honneur à l'Aréopage d'Athènes, et au Sénat de Rome dans les plus beaux jours de ces Républiques.»⁷²

Quant à la question du bonheur, à savoir si les Amérindiens peuvent vivre heureux grâce à leur mode de vie, Charlevoix y répond en un passage qu'il nous faut citer en entier :

Il faut bien avouer que du premier coup d'œil la vie qu'ils mènent, paroît bien dure, mais outre qu'en cela rien ne fait peine, que par comparaison, et que l'habitude est une seconde nature, la liberté dont ils jouissent, est pour eux un grand dédommagement des commodités, dont ils sont privés. Ce que nous voyons tous les jours dans quelques Mandians de profession, et dans plusieurs Personnes de la Campagne, nous fournit une preuve sensible, qu'on peut être heureux dans le sein même de l'indigence. Or, les Sauvages le sont encore plus réellement; premièrement, parce qu'ils croient l'être; en second lieu, parce qu'ils sont dans la possession paisible du plus précieux de tous les dons de la Nature; enfin parce qu'ils ignorent parfaitement, et n'ont pas même envie de connoître ces faux biens, que nous estimons tant, que nous achetons au prix des véritables, et que nous goûtons si peu.⁷³

Comme s'il sentait qu'il n'avait pas été assez clair, le jésuite renchérit en rappelant que si les «Sauvages» aiment la manière dont ils vivent, ce n'est pas faute de connaître celle des Européens. Ils n'ont jamais voulu s'y adonner, alors qu'à l'inverse, un grand nombre de Français ont adopté le mode de vie des autochtones.⁷⁴ Le bonheur semble donc aussi accessible aux Amérindiens qu'aux Européens, malgré la rusticité de leur mode de vie.

aa) Honneur et simplicité dans le gouvernement

Le gouvernement amérindien, tel que se le représente Charlevoix, est basé sur trois éléments : l'honneur, la simplicité du mode de vie et l'expression de la liberté et de l'indépendance. Pour ce qui est de l'honneur, Charlevoix ne trouve absolument rien à

⁷¹ Charlevoix, *Journal...*, p. 551.

⁷² Charlevoix, *Journal...*, p. 559.

⁷³ Charlevoix, *Journal...*, p. 647.

⁷⁴ Charlevoix, *Journal...*, p. 648.

dire de négatif. Le contraire eut été surprenant, la noblesse d'Ancien Régime, à laquelle le jésuite appartenait, étant elle-même supposée devoir se comporter selon de stricts principes d'honneur.⁷⁵ Au contraire, il trouve estimable le zèle dont les «Sauvages» font preuve pour le bien public : «... la gloire de la Nation, et les motifs d'honneur sont les principaux mobiles de toutes leurs Entreprises.»⁷⁶ Il s'émerveille devant l'efficacité de la justice amérindienne qui fait payer le public pour les dégradations commises par les individus : «... croiriez-vous bien que cela même a plus de force pour prévenir ces désordres que les Loix les plus sévères? Rien n'est pourtant plus vrai : car comme ces satisfactions coûtent beaucoup à des Hommes dont la fierté passe tout ce qu'on peut en dire, le Criminel est plus sensible à la peine, où il voit le Public à son sujet, qu'il ne le seroit à la sienne propre, et le zèle de l'honneur de la Nation retient beaucoup plus puissamment ces Barbares que ne pourroit le faire la crainte de la mort et des supplices.»⁷⁷ Comment pourrait-il ne pas admirer un système qui, sans être basé sur la répression, n'en fonctionne pas moins? Charlevoix reconnaît ici la différence d'avec le gouvernement européen et n'en estime pas moins la manière amérindienne.

Outre l'honneur, Charlevoix reconnaît une autre raison expliquant l'efficacité du système judiciaire amérindien : la simplicité des mœurs de ceux qui y sont soumis. Il considère que, ne connaissant point la propriété, le «mien» et le «tien»⁷⁸, ne possédant aucune richesse, les «Américains» sont imperméables aux plus fortes passions des Européens : l'appât du gain et l'avarice.⁷⁹ Charlevoix comprend ainsi que les Amérindiens n'aient pas besoin d'un système répressif aussi élaboré, puisqu'ils ont moins de raisons de commettre ces mêmes crimes : «... à la vérité, ce défaut [l'absence de justice criminelle] n'a point dans ce Pays les mêmes suites, qu'il auroit parmi nous; le grand ressort de nos passions, [...] c'est-à-dire l'intérêt, n'ayant presque point de force sur des Gens, qui ne songent point à thésauriser, et s'embarrassent fort peu du

⁷⁵ Pierre Goubert et Daniel Roche, *Les Français et l'Ancien Régime. La société et l'État*, Paris, Armand Colin, 1991 [1984], p. 121.

⁷⁶ Charlevoix, *Journal...*, p. 559.

⁷⁷ Charlevoix, *Journal...*, p. 569.

⁷⁸ Charlevoix reprend cette expression de Saint-Jean Chrysostome dans le *Journal...*, p. 627. Elle fut aussi utilisée par Lahontan dans ses «Dialogues ou entretiens entre un Sauvage et le baron de Lahontan», qu'on peut retrouver dans Lahontan, *Oeuvres complètes. Édition critique par Réal Ouellet avec la collaboration d'Alain Beaulieu*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1990, p. 851.

lendemain.»⁸⁰ Ce dénuement, cette simplicité du mode de vie n'ont pas que des effets au niveau judiciaire. Charlevoix remarque l'efficacité des conseils amérindiens, même en l'absence de toute hiérarchie et de tout système de prise de décision élaboré : «Nulle marque de distinction, nulle prééance; mais on change bien de sentiment, lorsqu'on voit le résultat de leurs Délibération.»⁸¹

bb) Un gouvernement fondé sur des principes de liberté et d'indépendance

Honneur, simplicité, tout cela témoigne de l'efficacité du gouvernement amérindien. Reste l'expression de la liberté et de l'indépendance, la dernière caractéristique notée par Charlevoix. Il faut tout d'abord souligner que jésuite, en bon Européen d'Ancien Régime, ne porte à priori aucune sympathie au concept de liberté.⁸² La liberté demeure un idéal lointain, inapplicable parce que dangereux : «S'il faut choisir entre la tyrannie et l'anarchie, la première est un moindre mal.»⁸³ Seul l'usage de la raison permet à la liberté de devenir une qualité positive, puisqu'elle permet alors une subordination volontaire aux autorités. L'ordre et la hiérarchie semblent en effet au jésuite et à ses contemporains des réalités supérieures à l'autonomie et à l'émancipation.⁸⁴ Le religieux explique également comment, sous l'effet du péché originel, «... la liberté effrénée de faire le mal diffère peu d'une espèce de nécessité de le commettre...»⁸⁵

Malgré ces préjugés importants, dont il ne se cache point, Charlevoix doit admettre que la société amérindienne basée sur les principes de liberté et d'indépendance

⁷⁹ Charlevoix, *Journal...*, pp. 562 et 563.

⁸⁰ Charlevoix, *Journal...*, p. 562.

⁸¹ Charlevoix, *Journal...*, p. 540.

⁸² Le mot «liberté» peut revêtir bien des sens selon la personne qui l'emploie et sa classe sociale. Chacun veut défendre ses propres «libertés» mais sous l'Ancien Régime, la plupart s'entendent pour conserver un gouvernement fort. Les philosophes, et Charlevoix avant eux, confondent souvent le concept de «liberté» avec l'exercice de la raison. Peu d'entre eux, au début du XVIII^e siècle du moins, désirent en faire une affirmation pour remettre en question l'ordre établi, s'accordant en cela à l'esprit classique. (Robert Muchembled et al., *Le XVIII^e siècle. 1715-1815, Histoire moderne*, Paris, Bréal, 1994, p. 133).

⁸³ Ehrard, *L'idée de nature en France dans la première moitié du XVIII^e siècle*, Paris, Albin Michel, 1994 [1963], p. 485.

⁸⁴ Charlevoix, *Journal...*, p. 563.

⁸⁵ Charlevoix, *Journal...*, p. 563.

fonctionne: «C'est ainsi que ces Barbares trouvent dans ce qui nous paroît un défaut de leur Gouvernement, un avantage, où la plus raffinée politique ne parvient pas toujours.»⁸⁶ S'étant prémuni contre les risques de la tyrannie, les Amérindiens se soumettent d'autant plus volontairement au gouvernement qu'ils ont créé et ne se conduisent plus que par la raison: «Ainsi c'est la raison, qui gouverne, et le gouvernement est d'autant plus efficace, que l'obéissance est plus libre, et qu'on n'a pas à craindre qu'il ne dégénere en tyrannie.»⁸⁷ Le jésuite attribue ce succès à une qualité que nous l'avons vu précédemment conférer au gouvernement des Amérindiens, l'honneur, et à un usage efficace de la raison: «... il est vrai que parmi des Hommes, qui se conduisent par la raison, et qui sont guidés par l'honneur et le zèle pour la Patrie, l'indépendance ne détruit point la subordination, et que souvent l'obéissance libre et volontaire est toujours celle, sur laquelle on peut plus sûrement compter.»⁸⁸ Charlevoix renchérit un peu plus loin: «La raison tout seule les retient dans une espèce de subordination, qui pour être volontaire, n'en atteint pas moins au but, qu'ils se sont proposés.»⁸⁹ La simplicité des moeurs des «Sauvages» joue aussi en leur faveur puisqu'elle limite les occasions qu'ils pourraient avoir d'exercer défavorablement leur liberté. À partir du concept de liberté, jugé défavorablement a priori par le jésuite, les Amérindiens établissent donc un gouvernement différent de celui auquel sont habitués les Européens, mais qui reste néanmoins valable aux yeux de Charlevoix.

C) Impacts de la politique sur la vision «charlevoisienne» des Amérindiens

Nous avons vu comment Charlevoix qualifie les Amérindiens en fonction de leur allégeance religieuse. Un phénomène similaire s'établit au niveau politique: le jésuite les classe selon leur position géographique par rapport à la colonie et selon les liens qu'ils entretiennent avec les Français. Les tribus résidant à l'intérieur des limites principales de la colonie française (les bordures du Saint-Laurent et le territoire

⁸⁶ P.-F.-X. de Charlevoix, *Histoire et description générale de la Nouvelle France (HDGNF)*, Montréal, Élysée, 1976 [1744], t. II, p. 272.

⁸⁷ Charlevoix, *Journal...*, p. 555.

⁸⁸ Charlevoix, *Journal...*, p. 558.

⁸⁹ Charlevoix, *Journal...*, p. 677.

adjacent) devraient donc logiquement être celles qu'il louange le plus. Cela est vrai pour les «réserves» amérindiennes de Lorette, de Bécancourt, de Saint-François, du Sault Saint-Louis et de la Montagne, mais il parle très peu des autres tribus, encore nomades. Il mentionne tout de même les Attikamegues, dont il dit qu'ils «... étoient sans vice, d'une grande douceur, on n'avoit eu aucune peine à les gagner à Jesus-Christ, et à les affectionner aux François.»⁹⁰ Charlevoix associe ainsi directement la «douceur» et l'«absence de vice» au fait que ces Amérindiens sont alliés des Français et réceptifs à l'évangélisation. S'il n'est pas tellement question des autres tribus, c'est probablement parce que leur importance politique est minime à l'époque : l'élargissement du territoire de la colonie a déplacé beaucoup plus loin les zones cruciales, où l'alliance avec les autochtones est requise.

Comme on peut s'y attendre, Charlevoix n'hésite pas à qualifier très positivement les Amérindiens de ces régions frontalières qui sont alliés des Français. Ceux qui reçoivent le plus d'hommages sont certainement les Abénaquis. Impliqués directement dans la lutte contre les Anglais, ils sont toujours restés fidèles à leur religion et à leur alliance avec la France. Charlevoix ayant particulièrement étudié la question des frontières de l'Acadie, il est normal qu'il soit plus sensibilisé au sort de ses habitants autochtones. «Cette Nation est docile, et de tout tems affectionnée aux François...»⁹¹ nous dit-il. Ce sont les alliés «... les plus traitables, et en même tems les plus braves de tout le Canada.»⁹² D'autres fidèles auxiliaires reçoivent ses louanges : les Illinois, «...d'un naturel doux, et de tout tems très-affectionnés aux François...»⁹³, qui gardent le passage entre le Canada et la Louisiane, ainsi que les Pouteouatamis (Potéouatamis), «... qui sont les plus beaux Hommes du Canada, [...] d'un naturel fort doux, et [que] nous [...] avons toujours eu pour Amis...»⁹⁴ et qui, avec les Miamis, les Malhomines (Menominee), les Puants (ou Otchagras) et les Sakis (Sauks), assurent le monopole des Français sur les territoires de l'Ouest. Les tribus partenaires des Français le long du

⁹⁰ Charlevoix, *Journal...*, p. 427.

⁹¹ Charlevoix, *Journal...*, p. 306.

⁹² Charlevoix, *HDGNF...*, t. I, p. 541.

⁹³ Charlevoix, *Journal...*, p. 776.

⁹⁴ Charlevoix, *Journal...*, p. 543.

Mississippi, les Akansas (Quapaw), les Missourites (Missouris) et les Tunicas, sont également bien vues par le jésuite.

Charlevoix considère également positivement les Amérindiens qui pourraient devenir des alliés importants des Français dans le futur. Là encore, son expérience personnelle influence sa pensée politique. Sa recherche de la mer de l'Ouest l'a porté à se pencher particulièrement sur les liens à établir avec les Sioux et les Assiniboils (Assiniboines). Dans les recommandations qu'il fait au comte de Toulouse, alors à la tête du Conseil de Marine, sur le meilleur moyen pour parvenir à effectuer cette découverte, l'établissement d'une mission parmi les Sioux figurait comme la méthode la plus adéquate pour obtenir des renseignements sûrs : «... un Missionnaire chez les Sioux, dès qu'il seroit en Etat de se faire entendre, pourroit en fort peu de temps être instruit de tout ce qu'on souhaite scavoir.»⁹⁵ Cette idée impliquait nécessairement la collaboration des Sioux, et c'est pourquoi Charlevoix cherche à les présenter sous leur meilleur jour dans l'*Histoire et description générale de la Nouvelle France*. Il en fait un peuple nombreux et puissant, faisant preuve de douceur et de bon sens.⁹⁶ Ces qualités en font évidemment des alliés potentiels particulièrement intéressants pour la France.

La logique du jésuite est toujours la même lorsqu'il est question des peuples qui pourraient devenir de bons alliés mais qui sont actuellement dans le camp adverse. Charlevoix tient à montrer une Nouvelle-France dont le développement futur sera harmonieux et prospère. Pour ce faire, il doit présenter les ennemis d'aujourd'hui comme des amis de demain. On a vu que cette politique s'appliquait assez bien au cas des Iroquois. Des cruels opposants à la colonie, Charlevoix fait un peuple indépendant, jaloux de sa liberté et suffisamment intelligent pour réussir à la préserver. Bien sûr, il condamne tous leurs actes qui s'opposent à l'établissement des Français et particulièrement à l'évangélisation, mais la description qu'il fait de la Confédération iroquoise est suffisamment nuancée pour qu'on y retrouve une certaine admiration de leur habileté politique et un espoir de vivre avec elle un jour en parfaite harmonie. La paix avec les Iroquois qui régnait depuis le traité de 1701 laissait entrevoir cette

⁹⁵ Charlevoix, «Lettre au comte de Toulouse, datée du 20 janvier 1723», dans *Journal...*, pp. 984-985.

possibilité. De la même manière, les Chicachas (Chickasaws) de la vallée du Mississippi, qui sont pourtant alliés aux Anglais, sont décrits par Charlevoix comme étant les plus braves de tous les «Sauvages» de la Louisiane.⁹⁷ On doit en conclure que Charlevoix estimait pouvoir un jour en faire des alliés de la France. Il faut remarquer que Charlevoix considérait l'hostilité de ces peuples comme provenant principalement de leurs relations avec les Anglais. Les Chicachas sont ainsi décrits comme «... le plus brave [peuple] de la Louisiane, mais encore le plus à craindre à cause de ses liaisons avec les Anglois.»⁹⁸

À l'opposé, les ennemis des Français dont l'animosité n'a pas été causée par les Britanniques sont toujours qualifiés très négativement par Charlevoix : les «Armouchiquois» de la Nouvelle-Angleterre, que les Français n'ont jamais pu apprivoiser, sont «...traîtres et voleurs...»⁹⁹, les «Clamcoëts» de l'est du Texas, que l'imprudence de quelques Français retourna contre eux, sont «...cruels, perfides, d'un génie pervers, d'une humeur bouffonne, naturellement railleurs...»¹⁰⁰ et les Outagamis, ou Renards, possèdent une «férocité naturelle [...], aigrie par plusieurs mauvais traitemens, qu'on [les Français] leur a faits, quelquefois assez mal à propos...»¹⁰¹ Il est à noter que l'animosité de ces peuples est justifiée soit par la maladresse des Français, du propre aveu de Charlevoix (comme dans le cas des Clamcoëts et des Outagamis), soit par une haine qui semble naturelle (les Armouchiquois). Le jésuite est donc plus disposé à excuser un comportement agressif envers les Français provenant d'un peuple influencé négativement par les Anglais que d'un peuple exerçant des représailles de son propre gré, même si elles peuvent paraître justifiées.

Une autre raison qu'a Charlevoix de qualifier négativement un peuple, c'est l'inconstance dans l'alliance avec la France ou la trahison pure et simple. À cet égard, le jésuite se montre particulièrement dur. Les Natchez et les Yasous (Yazoos) sont décrits

⁹⁶ Charlevoix, *HDGNF...*, t. I, pp. 346-347.

⁹⁷ Charlevoix, *HDGNF...*, t. II, pp. 409, 458 et 499; *Journal...*, p. 783.

⁹⁸ Charlevoix, *HDGNF...*, t. II, p. 458.

⁹⁹ Charlevoix, *HDGNF...*, t. I, p. 134.

¹⁰⁰ Charlevoix, *HDGNF...*, t. II, p. 11.

¹⁰¹ Charlevoix, *Journal...*, p. 608.

comme étant naturellement fourbes, infidèles, insolents, traîtres et perfides.¹⁰² Charlevoix n'a visiblement pas accepté leur révolte de 1729 et cela déteint sur ses descriptions. Quant aux Chactas (Choctaws) et aux Outaouais, dont l'association avec les Français demeure ambivalente, ils sont décrits comme avides, insatiables, inconstants, grossiers, pervers et/ou peu dociles.¹⁰³ Charlevoix a tendance aussi à qualifier négativement les peuples qui n'ont aucun lien avec la France ou avec l'Angleterre, ni aucun impact politique prévisible dans un futur proche ou lointain. Son appréciation des Inuits est ainsi pour le moins déplorable.

Il semble donc que la haine de l'Angleterre soit au cœur de la pensée politique «charlevoisienne». Cet élément influence fortement la manière dont il décrit les Amérindiens. Les alliés de la France sont représentés comme étant très vertueux et plusieurs bonnes qualités sont associées aux peuples dont l'alliance pourrait représenter un atout pour la colonie. Par ailleurs, les ennemis des Français qui sont liés avec les Anglais sont d'une certaine manière excusés. Ils sont considérés négativement mais Charlevoix leur donne quelques qualités et laisse entrevoir que leurs mauvais comportements doivent être d'abord attribués à l'influence anglaise corruptrice. Le jésuite semble croire qu'une alliance avec ces peuples deviendrait envisageable si cette influence pouvait être écartée. Par ailleurs, les ennemis des Français qui ne sont pas influencés directement par les Anglais sont très mal considérés, tout comme ceux qui les ont trahis ou qui n'ont aucun lien d'importance avec la colonie.

¹⁰² Charlevoix, *HDGNF...*, t. II, pp. 423, 458, 464 et 479.

¹⁰³ Charlevoix, *HDGNF...*, t. I, p. 325; t. II, pp. 163, 480, 483, 484; *Journal...*, p. 575.

Chapitre IV

Charlevoix et la réflexion philosophique : émergence de considérations ethnologiques

Il est assez facile pour quelqu'un qui recherche les racines de l'ethnographie et de l'ethnologie de remonter jusqu'à l'Antiquité, avec Hérodote et Pline. Il peut ensuite suivre à travers les siècles un chemin intégrant les récits des voyageurs et des missionnaires décrivant les divers peuples auxquels ils sont confrontés, pour en arriver finalement à l'émergence de la discipline moderne.¹ Mais peut-on réellement qualifier toutes ces descriptions d'«ethnographiques» ou même de «pré-ethnographiques»? Gilles Thérien propose d'utiliser plutôt le terme d'«ethnodoxie» (du grec *doxa*, opinion). L'«ethnodoxie» serait un «... travail de description et d'interprétation des peuples nouveaux, des sociétés nouvelles [rencontrées]...»² Elle rejoint l'ethnographie lorsqu'il est question de la description des peuples, mais c'est au niveau de l'*interprétation* qu'elle diffère. Les premiers missionnaires jésuites en Nouvelle-France qui décrivent les sociétés amérindiennes, comme Lejeune et Brébeuf, le faisaient dans le but bien précis d'«évaluer le travail d'évangélisation à faire».³ Que leurs travaux aient contenu toute la matière nécessaire à des études ethnologiques ne peut cacher le fait qu'ils n'ont pas été écrits dans ce but premier. À cette lumière, comment doit-on considérer Charlevoix? Fait-il preuve d'ethnodoxie ou témoigne-t-il des véritables premiers pas de l'ethnographie?

On l'a vu, la description des Amérindiens est soumise chez Charlevoix à des considérations religieuses et politiques. Sans négliger cet aspect de son œuvre, il n'en reste pas moins qu'une grande partie des informations qu'il transmet ne le sont que dans un objectif d'approfondissement des connaissances sur le monde. Il lui arrive ainsi de

¹ Michèle Duchet, *Anthropologie et Histoire au siècle des Lumières*, Paris, François Maspero, 1971, pp. 42-45.

² Gilles Thérien, «La description du Sauvage par les jésuites au début du XVII^e siècle : de l'ethnologie à l'ethnodoxie», *Studies in Religion/Sciences Religieuses*, 23, 3 (1994), p. 290.

³ Dominique Deslandres, «Séculiers, laïcs, jésuites : épistémés et projets d'évangélisation et d'acculturation en Nouvelle-France : les premières tentatives, 1604-1613», *Mélanges de l'école française de Rome. Italie et Méditerranée*, 101, 2 (1989), p. 775. Voir aussi Thérien, «La description du Sauvage...», p. 290.

communiquer des éléments qui vont à l'encontre de ses propres valeurs et qui démentent ses propres théories idéologiques. Sa longue description des Natchez (une quinzaine de pages dans l'édition de Pierre Berthiaume)⁴ témoigne que l'utilité immédiate des informations n'est pas toujours non plus le but qu'il recherche : au moment de la publication de l'*Histoire et description générale de la Nouvelle France*, la tribu était anéantie depuis une quinzaine d'années. C'est le besoin de savoir qui porte Charlevoix à écrire, même si ses convictions profondes l'influencent à l'occasion. Charlevoix est un religieux, un penseur politique mais c'est aussi un historien. À ce titre, il a toujours considéré devoir faire abstraction de ses propres opinions pour rapporter le plus impartialement possible les informations qu'il détenait. Qu'il y ait réussi ou non n'est pas la question : ce qui importe, c'est l'intention qu'il avait d'être impartial.

Pour bien saisir la démarche de Charlevoix, il faut se rappeler que dans l'*Histoire et description générale de la Nouvelle France*, le titre annonce clairement une section *descriptive*, que l'on retrouve, comme nous l'avons vu, dans le *Journal*. Le jésuite considère cette section comme essentielle pour réussir à accomplir son «Projet d'un Corps d'Histoires».⁵ Il répond ainsi à ceux qui ont critiqué son histoire du Japon : «Quant à ceux qui ont trouvé mon Livre préliminaire inutile et trop long, c'est qu'ils n'ont fait attention qu'à la moitié de mon titre, qui promet une Description et une Histoire générale.»⁶ La zoologie, la botanique, l'hydrographie, la climatologie et la cartographie font partie des nombreux points traités par Charlevoix dans le *Journal*, soit à l'aide de ses observations personnelles, soit à partir de ce qu'il a pu lire ou entendre ailleurs. Son objectif est bel et bien de donner «... une connoissance entiere de chaque Region du Nouveau Monde...»⁷

Cette «connaissance entière» doit évidemment aussi tenir compte de la géographie humaine de chaque zone étudiée, soit : «... tout ce qui regarde le caractere de la Nation, son origine, son gouvernement, sa religion, ses bonnes et ses mauvaises

⁴ P.-F.-X. de Charlevoix, *Journal d'un voyage fait par ordre du roi dans l'Amérique septentrionale. Édition critique par Pierre Berthiaume*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1994, pp. 799-816.

⁵ Charlevoix, «Projet d'un corps d'histoires du Nouveau monde» dans *HDGNF...*, t. III, p. ij.

⁶ Charlevoix, *HDGNF...*, t. I, p. v.

⁷ Charlevoix, «Projet d'un Corps...» dans *HDGNF...*, t. III, p. ij.

qualités...»⁸ Un tel plan ne peut être qualifié que d'ethnographique avant la lettre, si l'on convient qu'on entend par ethnographie une «... étude descriptive des divers groupes humains, de leurs caractères anthropologiques, sociaux, etc.»⁹ Un rapide survol des sujets traités semble abonder en ce sens : Charlevoix dresse un portrait physique et psychologique des Amérindiens, décrit leur organisation territoriale, tente de classer les divers peuples selon des critères linguistiques, discute de leurs origines, de leurs techniques de chasse et de pêche, de leurs langues, de la manière dont il font la guerre, de l'organisation de leur gouvernement, de leurs mariages et de leur enfance. Il parle aussi des occupations quotidiennes des Amérindiens, de leur nourriture, de leurs habitations, de leurs techniques artisanales, de leur costume et de leur apparence, de leurs croyances, traditions et de leur religion, de leur cosmologie, de leurs jeux et de leurs danses ainsi de leur conception de la médecine et de la mort. On le constate, l'examen que fait Charlevoix des cultures amérindiennes se veut assez exhaustif.

Pour décrire les Amérindiens de cette manière, le jésuite se sert tout d'abord de son expérience personnelle. Ses voyages en Amérique lui ont permis de côtoyer les autochtones et de se former sa propre opinion. On sait que durant son premier séjour, il a au moins visité les «réductions» iroquoises près de Montréal¹⁰ et probablement aussi celle de Lorette. Mais c'est surtout lors de son voyage d'exploration pour découvrir la mer de l'Ouest qu'il eut l'occasion d'entrer en contact avec les «Sauvages» : son enquête exigeait en effet qu'il s'informe auprès d'eux à propos des chemins à emprunter. C'est pourquoi ses descriptions des Miamis, des Illinois et des Natchez sont parmi les plus vivantes du *Journal*, alors que ce qu'il dit des Iroquois ou des Algonquins, qu'il n'a que peu fréquentés, est un peu plus stéréotypé, c'est-à-dire inspiré de ce qu'ont écrit les auteurs qui le précèdent.

Pour décrire ce qu'il n'a pas vu par lui-même, ou ce qu'il n'a vu qu'imparfaitement, Charlevoix utilise en effet les témoignages oraux des personnes qu'il a rencontrées ainsi que la quasi totalité de la littérature diffusée concernant la Nouvelle-

⁸ Charlevoix, «Projet d'un Corps...», dans *HDGNF...*, t. III, p. ij.

⁹ *Petit Robert 1*, Paris, Le Robert, 1990, p. 704.

¹⁰ Charlevoix, *HDGNF...*, p. 135.

France. On a également vu qu'il utilisait les archives du dépôt de la Marine.¹¹ En ce sens, son œuvre s'inscrit dans un courant littéraire continu dont il n'est que le dernier dépositaire : les vues de Sagard, Champlain, Lescarbot et des jésuites écrivant dans les *Relations* ne lui sont pas inconnues et on sent qu'elles affectent son écriture. La description générale de l'Amérindien qu'il fait n'est donc pas particulièrement nouvelle. On en retrouve des échos dans tous les récits de voyage qui précèdent le sien, en particulier dans les *Relations* des jésuites. L'originalité de Charlevoix est de tenter une synthèse de tous ces écrits. Avec cet esprit de synthèse, ce désir d'«encyclopédisme» pourrait-on dire, le jésuite participe à une tendance bien de son époque.¹² Et ce n'est qu'à partir de cette synthèse qu'une ébauche de réflexion ethnologique devient possible.¹³ Précisons que cette réflexion sur les données ethnographiques – soit l'ethnologie proprement dite – s'élabore chez Charlevoix dans le cadre bien précis de ses convictions religieuses. En ce sens seulement, on peut dire que Charlevoix ouvre le chemin menant à l'anthropologie culturelle moderne et qu'il dépasse la simple «ethnodoxie».

A) Quelques tentatives d'explication de la culture amérindienne

À cause de ses conceptions religieuses, Charlevoix éprouve de la difficulté à admettre que la culture amérindienne peut simplement représenter un système de valeurs différent du sien qui a pris une forme sociale évoluée. Pour expliquer cette différence, qu'il percevait sans réellement l'accepter, le jésuite a préféré se rabattre sur quelques conceptions générales, plus ou moins stéréotypées, partagées par plusieurs de ses concitoyens, comme par exemple l'importance du facteur climatique dans la formation de la société ou le phénomène de la dégénérescence religieuse depuis la révélation originelle.

¹¹ Charlevoix, *HDGNF...*, t. III, p. lxj.

¹² Michèle Duchet, «Monde civilisé et monde sauvage au siècle des Lumières, les fondements de l'anthropologie des Philosophes» dans *Au siècle des Lumières*, Paris-Moscou, SEVPEN, 1970, p. 8.

¹³ Duchet, «Monde civilisé et monde sauvage...», pp. 8-9.

a) La théorie des climats

L'impact de la géographie, et en particulier des climats, sur la formation de l'être humain, autant au niveau physique que psychologique, est un ancien lieu commun dont on peut faire remonter l'origine jusqu'aux penseurs de l'Antiquité.¹⁴ Cette théorie reçut un nouvel essor avec la découverte de l'Amérique et l'ouverture de l'Europe au reste du monde.¹⁵ Il s'agissait d'expliquer la grande variété physique et comportementale observable chez les êtres humains tout autour de la planète. Les philosophes reprirent cette idée, qui permettait d'expliquer assez facilement la variabilité culturelle. On pense notamment à Montesquieu qui en étudia les diverses implications dans son *Essai sur les causes qui peuvent affecter les esprits et les caractères*.¹⁶ Avidé de récits de voyage et, de par son emploi de journaliste aux *Mémoires de Trévoux*, au courant des dernières tendances philosophiques, Charlevoix ne pouvait manquer d'être influencé par cette conception.

La plupart des caractéristiques physiques que Charlevoix attribue aux Amérindiens, qu'il s'agisse de la taille avantageuse, de la force, de l'endurance exceptionnelle, de l'agileté ou de la rapidité, dérivent, selon le jésuite, d'une évolution due à un mode de vie particulier dans un environnement donné.¹⁷ Les autochtones subissent l'influence de leur milieu, ce qui les forme d'une manière très précise. Pour être cohérent, les Français nés au Canada, puisqu'ils vivent dans un milieu similaire à celui des Amérindiens, devraient physiquement ressembler à ces derniers. La description que Charlevoix en donne correspond effectivement à cette logique : «Nous n'avons point dans le Royaume de Province, où le Sang soit communément si beau, la Taille si avantageuse, et le Corps mieux proportionné.»¹⁸ La haute stature et la perfection du

¹⁴ Jean Ehrard, *L'idée de nature en France dans la première moitié du XVIII^e siècle*, Paris, Albin Michel, 1994 [1963], p. 692.

¹⁵ J. H. Elliott, «The Discovery of America and the Discovery of Man», dans *Spain and its World, 1500-1700. Selected Essays*, New Haven/London, Yale University Press, 1989, pp. 61-62.

¹⁶ Montesquieu, «Essai sur les causes qui peuvent affecter les esprits et les caractères» dans *Oeuvres complètes*, Paris, Seuil, 1964, pp. 485-496.

¹⁷ Bruce G. Trigger, *Natives and Newcomers. Canada's «Heroic Age» Reconsidered*, Kingston, Queen's University Press, 1985, pp. 24.

¹⁸ Charlevoix, *Journal...*, p. 403.

corps apparaissent donc comme caractéristiques de tous les habitants du Canada, qu'ils soient Européens ou Amérindiens.

La comparaison tient toujours au niveau psychologique. Si le principal trait attribué à l'esprit des autochtones est leur désir de liberté et d'indépendance, il en va de même pour les «Créoles»¹⁹ canadiens : «On prétend qu'ils sont mauvais Valets; c'est qu'ils ont le cœur trop haut, et qu'ils aiment trop leur liberté, pour vouloir s'assujettir à servir.»²⁰ On peut remarquer que la fierté, une autre caractéristique attribuée aux «Sauvages», fait aussi parti de la description des Français du Canada. Les Amérindiens, selon Charlevoix, ont tendance à l'indolence et à la paresse. Chez les Canadiens français, «...la légereté, l'aversion d'un travail assidu et réglé, et l'esprit d'indépendance [...] ont toujours fait sortir [de l'agriculture] un grand nombre de jeunes Gens...»²¹ L'intrépidité, la fierté et l'excès de confiance des «Sauvages» trouvent un parallèle chez les «Créoles» : après nous avoir décrit leur bravoure, Charlevoix nous dit qu'il ne sait s'il doit «... mettre parmi les défauts de nos Canadiens la bonne opinion qu'ils ont d'eux-mêmes. Il est certain du moins qu'elle leur inspire une confiance, qui leur fait entreprendre et exécuter, ce qui ne paroîtroit pas possible à beaucoup d'autres.»²²

D'autres similitudes sont décelables dans les descriptions de Charlevoix, notamment au niveau de l'éducation des enfants. Après avoir considéré le climat comme la source de toutes ces ressemblances, le jésuite finit par écarter partiellement cette hypothèse en suggérant qu'il pourrait plus simplement s'agir d'une transmission des valeurs des autochtones aux «Créoles» : «On diroit que l'air, qu'on respire dans ce vaste Continent, y contribuë, mais l'exemple et la fréquentation de ses Habitans naturels, qui mettent tout leur bonheur dans la liberté et l'indépendance, sont plus que suffisans pour former ce caractere.»²³ Ce faisant, il admet que l'influence des Amérindiens sur les

¹⁹ Charlevoix emploie ce terme pour décrire les Français nés au Canada. (Charlevoix, *Journal...*, pp. 402-405).

²⁰ Charlevoix, *Journal...*, p. 404.

²¹ Charlevoix, *Journal...*, p. 402.

²² Charlevoix, *Journal...*, pp. 403-404.

²³ Charlevoix, *Journal...*, pp. 402-403.

Français a été plus forte que le contraire²⁴, ce qui témoigne de sa perception de la vitalité et de la validité de la culture autochtone.

b) Une vision historique des Amérindiens

La théorie des climats n'est donc pas pleinement satisfaisante pour Charlevoix. Une autre de ses tentatives pour expliquer la culture amérindienne passe par le développement d'une vision à caractère historique, où la formation de la société amérindienne est expliquée par une évolution due à l'adaptation à un milieu particulier : «Les anciennes traditions s'effacent de l'esprit de ceux, qui n'ont, ou qui pendant plusieurs siècles n'ont eu aucun secours pour les conserver; et la moitié du Monde est dans le cas. De nouveaux événemens, un nouvel ordre de choses, font naître d'autres Traditions, qui effacent les premières, et sont effacées à leur tour. Au bout d'un siècle ou deux on n'a plus rien, qui puisse servir de guide pour retrouver la trace des premières Traditions.»²⁵

Il arrive à Charlevoix de considérer certains points de l'histoire des Amérindiens comme une régression, en particulier en ce qui concerne la religion, mais dans l'ensemble, il parle plutôt de transformation que de recul. Il compare ainsi la formation des sociétés amérindiennes à celle des premiers empires de l'Ancien Monde : «On peut comprendre encore qu'il a dû arriver qu'une partie de ces Hommes errants, ou forcés par la nécessité de se réunir pour se défendre, et se soustraire à la domination d'un Peuple puissant, ou entraînés par l'éloquence et l'habileté d'un Législateur, ayent formé des Corps de Monarchies, se soient soumis à des Loix, se soient rassemblés en Corps de Nations.»²⁶ Dans des termes plus religieux, le jésuite affirme que l'évolution n'a pu manquer d'avoir lieu lorsqu'elle a été jugée nécessaire par Dieu : «Les Habitans de l'un et l'autre Hemisphere, sont certainement les Descendans d'un même Pere. Ce Pere

²⁴ Trigger, *Natives and Newcomers...*, pp. 25.

²⁵ Charlevoix, *Journal...*, p. 153.

²⁶ Charlevoix, *Journal...*, p. 161. Les Espagnols avaient déjà avancé des théories similaires au XVI^e siècle : Elliott, «The Discovery of America...», p. 57.

commun avoit reçu du Ciel un ordre précis de peupler toute la Terre, et elle l'a été. Il a fallu pour cela franchir des difficultés, et on les a franchies.»

Comme ses prédécesseurs, lorsqu'il est question de religion, Charlevoix ne peut s'empêcher de se référer à ses propres modèles théologiques.²⁷ Il compare certaines pratiques autochtones à celles des Européens, comme, par exemple, les vœux offerts aux divinités : «... les vœux sont parmi ces Peuples de purs actes de Religion, et l'usage en est absolument le même, que parmi nous.»²⁸ Il perçoit dans les récits amérindiens des réminiscences des anciennes légendes, soit chrétiennes, soit païennes : «Parmi les récits fabuleux, qu'on fait de ce qui se passe dans ces Enfers, si ressemblans à ceux d'Homere et de Virgile, il y en a un, qui paroît copié d'après l'aventure d'Orphée et d'Eurydice; il n'y a presque rien à y changer que les noms.»²⁹

Finalement, il concède aux sorciers indigènes certains pouvoirs surnaturels, mais les assimile à ceux des sorciers européens, qui entretiennent des liaisons avec le diable : «Il est encore vrai que les Jongleurs rencontrent trop souvent juste dans leurs Prédications, pour croire qu'ils deviennent toujours pas hazard, et qu'il se passe dans ces occasions des choses, qu'il n'est presque pas possible d'attribuer à aucun secret naturel. [...] Les Lettres des anciens Missionnaires sont remplies de faits, qui ne laissent aucun doute que ces Séducteurs n'ayent un véritable commerce avec le Pere de la séduction et du mensonge.»³⁰ Il ne faut pourtant pas attribuer à Charlevoix une obsession de la présence de Satan, comme chez certains de ces prédécesseurs.³¹ S'il reconnaît la possibilité au Malin d'agir sur les esprits des païens, il lui attribue aussi des bornes importantes, en faisant plutôt un auxiliaire divin qu'un ennemi tout-puissant et implacable³² : «Il faut avouer que les Puissances infernales ont quelques Suppôts sur la Terre, mais que Dieu a mis des bornes très-étroites à leur malignité, et ne permet

²⁷ Deslandres, «Séculiers, laïcs, jésuites...», p. 779. Voir aussi Elliott, «The Discovery of America...», p. 59.

²⁸ Charlevoix, *Journal...*, p. 689.

²⁹ Charlevoix, *Journal...*, p. 694.

³⁰ Charlevoix, *Journal...*, pp. 709-710.

³¹ Dominique Deslandres, «Le Diable a beau faire...», Marie de l'Incarnation, Satan et l'Autre», *Théologiques*, 5, 1 (1997), pp. 23-24. Voir aussi le classique de Jean Delumeau, *La peur en Occident*, Paris, Fayard, 1978, pp. 304-331.

quelquefois qu'on ressent les effets du pouvoir, qu'il a jugé à propos de leur laisser, que pour servir tantôt sa Justice, et tantôt sa miséricorde.»³³

L'affirmation de la réalité religieuse amérindienne ne signifie pas que Charlevoix l'accepte. Elle lui permet seulement de nier l'origine naturelle de l'athéisme, que certains philosophes, comme Bayle, Montesquieu ou même Voltaire, jusque vers 1745, aimeraient bien reconnaître chez ces peuples³⁴ :

Ce qui est certain, c'est que ceux, qui les ont cités [les Sauvages] en preuve de la possibilité de l'Atheisme proprement dit ne les connoissoient pas. Il est vrai qu'ils ne raisonnent jamais sur la Religion, et que leur extrême indolence sur ce point a toujours été le plus grand obstacle, qu'on ait rencontré à leur conversion au Christianisme, mais pour peu qu'on les pratique, on auroit tort d'en conclure qu'ils n'ont point d'idée de Dieu. L'indolence est leur caractere dominant; elle paroît jusques dans les affaires, qui les intéressent le plus, mais malgré ce défaut, malgré même cet esprit d'indépendance, dans lequel ils sont élevés, nul Peuple au monde n'est plus dépendant des idées confuses, qui leur sont restées de la Divinité, jusques-là qu'ils n'attribuent rien au hasard, et qu'ils tirent de tout des présages, qui selon eux sont, comme je l'ai déjà remarqué, des avertissemens du Ciel.³⁵

La religiosité que Charlevoix attribue aux Amérindiens ne peut provenir que d'une source : la révélation originelle qui fut faite à tous les peuples mais que la plupart d'entre eux oublièrent.³⁶ C'est cette dégénérescence religieuse qui explique à la fois la persistance de certaines croyances spirituelles que Charlevoix considère acceptables, comme la croyance des Sioux en un être suprême³⁷, et la «simplicité» de leur mode de vie.

Charlevoix soutient ses croyances par quelques exemples concrets, comme la férocité des montagnards des Pyrénées, éloignés de toute civilisation³⁸, et les boucaniers de Saint-Domingue : «Les Boucaniers de Saint-Domingue étoient Chrétiens, et n'avoient de commerce qu'entr'eux : toutefois en moins de trente ans, par le seul défaut d'exercice

³² Deslandres, «Le Diable a beau faire...», pp. 33-37.

³³ Charlevoix, *Journal...*, p. 707.

³⁴ Ehrard, *L'idée de nature en France...*, pp. 403-418; Hazard, *La crise de la conscience...*, pp. 11-25.

³⁵ Charlevoix, *Journal...*, pp. 690-691.

³⁶ Cette idée avait été particulièrement développée par les jésuites de Chine pour contrecarrer l'idée d'athéisme des Chinois. (Cornelius J. Jaenen, «Pelleteries et Peaux-Rouges : Perceptions françaises de la Nouvelle-France et de ses peuples indigènes aux XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles», *Recherches Amérindiennes au Québec*, 13, 2 (1983), p. 113).

³⁷ Charlevoix, *Journal...*, p. 681.

³⁸ Charlevoix, *Journal...*, p. 159.

de la Religion, d'instruction, et d'une autorité, qui les retint dans le devoir, ils en étoient venus jusqu'à n'avoir plus du Chrétien que le Baptême. [...] ...n'est-ce pas de cette sorte que tant de Nations Infidèles se sont trouvées avoir mêlé dans leur Culte Idolatre, des Cérémonies, qui paroissent copiées d'après les nôtres?»³⁹ Charlevoix fait dériver la religion amérindienne d'une révélation originelle chrétienne pour éviter d'envisager qu'on puisse pratiquer un athéisme philosophique ou un paganisme vertueux. En ramenant une fois de plus les traditions autochtones vers sa propre culture chrétienne occidentale, le jésuite démontre son incapacité à sortir de ses cadres idéologiques habituels.

Cette théorie de la dégénérescence religieuse limite Charlevoix dans son appréciation historique de la société amérindienne. L'absence de témoignages sûrs à propos de l'histoire amérindienne pré-colombienne limite fortement les possibilités de connaissance : «En effet, comment des Peuples tels, qu'on a trouvé ceux-ci, auroient-ils pu se transmettre bien fidelement ce qui s'est passé parmi eux depuis tant de siècles, n'ayant eu aucun secours pour soulager leur Mémoire? Et peut-on concevoir que des Hommes, qui pensent si peu à l'avenir, se soient jamais assez occupés du passé, pour en conserver un souvenir fidèle?»⁴⁰ En s'exprimant ainsi, l'historien témoigne de sa frustration à ne posséder presque aucun outil pour déchiffrer le passé des autochtones. Il ne croit pas que l'étude des moeurs, des coutumes ou de la religion puissent indiquer quelque renseignement que ce soit : «Les Moeurs dégèrent en très-peu de tems...»⁴¹, «Les Coûtumes s'abolissent encore plus aisément...»⁴², «Enfin rien n'a essuyé de plus promptes, de plus fréquentes et de plus étranges révolutions, que la Religion.»⁴³ Charlevoix doit avouer que les études historiques sur l'Amérique n'ont procuré qu'assez peu de résultats : «Aussi après toutes les recherches, qu'on a pu faire, on est encore à sçavoir quelle étoit la situation du Canada, lorsque nous en fîmes la premiere découverte vers le milieu du seizième siècle.»⁴⁴

³⁹ Charlevoix, *Journal...*, p. 154.

⁴⁰ Charlevoix, *Journal...*, p. 453.

⁴¹ Charlevoix, *Journal...*, p. 153.

⁴² Charlevoix, *Journal...*, p. 153.

⁴³ Charlevoix, *Journal...*, p. 154.

⁴⁴ Charlevoix, *Journal...*, p. 453.

Néanmoins, le jésuite ne se décourage pas complètement. Fortement opposé à la théorie du pyrrhonisme historique, il demeure convaincu de la possibilité de parfaire nos connaissances sur la société amérindienne. Il suggère pour ce faire un moyen bien précis : l'étude des langues. Influencé par l'abbé Dubos, il estime que l'évolution linguistique est le seul point de repère fiable sur lequel on peut se fier pour découvrir les liens qui unissent entre eux les peuples de l'Amérique, l'ancienneté de leur arrivée sur ce continent et leur origine.⁴⁵ L'idée est audacieuse et place Charlevoix comme précurseur de l'ethnolinguistique.⁴⁶ Il ne possède pas lui-même les compétences linguistiques pour exécuter à bien ces recherches et ne se contente donc que de quelques tentatives d'interprétation générale. On peut donner comme exemple de son utilisation des langues le classement des peuples amérindiens qu'il produit en divisant les tribus selon trois grands groupes linguistiques: les peuples de langue «siousse», ceux de langue «algonquienne» et ceux de langue «huronne».⁴⁷ En ce sens, pour reprendre les termes de Marouby, on peut dire que : «...[his] ethnological practice is [...] far in advance of [his] theory.»⁴⁸

B) Charlevoix et l'observation des Amérindiens

Il s'agit maintenant de démontrer comment l'historien jésuite a pu contribuer, malgré ses préjugés religieux, à alimenter une réflexion à propos de la culture. Mais avant tout, qu'entend-on exactement par le mot «culture»? Sir Edward Tylor (1832-1917), un des premiers anthropologues, propose cette définition : «Culture [...] is that complex whole which includes knowledge, belief, art, morals, law, custom, and any other capabilities and habits *acquired by man as a member of society.*»⁴⁹ Cette dernière

⁴⁵ Charlevoix, *Journal...*, p. 161.

⁴⁶ Sylvain Auroux, «Linguistique et anthropologie en France (1600-1900)», dans Britta Rupp-Eisenreich, *Histoires de l'anthropologie : XVI^e-XIX^e siècles*, Paris, Klincksieck, 1984, pp. 291-318.

⁴⁷ Charlevoix, *Journal...*, pp. 420-435.

⁴⁸ Christian Marouby, «From Early Anthropology to the Literature of the Savage : the Naturalization of the Primitive», *Studies in Eighteenth Century Culture*, 14 (1985), p. 295.

⁴⁹ Sir Edward Burnett Tylor, *Primitive Culture*, New York, Harper Torchbook, 1958 [1871], p. 1, cité par Conrad Phillip Kottak, *Anthropology. The Exploration of Human Diversity. Seventh edition*, [s.l.], McGraw-Hill, 1997, p. 36. Cette définition semble faire l'unanimité : on la retrouve aussi chez Marvin Harris, *Cultural Anthropology. Fourth edition*, New York, Harper Collins, 1995, p. 7. Nous soulignons.

portion représente l'élément le plus important de la définition : la culture ne s'apprend pas par l'hérédité, mais par l'exposition à une société particulière.⁵⁰

Une société, humaine ou animale, s'exprime en effet par de nombreuses formes de comportement. Certaines de ces formes sont innées et sont partagées par la grande majorité des membres de l'espèce composant ladite société. Elles forment alors une des caractéristiques de base de la race. D'autres de ces comportements sont acquis : «...knowledge, belief, art, morals, law, custom, and any other capabilities and habits...»⁵¹ Leur transmission dans le cadre d'un groupe permet d'individualiser ce groupe particulier. La culture, dans le sens où on l'entend ici, c'est donc l'ensemble de ces comportements acquis qui permet de différencier les divers groupes, ou sociétés, d'une espèce donnée. Les comportements sociaux qui ne sont pas innés, ou naturels, relèvent du domaine culturel. Pour Charlevoix et ses contemporains, les Européens d'Ancien Régime, s'accommoder de l'existence d'un système culturel différent et autonome est loin d'être une évidence : pour y parvenir, ils doivent apprendre à relativiser leurs propres comportements culturels. Le courant d'hétérodoxie qui se répand dès le XVI^e siècle et qui remet en question toutes les conceptions traditionnelles du monde y tend.⁵² Mais pour un religieux comme Charlevoix, il reste encore un très long chemin à parcourir.

Alors, quel rôle doit-on lui donner dans l'émergence de la notion de «culture»? C'est par un questionnement bien particulier que Charlevoix contribue à élaborer les prémices de la science anthropologique. Le jésuite tente de déterminer si la société autochtone est basée sur des impulsions naturelles, innées dirions-nous aujourd'hui, ou sur un développement basé sur l'éducation, acquis donc. Quelle est la part de l'inné et de l'acquis dans le comportement des Amérindiens ? Charlevoix hésite entre les deux hypothèses : ses convictions religieuses et sa conception européenne du monde l'empêchent de répondre librement. Ses descriptions des comportements des autochtones balanceront donc entre cette idée de nature et celle de construit culturel dû à

⁵⁰ Kottak, *Anthropology...*, p. 37.

⁵¹ Tyler, *Primitive Culture...*, p. 1.

⁵² Paul Hazard, *La crise de la conscience européenne. 1680-1715*, Paris, Fayard, 1961, p. 89.

l'éducation.⁵³ L'hésitation du jésuite se traduit parfois par des oppositions, ce qui témoigne de son incapacité à trouver une solution à cette question. Ainsi, à propos de l'insensibilité, il déclare à la fois que les autochtones, de manière générale, sont «...naturellement tranquilles, et de bonne heure maître d'eux-mêmes»⁵⁴ et qu'ils «... s'y exercent toute leur vie, et y accoutument leurs Enfans dès l'âge le plus tendre.»⁵⁵ De la même manière, il affirme que «... le bon sens, l'éloquence naturelle, et la Noblesse des sentimens se trouvent par tout, où il y a des Hommes, et ne dépendent pas toujours de l'éducation...»⁵⁶ pour ensuite affirmer que ces qualités proviennent de l'éducation que les parents donnent à leurs enfants.⁵⁷ Nature ou culture? Charlevoix ne choisit pas et cela se traduit par des contradictions dans son œuvre.

Par ailleurs, il importe de préciser que, dans toutes ces citations, Charlevoix ne dit pas précisément de qui il parle. À chaque fois, il cherche à décrire la manière d'agir des «Sauvages» du Canada dans leur ensemble, sans préciser à quelle tribu ils appartiennent. Cette généralisation nourrit le portrait que Charlevoix dresse des Amérindiens, portrait qui demeure assez stéréotypé. L'historien se base amplement sur ce qu'ont raconté ses prédécesseurs, en particulier les rédacteurs des *Relations* jésuites de la Nouvelle-France et Lafitau. Ses descriptions physiques et psychologiques des autochtones tentent de tracer un portrait général des peuples amérindiens. Il n'est évidemment pas question ici de «race» (le concept n'apparaîtra qu'au XIX^e siècle), mais Charlevoix semble conscient d'une unité culturelle partagée par tous les «Américains»: «... il y a bien de la ressemblance dans le caractere d'esprit, les moeurs, et les coûtumes de tous les Sauvages du Canada; mais c'est une suite du commerce, qu'ils ont continuellement ensemble depuis bien des siècles.»⁵⁸ On remarquera que même si Charlevoix tente d'expliquer les ressemblances culturelles entre les tribus amérindiennes, il ne précise pas si c'est par la nature (par l'entremise de

⁵³ Charlevoix utilise le mot «éducation» pour désigner la manière dont se transmet la culture entre les membres d'un même groupe.

⁵⁴ Charlevoix, *Journal...*, p. 656.

⁵⁵ Charlevoix, *Journal...*, p. 625.

⁵⁶ Charlevoix, *HDGNF...*, t. I, p. 232.

⁵⁷ Charlevoix, *Journal...*, pp. 654-655.

⁵⁸ Charlevoix, *Journal...*, p. 452.

mariages intertribaux, par exemple) ou par l'éducation (transmission des connaissances) que s'est effectué le brassage culturel.

Même quand Charlevoix qualifie les différents peuples amérindiens, c'est en fonction de généralisations et de stéréotypes : les Abénaquis sont doux et facilement traitables⁵⁹, les Iroquois sont fiers et insolents⁶⁰ alors que les Natchez sont avides, indolents et libertins.⁶¹ De la même manière, on a vu que ses préjugés religieux et politiques influençaient ses descriptions. Charlevoix ne peut s'empêcher de porter un jugement moral sur les peuples qu'il décrit. Mais ce que nous présentons ici, ce sont les propos du jésuite relatifs à l'ensemble des Amérindiens, ce qu'il considère comme leur «caractère de base».

a) Les caractéristiques physiques

Pour décrire le physique des autochtones, Charlevoix utilise abondamment les récits de ses prédécesseurs. Son appréciation de la stature des «Sauvages» est très semblable à celle de Paul Lejeune dans la *Relation de 1634*⁶², alors que son interprétation de la couleur de leur peau et de leur faible pilosité se retrouve déjà chez Lafitau.⁶³ Charlevoix ne profère donc rien de nouveau. Une toute petite phrase permet tout d'abord de résumer son appréciation du corps des Amérindiens : «... ils sont grands, robustes, agiles, endurcis au froid et à toutes sortes de fatigues...»⁶⁴ Charlevoix admire leur force, leur souplesse et considère qu'au niveau physique, «... ils ont sur nous [les Européens] de grands avantages...»⁶⁵ Cette supériorité, nous explique-t-il, est principalement due à un entraînement graduel dès la petite enfance et à des efforts soutenus par la suite. La vie des «Sauvages» n'est certes pas facile, mais elle leur permet

⁵⁹ Charlevoix, *HDGNF...*, t. I, pp. 279-280, 325, 541 et 559; t. II, p. 177 et Charlevoix, *Journal...*, p. 306.

⁶⁰ Charlevoix, *HDGNF...*, t. I, pp. 300, 330, 334, 345, 489, 490, 493 et 566; t. II, pp. 43 et 151-152.

⁶¹ Charlevoix, *HDGNF...*, t. II, pp. 470, 478-479, 480, 483 et 497 et Charlevoix, *Journal...*, pp. 803-804, 808 et 824.

⁶² Paul Lejeune, *Relation de 1634*, dans Lucien Campeau, éd., *Monumenta Novae Franciae. Tome I: Établissement à Québec (1616-1634)*, Rome/Québec, Monumenta Historica Societatis Iesu/Presses de l'Université Laval, 1979, pp. 595-596.

⁶³ Joseph-François Lafitau, *Moeurs des sauvages américains comparées aux mœurs des premiers temps*, 2 tomes, Paris, François-Maspero, 1983 [1724], t. I, pp. 66-67.

⁶⁴ Charlevoix, *Journal...*, p. 422.

de développer leur corps d'une manière tout-à-fait étonnante.⁶⁶ Paradoxalement, c'est aussi cette vie difficile, conjuguée à de nombreux excès (jeûnes abusifs, consommation exagérée de nourriture ou de boissons alcoolisées, marches forcées excessives, etc.) qui ruine parfois leur santé alors qu'ils sont encore tout jeunes. Charlevoix est convaincu qu'ils atteindraient bien souvent un âge vénérable s'ils se modéraient : «Ils vivoient très-lontems s'ils se ménageoient un peu plus...»⁶⁷

Si c'est l'exercice qui leur donne un corps aux aussi grandes capacités, l'acuité de leurs sens, quant à elle, leur serait tout-à-fait naturelle. Selon Charlevoix, «Malgré la neige, qui les éblouit, et la fumée, qui les accable pendant six mois de l'année, leur vûë ne s'affoiblit point : ils ont l'ouïe extrêmement subtil, et l'odorat si fin, qu'ils sentent le feu lontems avant que de l'avoir pû découvrir.»⁶⁸ Leur mémoire est excellente, ainsi que leur sens de l'orientation, que Charlevoix souligne leur être naturel : «Ils naissent avec ce talent, ce n'est point le fruit de leurs Observations, ni d'un grand usage; les Enfans, qui ne sont point encore sortis de leur Village, marchent aussi sûrement que ceux, qui ont le plus parcouru de Pays.»⁶⁹

Pour ce qui est des caractères extérieurs qui tendraient à faire des Amérindiens une race particulière, comme la couleur de la peau et le système pileux peu développé, Charlevoix considère qu'il s'agit là de traits qui ne sont pas naturels.⁷⁰ C'est à la fois l'huile dont ils s'enduisent constamment et les longues expositions au soleil en été, à la fumée en hiver, qui donne aux «Américains» ce teint rougeâtre ou basané et non quelque caractéristique congénitale.⁷¹ Quant à l'absence de poils autres que les cheveux, les cils et les sourcils, l'explication est moins claire. Mais qu'il s'agisse d'une conséquence du tabagisme impénitent des Amérindiens ou de leur alimentation moins salée que celle des Européens, là encore, on se retrouve devant un caractère qui n'a rien

⁶⁵ Charlevoix, *Journal...*, p. 621.

⁶⁶ Charlevoix, *Journal...*, p. 619.

⁶⁷ Charlevoix, *Journal...*, pp. 618-619.

⁶⁸ Charlevoix, *Journal...*, p. 621.

⁶⁹ Charlevoix, *Journal...*, p. 622.

⁷⁰ Charlevoix, *Journal...*, pp. 631-632.

⁷¹ Charlevoix, *Journal...*, p. 631.

à voir avec l'hérédité.⁷² Outre l'acuité des sens (vue, ouïe, odorat, mémoire et sens de l'orientation), que le jésuite considère comme un trait instinctif chez les autochtones, toutes les autres caractéristiques physiques semblent plutôt découler du mode de vie des Amérindiens et de leur environnement, favorisant alors l'hypothèse de l'influence des climats sur la constitution du caractère des peuples, comme nous l'avons vu plus haut.

b) Les caractéristiques psychologiques

La principale caractéristique psychologique que Charlevoix attribue aux Amérindiens est sans nul doute leur esprit de liberté et d'indépendance. Lorsqu'un homme de M. de Bienville, gouverneur de Louisiane, annonça aux autochtones de la baie Saint-Bernard, dans l'actuel Texas, qu'il venait faire alliance avec eux et rendre leurs conditions de vie meilleures, ils lui répliquèrent «... qu'ils étoient contents de leur état, et qu'ils préféroient leur liberté à tous les avantages qu'on leur offroit.»⁷³ Ce sont ces «Américains» que Charlevoix nous décrit, eux qui «... sont parfaitement convaincus que l'Homme est né libre, qu'aucune Puissance sur la Terre n'a le droit d'attenter à sa liberté, et que rien ne pourroit le dédommager de sa perte.»⁷⁴ Paul Lejeune soulignait déjà cette particularité des Amérindiens en 1634.⁷⁵ Charlevoix a aussi pu s'inspirer de Lafitau.⁷⁶

Le deuxième trait psychologique le plus relevé par Charlevoix chez les Amérindiens, c'est celui d'un flegme, d'une résignation profonde. Par un effet de rhétorique, mais aussi de logique, le jésuite attribue à ce comportement une signification parfois positive, parfois négative. Considéré négativement, ce flegme se transforme en indolence et en paresse, permettant à Charlevoix d'expliquer la complaisance des autochtones : «... par indolence et par paresse, ils donnent toutes les marques d'une entière conviction sur des choses, auxquelles ils n'ont pas fait la moindre attention, ou

⁷² Charlevoix, *Journal...*, pp. 631-632.

⁷³ Charlevoix, *HDGNF...*, t. II, p. 455.

⁷⁴ Charlevoix, *Journal...*, p. 563.

⁷⁵ Lejeune, *Relation de 1634*, dans Campeau, *Monumenta Novae Franciae...*, t. I, p. 601.

⁷⁶ Lafitau, *Moeurs des sauvages américains...*, t. I, p. 67.

qu'ils n'ont pas comprises.»⁷⁷ Le même trait est considéré positivement lorsqu'il apparaît sous la forme de résignation, de sang-froid ou de maîtrise de soi. Le flegme des «Sauvages» les empêche non seulement de précipiter imprudemment les affaires dont ils s'occupent, mais ils savent aussi en tirer une maîtrise d'eux-mêmes extraordinaire : «Dans les disgrâces les plus subites, on n'aperçoit pas même sur leur visage la moindre altération.»⁷⁸ Lorsqu'ils se retrouvent dans des situations périlleuses, comme à la guerre, ils savent faire preuve d'un grand sang-froid.⁷⁹ Quant à «... leur constance dans les douleurs...», elle est «... au-dessus de toutes expressions...», qu'il s'agisse du difficile travail d'une femme enceinte ou d'un prisonnier inlassablement torturé.⁸⁰ Une fois de plus, Charlevoix utilise un stéréotype ancien : Lejeune, Brébeuf et Lafitau l'avaient tous déjà mentionné dans leurs oeuvres respectives.⁸¹

Ce sang-froid dont font preuve les «Sauvages» leur permet d'être intrépides au combat : «...quand il faut se battre, ils le font en Lions, et la vue de leur sang, ne fait qu'augmenter leur force et leur courage.»⁸² Cet attribut dérive parfois vers la «férocité brutale»⁸³ mais de manière générale, Charlevoix admire leur courage et leur valeur physique. Il estime un peu moins la fierté dont font preuve les Amérindiens : «Ces Hommes qui nous paroissent si méprisables au premier abord, sont les plus méprisants de tous les Mortels, et qui s'estiment davantage.»⁸⁴ Son sens européen de la hiérarchie lui fait voir dans cette vanité la pire des insolences : «Tout Sauvage est né présomptueux, et incapable de se gêner le moins du monde».⁸⁵

⁷⁷ Charlevoix, *HDGNF...*, t. I, p. 188.

⁷⁸ Charlevoix, *Journal...*, p. 624.

⁷⁹ Charlevoix, *Journal...*, p. 511.

⁸⁰ Charlevoix, *Journal...*, pp. 624-625.

⁸¹ Lejeune, *Relation de 1634*, dans Campeau, *Monumenta Novae Franciae...*, t. I, pp. 597-598; Brébeuf, *Relation de 1635*, dans Lucien Campeau, dir., *Monumenta Novae Franciae. Tome II: Fondation de la mission huronne (1635-1637)*, Rome/Québec, Monumenta Historica Societatis Iesu/Presses de l'Université Laval, 1987, pp. 106-107; Lafitau, *Moeurs des sauvages américains...*, t. I, p. 68.

⁸² Charlevoix, *Journal...*, p. 626.

⁸³ Charlevoix, *Journal...*, p. 511.

⁸⁴ Charlevoix, *Journal...*, p. 628. Lejeune parlait déjà de l'orgueil des Amérindiens en 1634 : *Relation de 1634*, dans Campeau, *Monumenta Novae Franciae...*, t. I, p. 601.

⁸⁵ Charlevoix, *Journal...*, p. 509.

Charlevoix souligne aussi la «... simplicité et droiture du Premier Age du Monde...»⁸⁶ qu'on retrouve chez les Amérindiens. Leur intelligence est peut-être «...extrêmement bornée sur tout ce qui n'est pas sensible, ou d'un usage commun...»⁸⁷ mais elle ne les empêche pas de développer une éloquence exceptionnelle : «Ils ont la répartie prompte, et leurs Harangues sont remplies de traits lumineux, qui auroient été applaudies dans les Assemblées Publiques de Rome et d'Athenes. Leur éloquence a cette force, ce naturel, ce pathétique, que l'art ne donne point, que les Grecs admiroient dans les Barbares...»⁸⁸

Cette «simplicité» et cette «droiture» accompagne une noblesse des sentiments qui «...feroi[...]t honneur aux Nations les plus policées...»⁸⁹ Même sans l'aide de la philosophie et de la religion chrétienne, la conduite des Amérindiens est avant tout dictée par des principes d'honneur⁹⁰, conjugués à un «... fond d'esprit et de bon sens...»⁹¹ Leur jugement est droit et solide, leurs affaires sont dirigées avec une gravité sans faste et la raison les guide dès leur plus jeune âge.⁹² Il n'est pas étonnant alors que «... la plupart des Principes, qui servent à régler leur conduite, les Maximes générales, sur lesquelles ils se gouvernent, et le fond de leur Caractere n'ont presque rien, qui sente le Barbare.»⁹³ Lafitau avait déjà la même opinion.⁹⁴ Charlevoix leur attribue tout de même quelques défauts de jugement, celui sur lequel il revient le plus souvent étant certainement le désir de vengeance : il y voit «... la passion dominant de ces Peuples...»⁹⁵ Il se désole que les parents le recommandent si fortement à leurs rejetons : «... c'est le plus cher héritage, qu'ils laissent à leurs Enfants, et il se transmet de génération en génération, jusqu'à ce qu'on ait trouvé l'occasion de l'exécuter.»⁹⁶

⁸⁶ Charlevoix, *Journal...*, p. 239.

⁸⁷ Charlevoix, *Journal...*, p. 683.

⁸⁸ Charlevoix, *Journal...*, pp. 622-623. Charlevoix s'inspire entre autres du père Bressani, dans la relation de 1653, *Journal...*, p. 623, n. 16.

⁸⁹ Charlevoix, *Journal...*, p. 528.

⁹⁰ Charlevoix, *Journal...*, pp. 569 et 624.

⁹¹ Charlevoix, *HDGNF...*, t. I, p. 594.

⁹² Charlevoix, *Journal...*, pp. 623, 627 et 656.

⁹³ Charlevoix, *Journal...*, p. 551.

⁹⁴ Lafitau, *Moeurs des sauvages américains...*, t. I, p. 68.

⁹⁵ Charlevoix, *Journal...*, p. 525.

⁹⁶ Charlevoix, *Journal...*, pp. 629 et 655.

Alors que pour la majorité des caractéristiques physiques des Amérindiens, Charlevoix tendait à éviter l'explication de l'hérédité, on perçoit une hésitation beaucoup plus grande pour ce qui touche le psychologique. Il décrit ainsi l'indépendance des Amérindiens comme leur étant naturelle : «Nés libres et indépendans, ils ont en horreur jusqu'à l'ombre du pouvoir despotique...»⁹⁷ Il en va de même pour la fierté : «... les Sauvages, naturellement fiers, sont devenus insolens, depuis qu'ils se voyent recherchés.»⁹⁸ Mais pour ce qui est des principes d'honneur des autochtones, Charlevoix semble partagé. D'un côté, il déclare qu'ils sont inculqués aux enfants de manière indirecte, en leur racontant et en leur donnant comme exemple à suivre les hauts faits de leurs ancêtres.⁹⁹ De l'autre, il affirme que «... le bon sens, l'éloquence naturelle, et la Noblesse des sentimens se trouvent pas tout, où il y a des Hommes, et ne dépendent pas toujours de l'éducation...»¹⁰⁰

Lorsqu'il propose une origine naturelle des caractéristiques typiques des Amérindiens, comme il le fait à propos de l'acuité de leurs sens, de leur sentiment de liberté et d'indépendance ou de leur fierté, Charlevoix pave le chemin à une explication raciale de la société amérindienne, qui apparaîtra au XIX^e siècle. De même, lorsqu'il parle de l'éducation des jeunes autochtones il annonce l'énonciation du concept anthropologique de culture. Le jésuite lui même ne réalise bien entendu pas l'enjeu de la réflexion qu'il va susciter, puisque les théories raciales et ethnologiques ne seront formulées que beaucoup plus tard, mais on peut croire qu'il en pressent vaguement l'importance, d'où son hésitation à choisir clairement entre les deux. On retrouve le même genre d'hésitation lorsqu'il évoque l'indolence des Amérindiens ou encore leurs principes d'honneur.¹⁰¹

C) La rencontre de la différence

⁹⁷ Charlevoix, *Journal...*, p. 677.

⁹⁸ Charlevoix, *Journal...*, p. 346.

⁹⁹ Charlevoix, *Journal...*, pp. 654-655.

¹⁰⁰ Charlevoix, *HDGNF...*, p. 232.

¹⁰¹ Charlevoix, *Journal...*, pp. 625, 654-656; Charlevoix, *HDGNF...*, p. 232.

Comme on l'a vu précédemment, la manière dont Charlevoix décrit les Amérindiens est souvent stéréotypée. Le jésuite suit des modèles qui lui ont été proposés par ses prédécesseurs et ce faisant, se révèle incapable de transcender son propre cadre idéologique, qu'il soit religieux ou politique. Il lui arrive pourtant de demeurer impartial et même de concevoir un certain relativisme culturel. L'œuvre «charlevoisienne», sous des apparences généralement très conventionnelles, témoigne parfois une certaine sensibilité à la culture amérindienne. Mais le moment où cette sensibilité pourra être formulée n'est pas encore arrivé. Le jésuite est plus proche des missionnaires du Grand Siècle que des libres-penseurs que seront Diderot ou Rousseau.

a) Religion, morale et «civilité» française : des obstacles à l'acceptation de la différence

S'il est bien un point sur lequel Charlevoix se révèle incapable d'accepter la différence, c'est celui de la religion. Sa propre idéologie l'empêche de percevoir dans la religion amérindienne une alternative spirituelle valable à la sienne. Il ne possède pour la qualifier d'aucun autre barème que ses propres schèmes de pensée, ses propres convictions religieuses. La spiritualité amérindienne ne pourra être évaluée qu'en prenant comme référence les rites chrétiens. Elle ne sera jamais jugée en fonction de son identité intrinsèque. Ainsi, Charlevoix n'hésite pas à qualifier les rites des autochtones de «superstition», d'«extravagance», de «bacchanales» et de «charlatanerie».¹⁰² Les jongleurs sont des «imposteurs», des «vieillards fainéants», des «charlatans», des «Suppôts [des démons]» ou des «Séducteurs».¹⁰³ Il se moque du mythe qui raconte comment le dieu Michabou inventa les filets de pêche en observant une araignée : «Ces peuples, comme vous voyez, Madame, ne font pas plus d'honneur à leur Dieu, qu'il n'en mérite, puisqu'ils ne craignent point de l'envoyer à l'Ecole d'un vil insecte.»¹⁰⁴ Le jésuite condamne la manière dont les Amérindiens vénèrent leurs dieux. Devant des convertis sacrifiant des chiens en l'honneur de leur nouveau dieu, Charlevoix rapporte

¹⁰² Voir par exemple dans Charlevoix, *Journal...*, pp. 696, 711 et 712.

¹⁰³ Voir entre autres dans Charlevoix, *Journal...*, pp. 708, 710, 712, 718 et 813.

¹⁰⁴ Charlevoix, *Journal...*, p. 581.

qu'«on eut bien de la peine à leur persuader qu'il ne vouloit pas être adoré de la sorte.»¹⁰⁵ Il s'agit une fois de plus d'un portrait stéréotypé. Pour décrire la religion amérindienne, Charlevoix puise ses références dans un large fond de récits missionnaires : on n'a qu'à voir ce que dit Lejeune de la religion des Montagnais dans la *Relation* de 1634 et des sorciers dans la relation de 1637.¹⁰⁶ Brébeuf parle de manière similaire de la religion des Hurons en 1635.¹⁰⁷

Le seul point positif que retient Charlevoix de tout le système de croyance des Amérindiens, c'est leur religiosité. Charlevoix est convaincu que les Amérindiens sont capables de religion : «Aussi Madame, parmi ces Peuples, qu'on a prétendu n'avoir aucune idée de Religion, ni de Divinité, presque tout paroît l'objet d'un Culte Religieux, ou du moins y avoir quelque rapport.»¹⁰⁸ S'il n'accepte généralement pas les formes par lesquelles il s'exprime, le sentiment lui-même lui paraît estimable : «... les idées, quoiqu'entièrement confuses, qui leur sont restées d'un Premier Etre, les vestiges presque effacés du Culte Religieux, qu'ils paroissent avoir autrefois rendu à cette Divinité suprême; et les foibles traces, qu'on remarque, jusques dans leurs actions les plus indifférentes, de l'ancienne Croyance, et de la Religion primitive, peuvent les remettre plus facilement qu'on ne croit, dans le chemin de la Verité...»¹⁰⁹ Pour le jésuite, le sentiment religieux est universel.¹¹⁰ Tous les païens sont susceptibles d'être influencés par le démon¹¹¹ mais, en contrepartie, ils conservent tous une petite part, bien que parfois tout à fait dénaturée, de la révélation originelle : «Rien n'est plus certain, mais rien n'est en même-tems plus obscur que l'idée, que les Sauvages de ce Continent ont d'un Premier Etre. Tous s'accordent en général à le regarder comme le premier

¹⁰⁵ Charlevoix, *HDGNF...*, t. I, p. 394.

¹⁰⁶ Lejeune, *Relation de 1634*, dans Campeau, *Monumenta Novae Franciae...*, t. I, pp. 564-595; Lejeune, *Relation de 1635*, dans Campeau, *Monumenta Novae Franciae...*, t. II, pp. 600-605.

¹⁰⁷ Brébeuf, *Relation de 1635 (Hurons)*, dans Campeau, *Monumenta Novae Franciae...*, t. II, pp. 103-105.

¹⁰⁸ Charlevoix, *Journal...*, p. 688.

¹⁰⁹ Charlevoix, *Journal...*, p. 551.

¹¹⁰ Jean Ehrard, *L'idée de nature en France dans la première moitié du XVIII^e siècle*, Paris, Albin Michel, 1994 [1963], p. 403. Si l'ampleur de l'idée est nouvelle, il faut se rappeler qu'au XVII^e siècle déjà, les missionnaires de Nouvelle-France avaient estimé nécessaire de parler de la religion amérindienne afin de convaincre les autorités françaises de la réelle possibilité de leur conversion. (William H, Clements, «The Jesuit Foundations of Native North American Literary Studies», *American Indian Quarterly*, 18, 1 (hiver 1994), p. 49).

¹¹¹ Charlevoix, *Journal...*, p. 707.

Esprit, le Maître et le Créateur du Monde, mais quand on les presse un peu sur cet article, pour sçavoir ce qu'ils entendent par le Premier Esprit, on ne trouve plus que des imaginations bizarres, des fables si mal conçues, des systèmes si peu digérés, et si peu d'uniformité, qu'on n'en peut rien dire de suivi.»¹¹²

Si le jésuite attaque durement toutes les pratiques religieuses des Amérindiens, il s'en prend aussi à des comportements sociaux qui ne relèvent pas directement de la religion mais qui sont régis par une morale qui, en Europe, découle directement de l'application de préceptes religieux. Ainsi la polygamie, l'infidélité et les unions libres sont-elles des conduites que Charlevoix, comme ses prédécesseurs¹¹³, ne peut cautionner, puisqu'elles s'opposent à l'idéologie chrétienne. De même, l'historien s'élève contre l'anthropophagie et la torture et s'étonne de l'indignation ressentie par certains «Sauvages» devant les Français qui détroussent les cadavres des Iroquois qu'ils venaient de tuer : «... [les Amérindiens] ne comprenoient pas qu'il y a bien moins de mal à dépouïller les Morts, qu'à se repaître de leur chair comme des bêtes ferores, et à violer toutes les Loix de l'humanité, en prenant plaisir à tourmenter de la maniere la plus indigne des Ennemis, qui ne peuvent plus se défendre.»¹¹⁴

Il arrive aussi que les comportements amérindiens correspondent exactement à l'idéal moral de Charlevoix. Ses louanges sont alors aussi partiales que ses détractations précédentes. Il ne peut que s'enthousiasmer devant la stabilité des mariages de certaines tribus, tout comme devant la chasteté de certains couples : «Mais ce qui est presque incroyable, et qui est néanmoins attesté par de bons Auteurs, c'est qu'en plusieurs endroits les nouveaux Epoux sont ensemble une année entiere, vivant dans une parfaite

¹¹² Charlevoix, *Journal...*, p. 681.

¹¹³ Lejeune, *Relation de 1634*, dans Campeau, *Monumenta Novae Franciae...*, t. I, pp. 606-607; Brébeuf, *Relation de 1635 (Hurons)*, dans Campeau, *Monumenta Novae Franciae...*, t. II, p. 103; Lafitau, *Moeurs des sauvages américains...*, t. I, pp. 161-168.

¹¹⁴ Charlevoix, *HDGNF...*, t. I, p. 151. Charlevoix reprend une fois de plus un portrait stéréotypé, qu'on peut retrouver chez Lejeune, *Relation de 1632*, dans Campeau, *Monumenta Novae Franciae...*, t. I, pp. 287-288; Le Mercier, *Relation de 1637 (Hurons)*, dans Campeau, *Monumenta Novae Franciae...*, t. II, pp. 694-708; Lalemant, *Relation de 1639 (Hurons)*, dans Lucien Campeau, éd., *Monumenta Novae Franciae*, Rome/Montréal, Institutum Historium Societatis Iesu/Bellarmin, 1989, t. III, pp. 391-393 ou Lafitau, *Moeurs des sauvages américains...*, t. II, pp. 87-94.

continence...»¹¹⁵ La religion n'est pas le seul guide moral de Charlevoix. Son éducation classique le porte également à admirer certaines coutumes amérindiennes rappelant les bons usages des peuples de l'Antiquité. Lorsque comparée à celle des Romains, il favorise même la coutume d'adoption des Iroquois : «... ces sortes d'adoption, [...] ont tous les avantages de celles, qui se pratiquoient parmi les Romains, à l'héritage près, qui n'est rien chez les Sauvages : d'ailleurs elles n'en ont pas les charges, et elles ne reçoivent même aucune atteinte des guerres, qui peuvent survenir.»¹¹⁶

Pour porter des jugements sur les Amérindiens et leurs coutumes, Charlevoix utilise aussi comme référence ses propres habitudes de vie qui relèvent de la «civilité» française. Cela lui permet de critiquer les habitations des Amérindiens, «... construites avec moins d'art, de propreté, de solidité, que celles des Castors»¹¹⁷, de trouver que «...les Sauvages ne sont point délicats dans leur manger...»¹¹⁸ ou de dénigrer la musique des autochtones : «... je vous avoue, Madame, que je n'y pris pas grand plaisir [à une cérémonie amérindienne], à cause de la Monotonie, et du peu d'agrément de la Musique...»¹¹⁹ On retrouve surtout ces critiques du mode de vie amérindien dans le *Journal*, où Charlevoix se permet parfois de sortir de l'objectivité qu'exige son rôle d'historien pour faire des jugements de valeur.

De tels jugements ne sont pas toujours négatifs cependant. Charlevoix se permet également, bien que moins souvent, de laisser transparaître son appréciation de certains spectacles qui lui sont offerts : «... l'Orchestre et les Danseurs étoient tout-au-tour, les Spectateurs répandus ça et là par petites troupes, les Femmes séparées des Hommes, tous assis à terre, et parées de leurs plus belles Robes, ce qui faisoit d'un peu loin un assez beau coup d'œil.»¹²⁰ Par ailleurs, si le jésuite n'apprécie pas les danses et les chants non-chrétiens des autochtones, il en va autrement lorsqu'ils se déroulent dans un cadre

¹¹⁵ Charlevoix, *Journal...*, p. 586.

¹¹⁶ Charlevoix, *HDGNF...*, t. I, p. 337. Dans sa comparaison avec l'Antiquité, Charlevoix subit certainement l'influence de Lafitau. Ce dernier systématisa en effet les rapprochements entre les Amérindiens et les peuples antiques dans les *Moeurs des sauvages américains comparées aux moeurs des premiers temps*.

¹¹⁷ Charlevoix, *Journal...*, p. 669.

¹¹⁸ Charlevoix, *Journal...*, p. 664.

¹¹⁹ Charlevoix, *Journal...*, p. 603.

chrétien : «... leur voix est toute autre, quand ils chantent à l'Eglise. Pour ce qui est des Femmes, elles l'ont d'une douceur, qui surprend; elles ont même beaucoup de goût et de disposition pour la Musique.»¹²¹ Ici encore, la religiosité et les qualités potentiellement chrétiennes d'une part et les croyances et comportements «païens» d'autre part sont jugés à l'aune du cadre moral et religieux du jésuite, qui ne sort pas des stéréotypes hérités de ses lectures et de ses enquêtes.

b) Quelques pas vers le relativisme culturel

Toutes ces considérations ne se révèlent pas très appropriées pour quelqu'un qui prétend étudier objectivement l'histoire et les sciences naturelles de la Nouvelle-France. Il ne faut pourtant pas croire que Charlevoix s'est contenté de décrire les Amérindiens à partir de jugements plus ou moins catégoriques. On retrouve dans l'*Histoire et description générale de la Nouvelle France* et dans le *Journal* un véritable désir d'émettre des opinions neutres, qui ne sont pas influencées par d'autres préconceptions : «... mon dessein est de rapporter sur chaque partie du nouveau Monde, tout ce que je pourrai découvrir de curieux, d'utile et d'intéressant [...] après en avoir démêlé le vrai d'avec le faux.»¹²²

Lorsqu'il s'agit de décrire les diverses techniques développées et utilisées par les Amérindiens, Charlevoix tend à retrouver son impartialité. Il se contente d'exposer toutes les connaissances qu'il lui a été possible d'emmagasiner, pour ensuite les restituer sans se soucier de les commenter, positivement ou négativement. Racontant la manière dont les Amérindiens se fabriquaient des haches avant l'arrivée des Européens, il évite de porter tout jugement de valeur : il s'en tient aux simples faits.¹²³ Il en va de même lorsqu'il parle des techniques agricoles des autochtones ou de leurs méthodes de cuisine. On retrouve dans le *Journal* des commentaires qualificatifs sur ces sujets, mais ils n'accompagnent généralement pas le corps de la description, comme si Charlevoix avait

¹²⁰ Charlevoix, *Journal...*, p. 603.

¹²¹ Charlevoix, *Journal...*, p. 241.

¹²² Charlevoix, *HDGNF*, t. I, p. i.

¹²³ Charlevoix, *Journal...*, p. 668.

bien voulu distinguer dans son œuvre la partie objective de la partie subjective.¹²⁴ L'historien sait particulièrement faire preuve d'impartialité dans les descriptions d'objets typiquement amérindiens, comme le calumet, les colliers de procelaine, les raquettes, les traînes ou les canots. De même, sa description des vêtements et des ornements amérindiens, comme les tatouages ou les peintures, est remarquablement dépourvue de toute trace de partialité. Charlevoix se contente d'exprimer ses connaissances, qu'il tire généralement des *Moeurs des sauvages américains* de Lafitau.¹²⁵ S'il en copie souvent presque mot à mot certains passages, il prend le soin d'en retirer les commentaires qui expriment des opinions personnelles.

Il arrive au jésuite de mentionner la relativité des goûts en ajoutant à son jugement personnel de certains comportements un commentaire indiquant les appréciations différentes des Européens et des Amérindiens. Parlant de la cuisine amérindienne, il dit qu'il considérerait que les «Sauvages» ont le goût «fort dépravé», «... s'il étoit possible de fixer le goût.»¹²⁶ Et devant un mets qui ne lui semble pas particulièrement appétissant, il déclare que «... rien ne prouve mieux qu'on ne doit point discuter des goûts.»¹²⁷ Ici, Charlevoix ne se contente pas d'affirmer la possibilité d'opinions différentes à propos d'un sujet donné : il renchérit en affirmant la validité de l'option qui lui paraît la moins susceptible de sympathie auprès de ses lecteurs. La nourriture des autochtones paraît-elle peu appétissante? Un Européen ne doit pourtant pas la juger selon ses propres critères. Il est possible qu'une des sources qui aient pu influencer Charlevoix dans ce relativisme culturel soit les *Réflexions critiques sur la poésie et sur la peinture* de l'abbé Jean-Baptiste Dubos.¹²⁸ Celui-ci fut l'un des premiers à affirmer la variabilité du goût en art.¹²⁹ Charlevoix le cite à deux reprises dans le

¹²⁴ Michel Bideaux, «Charlevoix et l'historiographie littéraire de la Nouvelle-France» dans Giovanni Dotolo et Sergio Zoppi, *Canada ieri e oggi atti del 16e convegno internazionale di studi canadesi*, Fasano, Schena editore, 1986, pp. 92-93; Jean-Marcel Paquette dans «François-Xavier de Charlevoix ou la métaphore historique. Contribution à une systématique du récit historiographique», *Recherches sociographiques*, 15 (1974), p. 12.

¹²⁵ Joseph-François Lafitau, *Moeurs des sauvages américains comparées aux moeurs des premiers temps*, Paris, François-Maspero, 1983 [1724].

¹²⁶ Charlevoix, *Journal...*, p. 664.

¹²⁷ Charlevoix, *Journal...*, p. 666.

¹²⁸ Jean-Baptiste Dubos, *Réflexions critiques sur la poésie et sur la peinture*, Paris, Jean Mariette, 1719. 2 tomes.

¹²⁹ Ehrard, *L'idée de nature en France...*, p. 280.

Journal, bien que dans un autre contexte.¹³⁰ Dubos affirmait la possibilité pour chacun d'user de ses capacités d'appréciation esthétique, ce qui donnait à l'opinion des «Sauvages» une certaine valeur : «Tous les hommes peuvent juger des vers et des tableaux parce que tous les hommes sont sensibles, et que l'effet des vers et des tableaux tombe sous le sentiment.»¹³¹

Charlevoix adopte parfois si bien cette théorie de la relativité des opinions qu'il va jusqu'à émettre l'idée que l'opinion européenne est peut-être parfois faussée par ses propres préjugés. Toujours parlant de la nourriture des Amérindiens, qu'il décrit comme «fort insipide» et d'une «...malpropreté, qui passe tout ce qu'on peut en dire...», il déclare que «... quand on a vû ce qui se passe en cela parmi ces Peuples, on ne sçauroit plus douter, que l'imagination n'ait beaucoup de part à nos répugnances, que bien des Mêts qui nuisent réellement à notre santé, ne produisent cet effet par la force même de ces répugnances, et par le peu de courage, que nous avons à les surmonter.»¹³² Il affirme donc que des sentiments, comme le dégoût, qu'on peut exprimer relativement aux plats amérindiens n'ont rien à voir avec des faits réels, mais dérivent essentiellement de préjugés, qui ne sont pas fondés en réalité. Charlevoix considère comme très grande la puissance de ces partis pris, pour lesquels il utilise le terme plus neutre d'«imagination». Ils peuvent rendre quelqu'un malade ou, inversement, contribuer à sa guérison, ce qu'il nous démontre en parlant des techniques médicinales utilisées par les jongleurs : «...mais ce qui fait voir la force de l'imagination sur les Hommes, ces Médecins avec toutes leurs folies, guérissent aussi souvent que les nôtres.»¹³³ Une telle déclaration est surprenante par son ambiguïté. On peut considérer qu'elle rabaisse les pouvoirs des sorciers en démontrant que ce sont leurs propres patients qui se guérissent eux-mêmes, par suggestion, mais elle peut également être défavorable envers les médecins européens, qui sont montrés comme n'étant pas meilleurs que les jongleurs amérindiens!

¹³⁰ Charlevoix, *Journal...*, pp. 155 et 451.

¹³¹ Dubos, *Réflexions critiques...*, XXIV, p. 360, cité par Ehrard, *L'idée de nature en France...*, p. 281.

¹³² Charlevoix, *Journal...*, p. 675.

¹³³ Charlevoix, *Journal...*, p. 718.

Ces quelques pas vers une reconnaissance du relativisme culturel, aussi intéressants soient-ils, ne doivent pas cacher le fait que Charlevoix ne sort généralement que très peu des stéréotypes imposés par ses prédécesseurs. Il se contente généralement de reprendre les informations fournies dans les relations des voyageurs, les lettres des missionnaires ou les mémoires des administrateurs de la colonie. Son originalité, rappelons-le, consiste surtout dans la compilation organisée qu'il fait de toutes ces sources. Il lui arrive de s'abstenir de poser un jugement, comme lorsqu'il est question de philosophie naturelle ou du monde matériel amérindien, mais il s'agit là de cas particuliers. En fait, il ne sort presque jamais de son cadre de référence européen, surtout pour ce qui concerne la politique ou la religion. L'œuvre du jésuite est encore très conservatrice, même si on y retrouve quelques éléments, telle la question de l'origine naturelle ou non des caractéristiques des Amérindiens. Ce faisant, Charlevoix ouvre la voie à une réflexion qu'on qualifiera plus tard d'ethnologique.

Conclusion

Par l'étude des trois axes principaux de la pensée de Charlevoix, soit la religion, la politique et la réflexion philosophique, nous avons pu dégager les grands traits de son identité ainsi que la manière dont ils ont influencé sa perception des Amérindiens. Charlevoix fut d'abord un homme sincèrement religieux, fidèle à l'orthodoxie catholique tridentine. On doit également le considérer comme un sujet dévoué envers sa couronne et son pays, au point d'accepter de risquer sa vie dans les contrées éloignées pour la gloire de la France. Il a aussi été un penseur au courant des derniers développements philosophiques, sans pour autant renoncer à ses croyances religieuses.

Sa condition de jésuite et la sincérité de sa foi ont amené Charlevoix à considérer hautement l'oeuvre d'évangélisation en Amérique. Convaincu de la grande valeur du travail religieux qui était fait en ce continent, il a voulu le faire connaître et apprécier de ses contemporains. Il s'est donc servi de *l'Histoire et description générale de la Nouvelle France* pour appuyer les missions de son ordre, en démontrant qu'il était non seulement possible de convertir les Amérindiens, mais qu'il était aussi utile de le faire. Il poursuivit cette défense de l'évangélisation en expliquant les raisons de l'insuccès des missions, proposant par la même occasion des solutions au problème. Il s'opposa à la «francisation» immédiate des autochtones, soutenant ainsi l'approche jésuite, basée sur la formation de «réductions» sur le modèle paraguayen.

Ce secours apporté à la cause religieuse, aussi bien intentionné soit-il, se révèle un obstacle important lorsqu'il s'agit de comprendre l'«Autre», ici l'Amérindien. Charlevoix ne réussit à la ramener vers lui qu'au travers de ses propres conceptions, en l'interprétant à l'aide de ses propres référents culturels, généralement religieux. Son écriture s'en ressent : les autochtones convertis bénéficient systématiquement d'un traitement descriptif beaucoup plus favorable que les païens.

La vision politique de Charlevoix, de prime abord, ne semble pas lui permettre d'aller bien plus loin dans ce sens. Il n'envisage la territorialité en Amérique qu'en

fonction des colonies européennes : les Amérindiens semblent ne posséder aucun droit sur les terres qu'ils habitent. Seuls deux cas particuliers, l'Acadie et l'Iroquoisie, se distinguent, de par leur position géo-politique stratégique entre la Nouvelle-France et la Nouvelle-Angleterre. Aucun des deux concurrents européens n'ayant réussi à imposer sa domination sur ces territoires, Charlevoix semble prêt à concéder aux peuples autochtones y habitant un statut particulier. En ce qui concerne les autres peuples, ils sont décrits et qualifiés en fonction de leur position géographique en rapport avec la Nouvelle-France et des liens qu'ils entretiennent avec les colonies européennes. Charlevoix les jugera donc plus ou moins positivement selon leur proximité et leur potentiel d'alliance.

Malgré l'influence de sa vision religieuse et de sa vision politique, Charlevoix tente tout de même de demeurer impartial pour décrire la société amérindienne. Par l'accumulation des témoignages de ses prédécesseurs, sans oublier le sien, il espère composer un ensemble de toutes les connaissances sur le Nouveau Monde. Si son jugement continue de jouer lorsqu'il est question de spiritualité ou de morale, il fait des efforts importants pour observer les habitudes de vie des autochtones selon un certain relativisme culturel.

Le temps de la science ethnographique n'est pourtant pas encore arrivé, comme en témoignent les tentatives de Charlevoix pour expliquer la culture amérindienne à partir de l'influence des climats ou de la supposée dégénérescence de la révélation chrétienne originelle. Certaines problématiques permettent tout de même au jésuite de dépasser les stéréotypes formés à partir de ses nombreuses lectures. Ainsi, lorsqu'il hésite entre l'attribution des comportements amérindiens à la nature ou à un usage développé de la raison par l'éducation, il provoque chez ses lecteurs une réflexion dont l'ultime aboutissement sera la reconnaissance d'une culture distincte et valide hors des normes européennes. Charlevoix perçoit l'insuffisance de ses cadres conceptuels, sans pour autant réussir à s'en débarrasser.

Ainsi le jésuite étudie-t-il les Amérindiens sans jamais sortir des ornières d'une vision traditionnelle et européocentriste du monde; voire même, il découvre chez eux un idéal d'humanité que les philosophes qui le suivront ne renieront pas :

Dans ce Pays, tous les Hommes se croient également Hommes, et dans l'Homme ce qu'ils estiment le plus, c'est l'Homme. Nulle distinction de naissance; nulle prérogative attribuée au rang, qui préjudicie au droit des Particuliers; point de prééminence attachée au mérite, qui inspire l'orgueil, et qui fasse trop sentir aux autres leur infériorité. Il y a peut-être moins de délicatesse dans les sentimens, que parmi nous, mais plus de droiture, moins de façons, et de ce qui peut les rendre équivoques; moins de ces retours sur soi-même.¹

¹ Pierre-François-Xavier de Charlevoix, *Journal d'un voyage fait par ordre du roi dans l'Amérique septentrionale*. Édition critique par Pierre Berthiaume, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1997, p. 678.

Bibliographie

A) Sources

1) Ouvrages de Charlevoix

Charlevoix, Pierre-François-Xavier de. *Histoire du christianisme au Japon*. Où l'on voit les différentes révolutions qui ont agité cette monarchie pendant plus d'un siècle. Nouvelle édition. 2 vol. Paris, Librairie ecclésiastique de Rusand, 1828 [1715].

La Vie de la mère Marie de l'Incarnation, Institutrice et première Supérieure des Ursulines de la Nouvelle France. Paris, Antoine Claude Briasson, 1724.

Histoire de l'Isle espagnole ou de S. Domingue. Écrite particulièrement sur des Mémoires Manuscrits du P. Jean-Baptiste Le Pers, Jésuite, Missionnaire à Saint Domingue, et sur les Pièces Originales, qui se conservent au Dépôt de la Marine. 2 vol. Paris, François Didot, 1730.

«Projet d'un Corps d'Histoires du nouveau Monde». *Mémoires de Trévoux*, 35 (1735). pp. 161-172.

Histoire et description générale du Japon; où l'on trouvera tout ce qu'on a pu apprendre de la nature et des Productions du Pays, du Caractere et des Coûtumes des Habitans, du Gouvernement et du Commerce, des Révolutions arrivées dans l'Empire et dans la Religion; et l'examen de tous les auteurs, qui ont écrit sur le même sujet, avec les fastes chronologiques de la découverte du nouveau monde. 2 vol. Paris, Gandouin, Lamesle, Giffart, Rollin Fils et Nyon Fils, 1736.

«Eloge historique de Monsieur le Cardinal de Polignac». *Mémoires de Trévoux*, 42 (juin 1742). pp. 1053-1091.

Histoire et description générale de la Nouvelle France, avec le Journal historique d'un voyage fait par ordre du Roi dans l'Amérique septentrionale. 3 vol. Paris, Didot, Giffard, Nyon Fils, Rolin Fils, Veuve Ganeau, 1744. Reprint : Montréal, Éditions Élysée, 1976.

Histoire du Paraguay. 6 vol. Paris, Didot, Giffart, Nyon, 1756.

Journal d'un voyage fait par ordre du roi dans l'Amérique septentrionale. Édition critique par Pierre Berthiaume. 2 vol. Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1994 [1744].

2) Ouvrages du XVII^e et XVIII^e siècles et collections de sources

***- *Dictionnaire universel françois et latin (Dictionnaire de Trévoux)*. Paris, Chez Delaulne, Foucault, Clousier, Nyon, Ganeau et Gosselin, 1721. 5 volumes.

Bartoli, D. *Dell' historia della Compagnia di Giesu. L'Asia*. Rome, nella Stamperia del Varese, 1667.

Campeau, Lucien. éd., *Monumenta Novae Franciae. Tome I: Établissement à Québec (1616-1634)*. Rome/Québec, Monumenta Historica Societatis Iesu/Presses de l'Université Laval, 1979

Monumenta Novae Franciae. Tome II: Fondation de la mission huronne (1635-1637). Rome/Québec, Monumenta Historica Societatis Iesu/Presses de l'Université Laval, 1987.

Monumenta Novae Franciae. Tome III: Les grandes épreuves (1638-1640). Rome/Montréal, Institutum Historium Societatis Iesu/Bellarmin, 1989.

Crasset, J. *Histoire de l'Eglise du Japon*. 2 vol. Paris, Michalet, 1689.

Dubos, Jean-Baptiste. *Réflexions critiques sur la poesie et sur la peinture*. 2 vol. Paris, Jean Mariette, 1719.

Lafitau, Joseph-François. *Moeurs des sauvages américains comparées aux moeurs des premiers temps*. 2 vol. Paris, François-Maspero, 1983 [1724].

Lahontan. *Oeuvres complètes. Édition critique par Réal Ouellet avec la collaboration d'Alain Beaulieu*. Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1990.

Margry, Pierre. *Découvertes et établissements des Français dans l'ouest et dans le sud de l'Amérique Septentrionale, 1614-1698. Mémoires et documents inédits*. AMS Press, New York, 1974 [1879].

Marie de l'Incarnation. *Correspondance*. Nouvelle édition par dom Guy-Marie Oury. Abbaye Saint-Pierre, Solesmes, 1971.

Martin, dom Claude. *Vie de la vénérable Mere Marie de l'Incarnation, premiere Supérieure des Ursulines de la Nouvelle France, tirée de ses lettres et de ses écrits*. Paris, Louys Billaine, 1677.

Montesquieu. «Essai sur les causes qui peuvent affecter les esprits et les caractères» dans *Oeuvres complètes*, Paris, Seuil, 1964, pp. 485-496.

Voltaire. «Un Chrétien contre six juifs, ou refutation du livre intitulé : Lettres de quelques juifs portugais, allemands, et polonais» [1776]. Dans *Oeuvres complètes*. 70 vol. [s.l.], Société littéraire-typographique, 1785-9. vol. 27, pp. 283-458.

Essai sur les moeurs et l'esprit des nations sur les principaux faits de l'histoire depuis Charlemagne jusqu'à Louis XIII. 2 vol. Paris, Bordas, 1990 [1756].

Candide ou l'optimisme. Paris, Hachette, 1991 [1759].

B) Dictionnaires et encyclopédies

Allaire, J. B. A. *Dictionnaire biographique du clergé canadien-français*. vol. 1. Montréal, Imprimerie de l'École Catholique des Sourds-Muets, 1910.

Baudrillart, de Meyer et Van Cauwenbergh, dir. *Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques*. vol. 12. Paris, Letouzey et ané, 1953.

Beaumarchais, J.-P., Daniel Couty et Alain Rey. *Dictionnaire des littératures de langue française*. vol. 1. Paris, Bordas, 1987.

Dubois, Jean, René Lagane et Alain Lerond. *Dictionnaire du français classique. Le XVII^e siècle*. Paris, Larousse, 1992.

Grente, Georges, dir. *Dictionnaire des lettres françaises. Le Dix-huitième siècle*. Paris, Arthème Fayard, 1960.

Hayne, David M. «Charlevoix», dans *Dictionnaire biographique du Canada*. vol. 3. Québec, Presses de l'Université Laval, 1974.

Le Jeune, Louis. *Dictionnaire général du Canada*. vol. 1. Ottawa, Université d'Ottawa, 1931.

Michaud, Joseph-François, éd. *Biographie universelle, ancienne et moderne ou histoire, par ordre alphabétique, de la vie publique et privée de tous les hommes qui se sont fait remarquer par leurs écrits, leurs actions, leurs talents, leurs vertus ou leurs crimes*. vol. 7. Paris, A. Thoissnier Desplaces, 1844.

Sgard, Jean. *Dictionnaire des journalistes, 1600-1789*. Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 1976.

Sommervogel, Carlos. *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus*. 12 vol. Héverlé-Louvain, Éditions de la Bibliothèque S. J., 1960 [1890-1900].

Wallace et McKay. *Macmillan Dictionary of Canadian Biography. 4th Edition*. Toronto, Macmillan of Canada, 1978.

C) Ouvrages spécialisés (monographies, parties de livre et articles)

1) Ouvrages généraux

Delumeau, Jean. *La peur en Occident*. Paris, Fayard, 1978.

Goubert, Pierre et Daniel Roche. *Les Français et l'Ancien Régime. 1 : la société et l'État*. Paris, Armand Colin, 1991.

Muchembled, Robert et al. *Le XVIII^e siècle. 1715-1815, Histoire moderne*. Paris, Bréal, 1994.

2) Ouvrages traitant de Charlevoix

Amat, Christian. «Un missionnaire philosophe face à l'Amérique : le R.P. Charlevoix» dans Jean Balcou et al., *L'Amérique des Lumières. Partie littéraire du Colloque du bicentenaire de l'indépendance américaine (1776-1976)*, Genève, E. Droz, 1977. pp. 23-35.

Berthiaume, Pierre. «'Journal d'un voyage fait par ordre du Roi dans l'Amérique septentrionale' de F.-X. de Charlevoix». *Corpus*, 1 (printemps 1982). pp. 23-26.

«Charlevoix et Challe : regards sur les Anglais ou l'histoire au service d'idéologies antagonistes». *Voix et images*, 8, 1 (automne 1982). pp. 83-96.

«Le tremblement de terre de 1663 : les convulsions du Verbe ou la mystification du logos chez Charlevoix». *Revue d'Histoire de l'Amérique française*, 36, 3 (décembre 1982). pp. 375-387.

«L'Amérindien revu et corrigé ou le *bon sauvage*, version charlevoisienne» dans *Les Lumières en Hongrie, en Europe centrale et en Europe orientale. Actes du cinquième Colloque de Mátrafüred, 24-28 octobre 1981*. Budapest/Paris, Akadémiai Kiadó/CNRS, 1984. pp. 99-113.

«Petite rhétorique à l'usage des politicologues». *Corpus*, 3 (printemps 1985). pp. 25-32.

- Bideaux, Michel. «Charlevoix et l'historiographie littéraire de la Nouvelle-France» dans Giovanni Dotolo et Sergio Zoppi, *Canada ieri e oggi atti del 16e convegno internazionale di studi canadesi*, Fasano, Schena editore, 1986. pp. 83-101.
- Boudreau, Alban. *Le «Projet d'un Corps d'Histoires du nouveau Monde de P.-F.-X. de Charlevoix» : une étude historiographique*. Mémoire de M.A. (Histoire), Université de Montréal, 1988.
- Ferron, Thérèse. «Essai sur un vieil historien de la Nouvelle-France». *Revue trimestrielle canadienne*, 5, 20 (décembre 1919). pp. 418-437.
- Gagnon, Anne. *Charlevoix : un jésuite en quête de vérité. Étude historiographique d'«Histoire et description générale de la Nouvelle France»*, Mémoire de M.A. (Histoire), McGill University, 1997.
- Merchier, Albert. «Le Canada au siècle dernier d'après un Saint-Quentinois». *Union géographique du Nord de la France*, 8 (janvier-février 1887). pp. 36-57.
- Morley, William. «A bibliographical study of Charlevoix's 'Histoire et description générale de la Nouvelle-France'». *Cahiers de la Société Bibliographique du Canada*, 11 (1963). pp. 21-45.
- Ouellet, Réal. «La visée historiographique de Charlevoix d'après ses «Liste et examen des auteurs consultés» dans *L'homme et la nature. Actes de la Société canadienne d'études du dix-huitième siècle*. vol. 1. London, University of Western Ontario, 1982. pp. 153-163.
- Paillé, Michel. *Formation géo-économique de la Nouvelle-France selon l'historien Charlevoix. Étude critique*. Mémoire de M.A. (Histoire), Université de Montréal, 1973.
- Paquette, Jean-Marcel. «François-Xavier de Charlevoix ou la métaphore historique. Contribution à une systématique du récit historiographique». *Recherches sociographiques*, 15 (janvier-avril 1974). pp. 9-19.
- Pouliot, Léon. «François-Xavier de Charlevoix, s.j.». *Documents historiques/Société historique du Nouvel-Ontario*, 33 (1957). pp. 5-29.
- Charlevoix (1682-1761)*. Montréal, Fides, 1959. Coll. Classiques canadiens.
- Roy, Joseph-Edmond. «Essai sur Charlevoix (première partie)». *Mémoires de la Société Royale du Canada*, 111 (1907). pp. 3-95.
- Viatte, Auguste. «Chateaubriand et ses précurseurs français d'Amérique». *Études françaises*, 4, 3 (août 1968). pp. 253-261 et 305-315.

Weil, Françoise. «Raudot, Charlevoix et les Amérindiens». *Proceedings of the Annual Meeting of the French Colonial Historical Society*, 10 (1984). pp. 119-127.

3) Domaine de la littérature et de la philosophie

Atkinson, Geoffroy. *Les relations de voyage du XVII^e siècle et l'évolution des idées; contribution à l'étude de la formation de l'esprit au XVIII^e siècle*. New York, B. Franklin, 1971.

Bédier, Joseph. *Études critiques*. Paris, Armand Colin, 1903.

Brunet, Berthelot. *Histoire de la littérature canadienne-française*. Montréal, Beauchemin, 1934.

Chinard, Gilbert. *L'Amérique et le rêve exotique dans la littérature française au XVII^e et au XVIII^e siècle*. Paris, E. Droz, 1934.

Duchet, Michèle. «Aspects de la littérature française de voyage au XVIII^e». *Cahiers du Sud*, 389 (1966). pp. 7-53.

Ehrard, Jean. *L'idée de nature en France dans la première moitié du XVIII^e siècle*. Paris, Albin Michel, 1994 [1963].

Ehrard, Jean et Jacques Roger. «Deux périodiques français du 18^e siècle : 'le Journal des Savants' et 'les Mémoires de Trévoux'». Essai d'une étude quantitative» dans G. Bollème, J. Ehrard, F. Furet, D. Roche et J. Roger. *Livre et société dans la France du XVIII^e siècle*. Paris/La Haye, Mouton et Co/École Pratique des Hautes Études, 1965, pp. 33-59.

Favre, Robert J., Claude Labrosse et Pierre Rétat. «Bilan et perspectives de recherche sur les *Mémoires de Trévoux*». *Dix-huitième siècle*, 8 (1976). pp. 237-256.

Gilot, Michel et Jean Sgard. «Le renouvellement des 'Mémoires de Trévoux' en 1734». *Dix-huitième siècle*, 8 (1976). pp. 205-214.

Hazard, Paul. *La crise de la conscience européenne. 1680-1715*. Paris, Fayard, 1961.

La pensée européenne au XVIII^e siècle. De Montesquieu à Lessing. Paris, Arthème Fayard, 1963.

Lareau, Edmond. *Histoire de la littérature canadienne*. Montréal, John Lovell, 1874.

Léger, Jules. *Le Canada français et son expression littéraire*. Paris, Nizet et Bastard, 1938.

- Ouellet, Réal. «Le paratexte liminaire de la relation. Le voyage en Amérique.» *Cahiers de l'association internationale des études françaises*, 42 (mai 1990). pp. 177-192.
- Rétat, Pierre. «'Mémoires pour l'Histoire des Sciences et des Beaux-Arts'. Signification d'un titre et d'une entreprise journalistique». *Dix-huitième siècle*, 8 (1976). pp. 167-187.
- Roche, Daniel. *La France des Lumières*. Paris, Fayard, 1993.
- Roelens, Maurice. «L'expérience de l'espace américain dans les récits de voyage entre La Hontan et Charlevoix». *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century*, 155 (1976). pp. 1861-1895.
- Sgard, Jean. «Chronologie des 'Mémoires de Trévoux'». *Dix-huitième siècle*, 8 (1976). pp. 189-192.
- Sgard, Jean et Françoise Weil. «Les anecdotes inédites des 'Mémoires de Trévoux'». *Dix-huitième siècle*, 8 (1976). pp. 193-204.

4) Domaine de l'histoire et des sciences humaines

- Arles, Henri d'. *Nos historiens*. Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1921.
- Auroux, Sylvain. «Linguistique et anthropologie en France (1600-1900)», dans Britta Rupp-Eisenreich, *Histoires de l'anthropologie : XVI^e-XIX^e siècles*. Paris, Klincksieck, 1984, pp. 291-318.
- Bibaud, Jeune. *Le Panthéon canadien (choix de bibliographie)*. Montréal, Cérat et Bourguignon, 1858.
- Bourdé, Guy et Hervé Martin. *Les écoles historiques*. Paris, Seuil, 1983.
- Brasseur de Bourbourg, Charles-Etienne. *Histoire du Canada, de son église et de ses missions depuis la découverte de l'Amérique jusqu'à nos jours*. 2 vol. Paris, Sagnier et Bray, 1852.
- Brumfitt, J. H. «Historical Pyrrhonism and Enlightenment Historiography in France» dans Charles G. S. Williams, éd. *Literature and History in the Age of Ideas. Essays on the French Enlightenment*. [s.l.], Ohio State University Press, 1975. pp. 15-28.

- Caron, Guy-Toussaint-Julien. *Vies des Justes dans les plus Humbles Conditions de la Société*. Lyon, Paris, Perisse Frères, 1857.
- Clastres, Hélène. «Sauvages et civilisés au XVIII^e siècle» dans François Chatelet et Gérard Mairet. *Histoire des idéologies*. 3. Paris, Hachette, 1978. pp. 209-228.
- Duchet, Michèle. *Anthropologie et Histoire au siècle des Lumières*. Paris, François Maspero, 1971.
- «Monde civilisé et monde sauvage au siècle des Lumières, les fondements de l'anthropologie des Philosophes» dans *Au siècle des Lumières*. Paris/Moscou, SEVPEN, 1970. pp. 7-28.
- Duranton, Henri. «Le métier d'historien au XVIII^e siècle». *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 23 (octobre-décembre 1976). pp. 481-500.
- Ehrard, Jean et Guy P. Palmade. *L'histoire*. Paris, Armand Colin, 1964.
- Ferland, Jean-Baptiste. *Cours d'histoire du Canada*. 2 vol. Québec, Augustin Côté, 1865.
- Filteau, Gérard, *La naissance d'une nation. Tableau du Canada en 1755*. 2 tomes, Montréal, Éditions de l'A.C.-F., 1937.
- Garneau, François-Xavier. *Histoire du Canada*. 3 vol. Québec, P. Lamoureux, 1859.
- Grell, Chantal. *L'Histoire entre érudition et philosophie. Études sur la connaissance historique à l'âge des Lumières*. Paris, PUF, 1993.
- Groulx, Lionel. *Histoire du Canada français depuis la découverte. Tome I, Le Régime français*. Montréal/Paris, Fides, 1960.
- Gusdorf, Georges. *Introduction aux sciences humaines. Essai critique sur leurs origines et leur développement*. Paris, Éditions Ophrys, 1974.
- Harris, Marvin. *Cultural Anthropology. Fourth edition*. New York, HarperCollins, 1995.
- Kottak, Conrad Phillip. *Anthropology. The Exploration of Human Diversity. Seventh edition*. [s.l.], McGraw-Hill, 1997.
- Salone, Émile. *La colonisation de la Nouvelle-France. Étude sur les origines de la nation canadienne française*. Paris, Guilmoto, 1905.
- Scott, Henri-A. *Nos anciens historiographes et autres études d'histoire canadienne*. Lévis, Cie de publication de Lévis, 1930.

Trigger, Bruce G. «Pour une histoire plus objective des relations entre colonisateurs et autochtones en Nouvelle-France». *Recherches Amérindiennes au Québec*, 9, 3 (1981). pp. 199-205.

«The Historian's Indian : Native Americans in Canadian Historical Writing from Charlevoix to the Present». *Canadian Historical Review*, 67, 3 (1986). pp. 315-342.

5) Études concernant la Nouvelle-France et la perception des Amérindiens

Axtell, James. *The European and the Indian : Essays in the Ethnohistory of Colonial North America*. New York, Oxford University Press, 1981.

The Invasion Within : the Contest of Cultures in Colonial North America. New York, Oxford University Press, 1985.

After Columbus : Essays in the Ethnohistory of Colonial North America. New York, Oxford University Press, 1988.

Beyond 1492 : Encounters in Colonial North America. New York, Oxford University Press, 1992.

Beaulieu, Alain. «Introduction à l'*Iroquoisie* de Léo-Paul Desrosiers. Quelques repères dans une histoire complexe», dans Léo-Paul Desrosiers, *Iroquoisie, t. I, 1534-1652*. Sillery, Septentrion, 1998, pp. xi-xxxii.

Broc, Numa. *La Géographie des philosophes. Géographes et voyageurs français au XVIII^e siècle*. Thèse de doctorat ès lettres (Université Paul Valéry de Montpellier), 1972.

Chinard, Gilbert. «Les Michaux et leurs précurseurs» dans *Les Botanistes français en Amérique du Nord avant 1850. Colloques internationaux du Centre national de recherche scientifique, vol. 63*. Paris, CNRS, 1957. pp. 263-284.

Collectif Clio. *L'histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*. Montréal, Le Jour, 1992 [1982].

Cro, Stelio. *The Noble Savage. Allegory of Freedom*. Waterloo, Wilfrid Laurier University Press, 1990.

Delâge, Denys. *Le pays renversé. Amérindiens et Européens en Amérique du Nord-Est, 1600-1664*. Montréal, Boréal, 1991.

- Delanglez, Jean. «A Mirage : the Sea of the West». *Revue d'histoire de l'Amérique Française* 1, 3 (décembre 1947). pp. 346-381.
- «A Mirage : the Sea of the West». *Revue d'histoire de l'Amérique Française* 1, 4 (mars 1948). pp. 541-568.
- Dickason, Olive Patricia. *Le mythe du sauvage*. Sillery, Septentrion, 1993.
- Dickinson, John A. et Brian Young. *Brève histoire socio-économique du Québec*. Sillery, Septentrion, 1992.
- Doyon, Pierre-Simon. *Iconographie botanique en Amérique française du XVII^e au milieu du XVIII^e siècles*. Thèse de Ph.D. (Histoire), Université de Montréal, 1993.
- Elliott, J. H. «The Discovery of America and the Discovery of Man», dans *Spain and its World, 1500-1700. Selected Essays*, New Haven/London, Yale University Press, 1989.
- Gagnon, François-Marc. «Une image toute faite de l'Indien». *Recherches Amérindiennes au Québec*, 16, 4 (1986-1987). pp. 27-33.
- Garant, Jean-Marc. *Jacques-Nicolas Bellin (1703-1772), cartographe, hydrographe, ingénieur du ministère de la marine : sa vie, son œuvre, sa valeur historique*. Thèse de Ph.D. (Histoire), Université de Montréal, 1973.
- Hultkrantz, Ake. *The Study of American Indian Religions*. New-York, Crossroad Publishnig Company, 1982.
- Jacob, Annie. «Civilisation/Sauvagerie. Le Sauvage américain et l'idée de civilisation». *Anthropologie et Sociétés*, 15, 1 (1991). pp. 13-35.
- Jaenen, Cornelius J. *Friend and Foe. Aspects of French-Amerindian Cultural Contact in the Sixteenth and Seventeenth Centuries*. Toronto, Mc Clelland and Stewart, 1976.
- «French Attitudes towards Native Society», dans Carol M. Judd et Arthur J. Ray, éd., *Old Trails and New Directions. Papers of the Third American Fur Trade Conference*. Toronto, University of Toronto Press, 1980, pp. 59-72.
- «'Les Sauvages Américains' : Persistence into the 18th Century of Traditional French Concepts and Constructs for Comprehending Amerindians». *Ethnohistory*, 29, 1 (1982). pp. 43-56.
- «Pelleteries et Peaux-Rouges : perceptions françaises de la Nouvelle-France et de ses peuples indigènes aux XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles». *Recherches Amérindiennes au Québec*, 13, 2 (1983). pp. 107-114.

- Jennings, Francis. *The Ambiguous Iroquois Empire*. New York, W. W. Norton & Company, 1984.
- Jetten, Marc. *Enclaves amérindiennes : les «réductions» du Canada. 1637-1701*. Sillery, Septentrion, 1994.
- Marouby, Christian. «From Early Anthropology to the Literature of the Savage : the Naturalization of the Primitive». *Studies in Eighteenth Century Culture*, 14 (1985). pp. 289-298.
- Marthe, Emmanuel. «Le passage du Nord et la ‘Mer de l’Ouest’ sous le Régime français. Réalités et chimères. *Revue d’histoire de l’Amérique Française* (décembre 1959). pp. 424-431.
- Morrison, Kenneth M. *The Embattled Northeast. The Elusive Ideal of Alliance in Abenaki-Euramerican Relations*. Berkeley/Los Angeles, University of California Press, 1984.
- Ouellet, Réal. «À la découverte de Lahontan». *Dix-huitième siècle*, 27 (1995). pp. 323-333.
- Thérien, Gilles, dir. *Figures de l’Indien*. Montréal, Typo, 1995.
- Todorov, Tzvetan. *La conquête de l’Amérique : la question de l’Autre*. Paris, Seuil, 1982.
- Trigger, Bruce G. *Natives and Newcomers. Canada’s «Heroic Age» Reconsidered*. Kingston, McGill/Queen’s University Press, 1985.
- Les Enfants d’Aataentsic. L’histoire du peuple huron*. Montréal, Libre Expression, 1991.
- Trudel, Marcel. *Histoire de la Nouvelle-France, t. III, La Seigneurie des Cent-Associés, vol. 1, Les événements*. Montréal, Fides, 1979.
- Waldman, Carl. *Atlas of the North American Indian*. New York, Facts On File, 1985.

6) Études concernant les jésuites et les missions

- Audet, Louis-Philippe. «Programmes et professeurs du Collège de Québec, 1635-1763». *Les Cahiers des Dix*, 34 (1969). pp. 13-38.

- Axtell, James. «Some thoughts on the ethnohistory of missions». *Ethnohistory*, 29, 1 (1982). pp. 35-41.
- Baillargeon, Noël. *Le Séminaire de Québec de 1685 à 1760*. Québec, Presses de l'Université Laval, 1977.
- Beaulieu, Alain. «Réduire et instruire : deux aspects de la politique missionnaire des jésuites face aux Amérindiens nomades (1632-1642)». *Recherches Amérindiennes au Québec*, 17, 1-2 (1987). pp. 139-154.
- Convertir les fils de Caïn : Jésuites et Amérindiens nomades en Nouvelle-France, 1632-1642*. St-Jean, Nuit Blanche, 1990.
- Clements, William H. «The Jesuit Foundations of Native North American Literary Studies». *American Indian Quarterly*, 18, 1 (1994). pp. 43-59.
- Clermont, Norman. «L'acceptation de l'autre : la conversion en Huronie». *Recherches Amérindiennes au Québec*, 21, 4 (hiver 1991-1992). pp. 53-65.
- Deslandres, Dominique. «Un projet éducatif au XVII^e siècle. Marie de l'Incarnation et la femme amérindienne». *Recherches Amérindiennes au Québec*, 13, 4 (1983). pp. 277-285.
- «Séculiers, laïcs, jésuites : épistémés et projets d'évangélisation et d'acculturation en Nouvelle-France. Les premières tentatives, 1604-1613». *Mélanges de l'école française de Rome. Italie et Méditerranée*, 101, 2 (1989). pp. 751-788.
- Le modèle français d'intégration socio-religieuse, 1600-1650. Missions intérieures et premières missions canadiennes*. Thèse de Ph.D. (Histoire), Université de Montréal, 1990.
- «Femmes missionnaires en Nouvelle-France. Les débuts des Ursulines et des Hospitalières à Québec», dans Jean Delumeau, dir., *La religion de ma mère. Les femmes et la transmission de la foi*. Paris, Éditions du Cerf, 1992, pp. 209-224.
- «'Le Diable a beau faire...'», Marie de l'Incarnation, Satan et l'Autre». *Théologiques*, 5, 1 (1997). pp. 23-41.
- «'Ce n'est pas moi, c'est l'Autre!' : altérité, identité d'après les *Relations* des Jésuites», à paraître dans Marie-Élisabeth Henneau, dir., *Mélanges Jean-Pierre Massault*, Louvain, 2000.
- Dompnier, Bernard. *Missions de l'intérieur et réforme catholique. L'activité missionnaire en Dauphiné au XVII^e siècle*. Thèse de doctorat de 3^e cycle (Histoire), Université de Paris I, 1981.

- Goddard, Peter A. «The Devil in New France : Jesuit Demonology, 1611-1650». *Canadian Historical Review*, 78, 1 (1997). pp. 40-62.
- Guillermou, Alain. *Les Jésuites*. Paris, P.U.F., 1963.
- Harrod, Howard L. «Missionary Life-World and Native Response : Jesuits in New France». *Sciences religieuses/Studies in religion*, 13, 2 (printemps 1982). pp. 179-192.
- Hollis, Christopher. *Histoire des Jésuites*. Paris, Fayard, 1969.
- Le Bras, Yvon. «Les 'Relations' de Paul Lejeune : aux frontières de l'historiographie», dans Réal Ouellet, dir., *Rhétorique et conquête missionnaire : le jésuite Paul Lejeune*. Sillery, Septentrion, pp. 53-65.
- O'Malley, John W. *The First Jesuits*. Cambridge, Harvard University Press, 1993.
- Parent, Marie. «Restriction de validité et héroïsation du protagoniste dans 'Le grand voyage du pays des Hurons' de Sagard et la 'Relation' de 1634 de Lejeune», dans Réal Ouellet, dir., *Rhétorique et conquête missionnaire : le jésuite Paul Lejeune*, Sillery, Septentrion, 1993, p. 67-87.
- Pomedli, Michael. «Beyond Unbelief : Early Jesuit Interpretations of Natives Religion». *Studies in Religion*, 16, 3 (1987). pp. 275-287.
- Principe, Charles. «Trois 'Relations de la Nouvelle France' écrites par le père Paul Lejeune (1632, 1633, 1634). *Cahiers de l'Association Internationale des Études Françaises*, 27 (mai 1975). pp. 83-108.
- Rochemonteix, Camille de. *Les Jésuites et la Nouvelle-France au XVII^e siècle d'après beaucoup de documents inédits*. Paris, Letouzey et Ané, 1896.
- Les Jésuites et la Nouvelle-France au XVIII^e siècle, d'après des documents inédits*. Paris, Alphonse Picard et fils, 1906.
- Thérien, Gilles. «La description du Sauvage par les jésuites au début du XVII^e siècle : de l'ethnologie à l'ethnodoxie». *Studies in Religion/Sciences Religieuses*, 23, 3 (1994). pp. 279-291.
- Trigger, Bruce G. «The Jesuits and the Fur Trade». *Ethnohistory*, 12 (1965). pp. 30-53.